

527590

A CERTITUDE
DES PREUVES
DU CHRISTIANISME:
OU

ÉTABLISSEMENT de l'Examen critique des
Apologistes de la Religion Chrétienne.

par M. BERGIER, Docteur en Théologie ;
Principal du Collège de Besançon , Associé
à l'Académie des Sciences , Belles-Lettres
& Arts de la même Ville.

*Veritas vel contemptui doctis est , quia idoneis asser-
tibus eget , vel odio indoctis , ob insitam sibi austeri-
tatem quam natura hominum proclivis in vitia pati non
est. Lactant. l. 1. c. 1.*

CONDE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE.

SECONDE PARTIE.



A P A R I S ,

chez HUMBLLOT, Libraire , rue S. Jacques , entre la
rue du Plâtre & celle des Noyers , près S. Yves,

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.







LA CERTITUDE

DES PREUVES

DU CHRISTIANISME:

O U

*Réfutation de l'Examen critique des
Apologistes de la Religion
Chrétienne.*



CHAPITRE VII.

*Le Christianisme doit-il son accroissement
à la violence des Empereurs Chrétiens ?*

§. I.

LES instructions, que Jesus-Christ avoit
données à ses Apôtres, suffisoient pour dé-
truire cette supposition téméraire. Ja-
mais il ne leur recommanda de recher-

Partie II.

A

cher l'appui de l'autorité des Empereurs ni de compter sur la protection de leurs Loix : il prédit au contraire que les Grands, les Magistrats, les hommes constitués en dignité, seroient les ennemis les plus redoutables de l'Evangile.

» Mon nom seul, dit-il à ses Disciples, » vous fera haïr de tout le monde ; vous » serez trainés au Tribunal des Rois & des » Magistrats ; vous serez accusés , flétris , » maltraités , condamnés , & plusieurs » d'entre vous souffriront la mort pour » moi (a) «. Il ne leur donne d'autres armes que la patience , d'autre appui que sa grace , ne leur promet d'autre récompense en cette vie que le martyre : c'est à ce prix qu'il se les attache & les assure du succès. Apres trois siècles de combats, de souffrances, de sang répandu, la promesse s'accomplit ; l'Evangile vainqueur subjuge enfin les maîtres du monde, & force les Empereurs de le protéger : un pur homme eut-il parlé sur ce ton, fait cette promesse, formé cette entreprise ? Et l'on ose assurer froidement que l'établissement du Christianisme n'a rien de surnaturel !

(a) Matth. 24, 9. Marc. 13, 9. Luc. 21, 16.

DES PREUVES, &c.

» Ce n'est pas sans raison, dit M. Freret,
 » que Jurieu a assuré que le Paganisme se-
 » roit encore debout, & que les trois quarts
 » de l'Europe seroient encore Païens, si
 » Constantin & ses successeurs n'avoient
 » pas employé leur autorité pour l'abolir
 » & pour y substituer le Christianisme. Ils
 » se contenterent d'abord de protéger l'E-
 » glise; les sacrifices furent ensuite interdits.
 » Ceux qui persévéroient dans l'ancienne
 » Religion, étoient regardés de mauvais
 » œil à la Cour; enfin l'exercice en fut dé-
 » fendu sous peine de la vie: telle est ordi-
 » nairement la gradation de la persécution.
 » Tous ces faits sont aisés à établir par les
 » Loix impériales qui subsistent encore α.

C'est une autorité fort respectable sans doute que celle de Jurieu, pour prouver que le Christianisme doit son accroissement à la violence des Empereurs Chrétiens. Un Auteur si décrié dans son propre parti, regardé par tous les Ecrivains sensés comme un fanatique & un visionnaire, peut-il être cité comme témoin non suspect dans une matière si importante? Nous allons voir ce qu'on doit penser de son sentiment.

Mais qu'il nous soit permis auparavant de relever le nom de *persécution* que l'on

donné aux moyens dont se servirent les Empereurs Chrétiens pour précipiter la ruine du Paganisme déjà chancelant & prêt à s'éteindre : il semble , par la manière dont on en parle , que ces Princes aient rendu un mauvais service au genre humain , & que l'Idolâtrie soit une Religion à regretter. Si les Loix très-modérées de trois ou quatre Empereurs dans l'espace de cent ans ont suffi pour anéantir le Paganisme dans tout l'Empire Romain , c'étoit donc un parti déjà bien foible & bien différent du Christianisme. Il s'en faut bien que les Empereurs Chrétiens aient autant fait pour établir notre Religion , que leurs prédécesseurs avoient fait pour la détruire.

Ces réflexions se feront mieux sentir , lorsque nous aurons montré la fausseté de la thèse qu'on avance , & que nous aurons prouvé qu'avant Constantin, le Christianisme étoit établi , & que plus de la moitié de l'Empire Romain , sans parler des autres pays du monde , étoit déjà convertie à la Foi.

Que l'on se rappelle ce que nous avons dit dans le chapitre précédent , sur le succès de la prédication de Jésus-Christ & des Apôtres. Dès le premier siècle ,

DES PREUVES, &c.

Nous voyons des Eglises nombreuses dans les principales villes de l'Empire. A Rome, le Christianisme fit d'abord de grands progrès. Saint Paul, écrivant à cette Eglise naissante, lui dit que sa Foi *est annoncée par tout le monde* (a). Il écrit aux Colossiens que l'*Evangile est répandu dans tout le monde où il croît & fructifie*, comme il a fait parmi eux (b). Si ce témoignage est suspect, celui de Tacite servira à le confirmer : il écrit que sous Néron il y avoit à Rome un nombre prodigieux de Chrétiens, *multitudo ingens* (c). A plus forte raison devoit-il y en avoir dans les autres villes, puisqu'il n'étoit pas moins difficile d'établir une nouvelle Religion dans Rome Païenne, qu'il le seroit aujourd'hui d'aller rétablir le Paganisme dans Rome Chrétienne.

Eusebe raconte que les premiers successeurs des Apôtres, ayant comme eux le don des miracles, faisoient des conversions étonnantes, de sorte qu'on voyoit souvent des peuples entiers convertis par une seule prédication (d). Aussi l'Au^s

(a) Rom. 1.

(b) Coloss. 1, 6.

(c) L. 15, c. 44.

(d) Hist. Eccl. L. 3, c. 37.

6 LA CERTITUDE

teur de la Lettre à Diognète , qui a écrit sur la fin du premier siècle ou au commencement du second , dit que de son tems les Chrétiens étoient déjà répandus par tout le monde.

Dans ce même tems , Pline écrivoit à Trajan qu'une multitude infinie de personnes de tout âge , de toute condition , de l'un & l'autre sexe , avoient embrassé le Christianisme ; que cette superstition remplissoit non-seulement les villes , mais encore les villages & les campagnes ; qu'avant son arrivée en Bithynie , les temples étoient déserts , les fêtes interrompues , & qu'à peine on trouvoit à vendre des victimes (*a*). Qu'on ne trouve pas mauvais que nous répétions souvent ce passage ; on ne sçauroit trop exhorter nos adversaires à bien méditer la lettre de Pline ; ils y trouveront la réfutation de leurs injustes préjugés contre le Christianisme.

Saint Irénée , qui écrivoit sur la fin de ce même siècle , cite la Foi & la Tradition des Eglises répandues chez les Germains , les Iberes , les Celtes , dans l'Orient , l'Egypte , la Libye , & au milieu

(*a*) Plin. L. 10, *Epist.* 97.

DES PREUVES, &c. 7

du monde , c'est-à-dire , à Rome (*a*). Une preuve positive de la vérité de ce témoignage , c'est qu'il y eut dans ce même tems , plusieurs Conciles nombreux qui furent célébrés pour terminer la question qui s'étoit émue touchant le jour de la Pâque : nous en connoissons un tenu à Césarée en Palestine , un en Achaïe , un dans le Pont , un à Rome , un dans les Gaules , sans compter les Evêques d'Asie (*b*).

On sçait que les progrès du Christianisme allèrent toujours en augmentant , même pendant les plus fortes persécutions : c'est le reproche que Cécilius faisoit aux Chrétiens , dans Minutius Félix , & une des raisons dont Octavius se servoit pour prouver la vérité & l'excellence de notre Religion. » Si le nombre des nôtres augmente tous les jours , » disoit ce dernier , ce n'est pas une preuve » d'erreur ; mais un effet de la vérité : lorsqu'une profession est louable , les anciens sectateurs ne sont pas tentés de la quitter , & les autres sont portés à l'embrasser (*c*) «. On ne doit donc pas

(*a*) Iren. L. 1 , c. 10.

(*b*) Euseb. L. 5 , c. 23.

(*c*) Minut. Fel. p. 86.

8 LA CERTITUDE

être surpris d'entendre parler les Auteurs du troisième siècle, avec encore plus de force que ceux du siècle précédent, & de ce qu'ils représentent le Christianisme comme établi par-tout.

» Nous ne sommes que depuis deux
 » jours, disoit Tertullien, & nous rem-
 » plissons tout l'Empire ; les villes & les
 » campagnes, les îles & le continent
 » sont pleins de Chrétiens ; on les trouve
 » dans les assemblées du peuple & dans
 » les armées, dans le Palais des Empe-
 » reurs, dans le Sénat, dans le Barreau :
 » nous ne vous laissons que vos Tem-
 » ples.... Si cette multitude d'hommes se
 » retiroit dans un coin du monde, la
 » perte de tant de Citoyens anéantiroit
 » l'Empire, & vous puniroit de votre
 » cruauté ; vous seriez effrayés de la so-
 » litude & du vuide affreux qu'ils laisse-
 » roient parmi vous ; vous cherchiez
 » en vain des sujets à gouverner, il vous
 » resteroit plus d'ennemis que de Ci-
 » toyens (a) α.

» Il est assez évident, dit-il à Scapula,
 » Gouverneur de Carthage, que Dieu
 » lui-même nous inspire la patience, puis-

(a) Apol. c. 37.

DES PREUVES, &c. 9

» qu'étant une si grande multitude , &
» faisant presque le plus grand nombre
» dans toutes les villes , nous sommes
» toujours également paisibles , & moins
» connus en gros qu'en détail (a) «.

Pour détourner ce Gouverneur de persécuter les Chrétiens , il lui représente leur grand nombre : » Où pourrez - vous
» trouver assez de feux & assez de glaives
» pour punir les coupables ? Il faudra décimer Carthage. Qu'arrivera-t-il, lorsque chacun reconnoîtra ses proches & ses amis , les principaux de la ville de l'un & l'autre sexe , les parens & les alliés de ceux qui vous sont les plus chers ? Epargnez-vous vous-même , si vous ne voulez pas nous épargner (b) «.

Ce témoignage de Tertullien n'est point une déclamation , il est confirmé par l'Histoire : Eusebe rapporte qu'avant la persécution de Dioclétien , le Christianisme avoit fait des progrès incroyables , que plusieurs Empereurs avoient confié les charges & le gouvernement des Provinces à des Chrétiens , qu'ils avoient permis à leurs Officiers , à leurs femmes , à

(a) *Ad Scapul.* c. 2.

(b) *Ibid.*

toute leur maison , de croire en Jesus-Christ , & de faire profession publique de cette Religion (*a*). Ensuite il fait mention d'une ville de Phrygie toute Chrétienne , où il n'y avoit pas un seul Païen , & qui fut réduite en cendres pendant cette persécution (*b*). Enfin il rapporte le discours que le Prêtre Lucien fit au peuple d'Alexandrie en présence des Juges , où ce saint Martyr prend les Païens à témoin , que déjà plus de la moitié du monde , *pars penè mundi jam major* , rend témoignage à la vérité du Christianisme (*c*).

L'Auteur du Traité de la Mort des persécuteurs raconte que Dioclétien hésita long-tems avant que de commencer la persécution cruelle qu'il fit aux Chrétiens ; leur nombre l'effrayoit , & il craignoit , ce qui arriva en effet , que la persécution ne servît qu'à affermir cette Religion (*d*).

Arnobé , qui écrivoit en même tems , nous représente le Christianisme établi chez les Allemans , chez les Perses , chez

(*a*) Hist. Eccl. L. 8 , c. 1.

(*b*) *Ibid.* c. 11.

(*c*) L. 9 , c. 6.

(*d*) P. 21.

DES PREUVES, &c. II

les Scythes , dans l'Asie , la Syrie , l'Espagne , les Gaules , chez les Gétules , les Maures & les Nomades (a).

Mais comme nos adversaires n'ajoutent foi qu'au témoignage des ennemis du Christianisme , il faut leur en produire de cette espèce.

Lucien , dans son *Pseudomantis* , introduit le faux Prophète Alexandre qui se plaint au nom de son Dieu Glycon , que le pays fourmille de Chrétiens , & que si l'on veut trouver le Dieu favorable , il faut les chasser à coups de pierres.

Celse lui-même , acharné à calomnier cette Religion , reconnoît son étendue. Il objecte aux Chrétiens qu'au commencement n'étant encore qu'un petit nombre , ils étoient tous de même sentiment ; mais que depuis que leur multitude s'étoit répandue par-tout , ils ne s'entendoient plus , & s'étoient divisés en une infinité de sectes (b).

Porphyre insinue la même chose. » Faut-
» il s'étonner , dit-il , si Rome est affligée
» de la peste depuis tant d'années , puis-
» qu'Esculape & les autres Dieux en sont

(a) *Disput advers Gentes* . L. 1 p. 15.

(b) *Orig. contr. Cels.* L. 3 , p. 117.

12 LA CERTITUDE

» bannis ? Dès que Jesus est adoré impunément, nous n'avons plus de secours à attendre des Immortels (a) ».

On peut voir encore les témoignages de Numatien & de Dion Cassius dans M. Huet (b).

Les Païens étoient si persuadés des rapides progrès du Christianisme, qu'ils se servirent de cette raison pour empêcher Alexandre Severe de bâtir un temple à Jesus-Christ : ils lui représenterent que s'il exécutoit son dessein, tout le monde embrasseroit le Christianisme, & que tous les autres temples seroient bientôt défects : c'est Lampride qui le raconte & qui prétend qu'on attribuoit aussi le même projet à Adrien (c).

Mais un monument plus décisif que tous ces témoignages, est le fameux Edit de Maximin contre les Chrétiens, copié par Eusebe sur la colonne d'airain où il étoit gravé à Tyr. Il y est dit que » cette » vaine & pernicieuse erreur du Christianisme avoit répandu ses ténèbres sur » presque tout l'Univers ». *Universum, propè dixerim, orbem terrarum confusione*

(a) Euseb. Præp. Evang. L. 5, c. 1.

(b) Demonstr. Evang. prop. 3, n. 25, p. 43.

(c) In Alexand. Severo, c. 43 & 51.

quâdam oppressit (a). Le même Empereur écrivit quelque tems après aux Gouverneurs des Provinces que sous Dioclétien & Maximien ses prédécesseurs , *presque tous les hommes renonçoient au culte des Dieux pour se faire Chrétiens* (b) : enfin , Libanius nous apprend que ce qui empêcha Julien d'user de violence contre les Chrétiens , c'est qu'il sçavoit par expérience que les supplices n'avoient servi qu'à les multiplier (c). Nos adversaires trouveront - ils mauvais que nous parlions des progrès du Christianisme au troisiéme siècle , comme en ont parlé ses ennemis & ses persécuteurs ?

Il est donc certain qu'au commencement du quatriéme siècle , lorsque Constantin parvint à l'Empire , il trouva le Christianisme établi , & en situation de faire tous les jours de nouveaux progrès. Les Loix qu'il fit pour le favoriser , sont une preuve que les Chrétiens faisoient déjà le plus grand nombre , & non pas qu'ils doivent leur multiplication à la protection de ce Prince. Nos adversaires ne

(a) Euseb. Hist. Eccl. L. 9 , c. 7.

(b) *Ibid* c. 9.

(c) Voyez son texte ci-après , §. 3.

14 LA CERTITUDE

peuvent refuser d'en convenir, suivant leurs propres principes. Si l'on en croit la plupart des Auteurs peu favorables au Christianisme, Constantin étoit un Prince fans Religion, incapable d'agir par un autre motif que par intérêt & par politique ; selon eux , il ne favorisa les Chrétiens , que parce qu'il y trouva son avantage : or , à quel danger ne se feroit-il pas exposé en se déclarant pour eux , si les Païens eussent encore été les plus forts ? Eut-il entrepris la ruine du Paganisme, s'il l'eût regardé comme un parti encore redoutable , & qu'il étoit dangereux d'irriter ?

Après ces réflexions , nous pouvons examiner hardiment les Loix & les faits que l'on veut nous opposer.

§. 2.

Par le Rescrit à Amulinus , Constantin ordonna que les Clercs seroient déchargés généralement de toutes les fonctions civiles : il commanda l'an 321, de cesser le Dimanche tous les actes de Justice , tous les métiers & toutes les occupations ordinaires des villes : l'an 323 , il défendit à tous les grands Officiers , même aux Préfets du Prétoire , de sacrifier &

de faire aucun acte d'idolâtrie ; il fit encore défense de consacrer de nouvelles Idoles , & de faire aucun sacrifice : bientôt après , il dépouilla les temples de leurs richesses , & en fit enlever les principales statues ; il en fit même démolir quelques - uns jusqu'aux fondemens : il défendit ensuite les fêtes & les solennités Païennes ; enfin il couronna son zèle par la mort du Philosophe Sopatre , qu'il fit mourir , si l'on en croit Suidas , pour faire voir combien il haïssoit le Paganisme.

Constans & Constantius , qui lui succéderent , firent une Loi en 341 , par laquelle ils défendirent absolument la superstition & la folie des sacrifices , sous peine d'être puni sans miséricorde , selon la rigueur des Loix. Un autre Edit de Constantius défend les sacrifices , sous peine de la vie.

Voilà donc à quoi se bornent ces grandes violences que Constantin employa contre les Païens ; & il n'en fallut pas davantage pour faire du Christianisme , la Religion dominante. Il étoit donc déjà bien affermi pour n'avoir pas besoin de plus grands efforts. Quelle différence entre cette conduite modérée du premier

Empereur Chrétien , & les flots de sang que ses prédécesseurs avoient répandu pour exterminer le Christianisme. Trois siècles de persécutions n'avoient pu l'ébranler , & un siècle de discrédit suffit pour faire tomber le Paganisme. L'Idolâtrie presque aussi ancienne que le monde , qui avoit pour elle les préjugés de l'éducation & la force de l'habitude , qui attiroit les hommes par le brillant du spectacle & par les attraites encore plus forts des passions ; l'Idolâtrie , que l'homme s'étoit formée exprès pour satisfaire son cœur , ne peut tenir contre la force des Loix ; de simples menaces suffisent pour précipiter sa chute : à peine quelques poignées de peuple mutiné veulent exposer leur vie pour la défense d'une Religion si complaisante ; & le Christianisme encore tout récent , qui avoit contre lui tous les préjugés & toutes les inclinations de l'homme , qui ne sembloit fait que pour révolter les sens , & humilier la raison ; le Christianisme foible dans ses commencemens , & ne comptant encore que quelques sectateurs , ose tenir tête à tout l'Empire armé contre lui , se multiplie par les efforts mêmes que l'on fait pour le détruire. Quel contraste ! Nos adversaires

adversaires ont-ils prévu le parallèle qu'ils nous donnent occasion de faire ?

» Constantin , dit M. Freret , eut le
 » plaisir de voir que son zèle n'étoit pas
 » sans fruit ; mais le desir de lui plaire ,
 » contribuoit plus au changement , qu'au-
 » cun autre motif ; M. de Tillemont en
 » convient. Mais ne prend-t-on pas pour
 de nouveaux convertis , des gens Chré-
 tiens depuis long-tems dans le cœur ,
 & qui n'avoient encore osé se montrer
 tels qu'ils étoient ? Les Loix de Constan-
 tin peuvent avoir servi à faire de nou-
 velles conversions , mais elles servirent
 encore bien davantage à découvrir les
 anciennes ; c'est alors que l'on vit claire-
 ment les progrès que le Christianisme avoit
 faits sous les régnes précédens. La multi-
 tude même & la rapidité des conversions
 font assez voir que l'ouvrage étoit déjà
 bien avancé , & qu'un nombre infini de
 gens n'attendoient que le moment favo-
 rable pour se déclarer.

Plusieurs de ces nouveaux Chrétiens
 ne cessoient pas , dit-on , d'être Idolâtres
 dans le cœur : cela peut être vrai à l'é-
 gard des courtisans , qui n'ont ordinaire-
 ment d'autre Religion que celle qui plaît
 au Prince , & qui peut les conduire plus

fûrent à la fortune ; mais on auroit tort de juger de même de ceux qui n'avoient aucun intérêt de feindre , & qui étoient certainement le très-grand nombre : ce n'est pas sur la conversion de la Cour des Empereurs Chrétiens , que nous fondons la Divinité du Christianisme.

§. 3.

Julien , parvenu à l'Empire , se déclara pour le Paganisme , & entreprit de le rétablir ; il est bon de voir en quel état l'Idolâtrie étoit alors réduite. Libanius , Panégyriste de ce Prince , nous l'apprendra. » Julien , dit-il , saisit avec avidité » le moment qu'il demandoit aux Dieux » depuis long-tems ; mais en silence & » sans autels , car il n'y en avoit plus » pour lors Ceux qui suivoient une » Religion corrompue , craignoient beaucoup , & s'attendoient qu'on leur arracherait les yeux , qu'on leur couperoit la tête & qu'on verroit couler des fleuves de leur sang ; ils croyoient que ce » nouveau maître inventeroit de nouveaux genres de tourmens , au prix desquels les mutilations , le fer , le feu , être submergé dans les eaux , être enterré

» tout vif, paroïtroient des peines lé-
 » geres ; car les Empereurs précédens
 » avoient employé contr'eux ces fortes
 » de supplices , & ils s'attendoient à être
 » exposés à de plus cruels : cependant ,
 » Julien pensa tout différemment des Prin-
 » ces qui avoient mis en œuvre ces tour-
 » mens , parce qu'ils n'avoient pu par
 » ce moyen , venir à bout de ce qu'ils
 » s'étoient propofé , & qu'il avoit remar-
 » qué qu'on ne tiroit de ces supplices au-
 » cun avantage... Julien déterminé par ces
 » raifons , & fçachant que le Chrifianif-
 » me prenoit des accroiffemens par le car-
 » nage que l'on faisoit de ceux qui le pro-
 » fefsoient , ne voulut pas employer con-
 » tre les Chrétiens , des supplices qu'il
 » ne pouvoit approuver (a) . Nous in-
 » vitons nos adverfaires à faire des réflexions
 fur ce paffage.

Julien fe plaint dans plufieurs de fes
 lettres , de ce qu'il ne fe trouve prefque
 perfonne qui revienne au culte des Dieux.
 » Faites-nous voir , dit-il à Ariftomene ,
 » au milieu des Cappadociens , un véri-
 » table Helléne. Je ne trouve prefque

(a) Liban. *Parentali in Julian.* n. 51. *Bibliot. Gr. Fa-*
bricii , tom. 7 , p. 283 & *féq.*

» personne qui ne sacrifie à regret ; ceux
 » qui le font de bon cœur , font en petit
 » nombre , & ne savent pas les règles
 » des sacrifices (*a*) «. Dans sa lettre à
 Libanius , il lui marque que le discours
 qu'il avoit fait aux habitans de Bérée ,
 pour les engager à reprendre la Religion
 de leurs ancêtres , avoit été sans succès (*b*).
 Si les conversions , qui s'étoient faites sous
 les régnés précédens , avoient été aussi peu
 sinceres qu'on voudroit nous le persuader ,
 le zèle de Julien pour rétablir le
 Paganisme , auroit-il été aussi infruc-
 tueux ?

Il en fit assez paroître son dépit dans
 une occasion d'éclat. S'étant trouvé à
 Antioche lorsqu'on devoit célébrer une
 des principales fêtes d'Apollon dans le
 bourg de Daphné , il vit avec douleur
 que personne n'apportoit des victimes
 dans le temple , & que le sacrificateur
 avoit été obligé d'apporter une oie pour
 tout sacrifice. Julien eut beau s'en plain-
 dre , haranguer à ce sujet le Sénat & le
 peuple , déplorer le déshonneur d'Apol-
 lon , personne ne fut touché de sa haran-

(*a*) Lettre 4.

(*b*) Lettre 27.

gue, & jamais le Dieu ne put recouvrer son ancienne célébrité (a).

Jovien, Valentinien, Valens, ménagerent les Païens; M. Freret en convient, si une force supérieure à celle des hommes ne s'y fût opposée, le Paganisme auroit dû sans doute reprendre l'ascendant sous ces trois régnes & sous celui de Julien. Voilà du moins quatre Empereurs qu'on n'accusera pas d'avoir favorisé par leurs violences, l'établissement du Christianisme; il continua cependant sous eux de s'établir, & l'idolâtrie de tomber en décadence.

Théodose, Arcadius, Théodose le jeune renouvelèrent les violences contre les Païens; mais elles se réduisirent presque toujours à des loix, à des menaces, à des confiscations de biens, ou tout au plus à l'exil. Nous ne voyons pas qu'on en soit venu à des exécutions sanglantes, ni que le Paganisme se soit piqué d'avoir des Martyrs.

Quand on pourroit citer de plus grandes violences, que s'ensuivroit-il? Que sans cela le Paganisme n'auroit pu être

(a) Misopogon, p. 96, 97 & 100. Fleury, Hist. Eccl. tome 4, L. 15, n. 15, p. 37.

si promptement ni si universellement détruit , que le Christianisme n'auroit pas été si-tôt la Religion universelle. Vers le milieu du cinquième siècle , il n'est plus question de Loix contre les Païens , parce que le Paganisme ne subsistoit plus ; & il eut sans doute subsisté plus long-tems , si l'on n'eût jamais porté de Loix contre lui : mais prétendre , comme Jurieu & comme M. Freret , que sans cette sévérité , le *Paganisme seroit encore debout* , & que les trois quarts de l'Europe seroient encore Païens , c'est démentir l'évidence , & s'aveugler de propos délibéré.

En effet , trois siècles de persécutions continuelles n'ont pas empêché que la moitié de l'Empire ne se convertît ; donc à plus forte raison trois siècles de tranquillité eussent suffi pour convertir le reste : donc , quand même les Empereurs n'eussent fait que permettre l'exercice du Christianisme , sans interdire l'Idolâtrie , la conversion entière de l'Europe , ne pouvoit arriver , suivant toute apparence , que cent cinquante ans plus tard. Telle est sans doute la méthode la plus simple & la plus naturelle de raisonner. Pour juger prudemment , au commencement du quatrième siècle , des progrès que le Christia-

nisme devoit faire dans les trois siècles suivans , il falloit en juger par ceux qu'il avoit faits dans les trois siècles précédens.

Bien plus , si on veut en croire quelques-uns de nos Philosophes , les persécutions sont le moyen le plus naturel d'entendre une Religion , & de la perpétuer ; *parce que les hommes s'y attachent*, dit-on , *à proportion de ce qu'ils souffrent pour elle* (a). Suivant ce principe , les Empereurs ne pouvoient rendre un plus mauvais service au Christianisme que de le protéger. Au contraire , en persécutant le Paganisme , ils prenoient le moyen le plus sûr de prévenir sa chute , & de le perpétuer : il étoit naturel que les Païens s'attachassent à leur Religion à proportion de ce qu'ils souffroient pour elle : il est fâcheux pour nos Philosophes , que l'événement n'ait pas été conforme à leurs idées.

§. 4.

» Il ne falloit pas moins de violences ,
» dit M. Freret , pour convertir les Païens ;

(a) Siècle de Louis XIV , tome 2 , du Calvinisme ;
p. 239.

» malgré la protection que les Empereurs
 » accordoient à la Religion Chrétienne ,
 » ce qu'il y avoit de plus illustre dans le
 » Sénat , étoit fort attaché à l'ancienne
 » Religion ; témoin la Requête du Sénat
 » pour demander le rétablissement de
 » l'autel de la Victoire , & la députation
 » que le même Corps fit en 392 à Valen-
 » tinien , pour lui demander le rétablisse-
 » ment des privilèges accordés autrefois
 » aux temples des Idoles «.

Ces deux démarches faites par quel-
 ques Sénateurs Païens , & auxquelles M.
 Freret convient que les Sénateurs Chré-
 tiens n'eurent aucune part , ne prouvent
 point que ce qu'il y avoit de plus illustre
 dans le Sénat , ait encore été attaché au
 Paganisme , mais seulement que le parti
 Païen étoit encore nombreux. On ne sçait
 point nommément quels furent les Au-
 teurs de ces deux Requêtes , si elles fu-
 rent l'ouvrage des plus illustres ou des
 plus ignobles d'entre les Sénateurs.

» Les séditions continuelles , ajoute
 » M. Freret , qui arrivoient lorsque l'on
 » détruisoit les temples des faux Dieux ,
 » font voir que la conversion des Païens
 » n'a pas été si volontaire que le vou-
 » droient faire croire les apologistes
 » Chrétiens «.

↳ Chrétiens. Il conclut que c'est par les plus grandes violences que l'on a pu détruire le Paganisme, & lui substituer la Religion Chrétienne.

La fausseté de cette conclusion saute aux yeux. A peine l'Histoire fait-elle mention d'une ou deux séditions arrivées à la démolition des temples : c'est abuser de la bonne foi des Lecteurs, que de vouloir leur persuader que ces séditions furent continuelles. M. Freret n'en a cité que trois ; l'on n'en connoît point d'autres, & elles n'eurent aucune suite.

Les violences, que l'on a employées contre le Paganisme, sont à peine une ombre légère de celles dont on avoit usé contre le Christianisme. Cependant selon l'ordre naturel, les persécutions auroient dû être beaucoup plus efficaces contre celui-ci, que contre l'Idolâtrie. Quel projet ! que d'attaquer des Dieux adorés depuis le commencement des siècles, chez les Nations les plus polies, les Dieux d'Athènes & de Rome ; des Dieux qui procuroient à leurs Adorateurs, des festins, des jeux, des spectacles, des plaisirs publics & secrets ; des Dieux que les Rois & les Conquérans, les Législateurs & les Philosophes avoient tou-

Partie II.

C

jours fait profession d'honorer ; des Dieux qui avoient fondé & protégé les Empires , qui avoient comblé les Romains de prospérités & de victoires.

Attaquer le Christianisme, c'étoit pour suivre une secte obscure , née parmi le plus méprisé de tous les peuples , prêchée par quelques hommes simples & ignorans ; une secte qui proposoit à croire des mystères impénétrables , qui effrayoit les hommes par la sévérité de sa morale ; une secte qui n'avoit jamais fait que des malheureux. Qui auroit osé prédire qu'une secte si foible anéantiroit bientôt l'Idolâtrie & les Idoles ? Jesus - Christ a fait cette prédiction , & elle s'est accomplie à la lettre.

Il n'est pas surprenant que les Sénateurs & plusieurs grands de l'Empire aient été les derniers à se convertir ; pour embrasser l'Evangile , ils avoient de plus grands sacrifices à faire , que le commun des hommes ; on doit être encore moins étonné de voir quelques mouvemens parmi le peuple , & quelques séditions causées par la démolition des temples ; il y a plutôt lieu d'être surpris qu'il n'en soit pas arrivé davantage , & que le Paganisme ait fait de si foibles efforts pour

prévenir sa ruine entière. On avoit fait autrefois aux Chrétiens , des violences bien plus cruelles que de démolir leurs temples ; cependant , sans se révolter , sans tuer personne , ils n'avoient pas laissé de se soutenir & de se multiplier.

§. 5.

Écoutons une nouvelle réflexion de M. Freret. » Ce qui doit diminuer la » surprise que pourroient causer les progrès du Christianisme ; c'est de voir que » dès que quelque Hérétique s'élève , le » peuple avide de nouveautés , s'empresse » à le suivre ; & s'il arrive que quelque » Prince adopte sa doctrine , bientôt la » moitié de son Etat changera de Religion . C'est ce que démontre la révolution à laquelle Luther & Calvin ont donné lieu. » Si alors l'Europe eût été » sous la domination d'un seul Prince qui » eût panché pour les nouveautés , les » Catholiques seroient à présent réduits » à un très-petit nombre. Il s'en faut beaucoup néanmoins que dans les pays où » la réformation domine , on ait employé » les mêmes violences contre les Catho- » liques , que celles dont se sont servis

» les Empereurs Chrétiens pour faire ab-
 » jurer le Paganisme «.

Le parallèle que fait M. Freret entre les progrès de la Secte protestante & ceux du Christianisme, n'est pas juste. 1°. Ceux qui prêchoient la réforme, ne parloient point au peuple de changer de Religion, ni d'abjurer le Christianisme; on les eut lapidés. Ils publioient au contraire qu'ils ne cherchoient qu'à rétablir la Religion dans sa pureté primitive, & à suivre l'Evangile à la lettre. La créance & la morale demeuroient les mêmes pour le fond; on ne vouloit, disoit-on, retrancher que les abus. Pour quitter l'Idolâtrie, il falloit totalement changer d'idées & de mœurs, renoncer à la créance, aux cérémonies, aux fêtes, à la licence du Paganisme; embrasser un genre de vie austère, & des pratiques incommodes, adopter une créance qui sembloit opposée aux lumières de la raison. On sent combien ces deux espèces de conversion sont différentes.

2°. La réforme offroit au peuple des attraits plus puissans qu'une idée de perfection; l'abolition de l'abstinence & du jeûne, la suppression de la confession & des œuvres satisfactaires, l'ou-

verture des cloîtres , & la liberté de renoncer au célibat , le pillage des biens Ecclésiastiques , la satisfaction d'humilier un Clergé devenu odieux par ses richesses & quelquefois par ses désordres , l'indépendance de toute puissance ecclésiastique chez des peuples naturellement Républicains , & peu portés à la soumission. Voilà les différens mobiles qui , avec l'autorité des Princes ont avancé les progrès de l'Hérésie. Erasme lui-même se moquoit des conversions merveilleuses & de la puissance du nouvel Evangile , dont les plus beaux exploits étoient de marier des Nonnes & des Moines (*a*).

3°. L'Hérésie n'a d'abord fait des progrès que dans les Etats des Princes qui la protégeoient , ou dans ceux dont le gouvernement étoit trop foible pour y apporter un prompt remède. Le Christianisme au contraire fut violemment persécuté dès sa naissance , & il s'établit dans l'Empire Romain , dans un tems où l'autorité des Empereurs étoit la plus absolue. Si on avoit traité les premiers Prédicans , comme on traita les Apôtres , il n'y a pas d'apparence qu'ils eussent eu de si

(*a*) *Erasme. Epist.* 14. L. 30.

grands succès. Les Protestans sçurent habilement tirer parti de la jalousie qui régnoit entre la France & la Maison d'Autriche ; ces deux Puissances leur ont fourni tour-à-tour de grandes ressources (*a*), & l'on peut dire avec certitude , que si toutes deux se fussent réunies dès les commencemens , pour extirper la réforme , il n'y auroit pas actuellement un seul Protestant en France ni en Allemagne. Les premiers Chrétiens ne trouverent que des ennemis & des persécuteurs par-tout ; en se faisant Chrétien , on s'exposoit au martyre ; en embrassant la réforme , on n'en étoit que plus accrédité & plus sûr de trouver des protecteurs. L'Hérésie profita de l'ignorance du Clergé pour s'établir ; ceux qui la prêchoient , passaient pour les plus grands Docteurs de leur siècle : le Christianisme au contraire eut à combattre contre les Sçavans & les Philosophes. Les Protestans eurent d'abord des armées en campagne , & demanderent liberté de conscience , l'épée à la main ; les premiers Chrétiens déjà en état de faire trembler l'Empire sous

(*a*) Bayle , Rép. au Prov. tome 2 , p. 552 , & tome 4 , p. 400.

Dioclétien, se laisserent égorger aussi patiemment que sous Néron (a).

4°. Il est absolument faux que l'Hérésie n'ait pas employé de plus grandes violences contre les Catholiques, que les Empereurs n'en employèrent autrefois contre les Païens, & que les Loix de plusieurs Souverains Protestans ne soient pas aussi sévères contre la Religion Romaine, que les Edits de Constantin & de ses successeurs contre l'Idolâtrie (b). On a beau faire, le parallèle entre la vraie Religion & les fausses n'est jamais à l'avantage de celles-ci.

§. 6.

» On se retranchera sans doute, continue M. Freret, sur ce que les persécutions des Empereurs Romains n'ont jamais pu détruire le Christianisme : c'est sur quoi il y a plusieurs réflexions à faire ; la plupart ont été de courte durée ; l'étendue de l'Empire Romain donnoit aux persécutés la facilité de se soustraire à la rage de leurs bourreaux. Si les Empereurs eussent employé pen-

(a) *Terrull. ad Scapul.*

(b) Bayle, *Rép. au Prov.* tome 4, p. 281 & 286.

« dant une longue suite d'années , la même févérité & la même exactitude contre les Chrétiens , que celle dont on s'est servi au Japon pour les exterminer , il y a apparence qu'ils y auroient également réussi ».

Il est faux que la plupart des persécutions contre le Christianisme aient été de courte durée. On compte dix persécutions différentes , déclarées par les Empereurs contre les Chrétiens ; celle de Dioclétien dura dix ans entiers dans toute sa violence. Pendant l'intervalle des persécutions , les Chrétiens n'en étoient guères plus tranquilles. L'avidité ou la cruauté des Gouverneurs de Province leur suggéroient mille prétextes de renouveler les vexations. Pendant les trois premiers siècles , les Chrétiens eurent à peine quelques années de repos.

L'étendue de l'Empire Romain ne les favorisoit point pour se soustraire à la cruauté de leurs ennemis. Sans qu'il fût besoin d'envoyer par-tout des émissaires , les Gouverneurs de Province étoient tous animés du même esprit , & disposés plutôt à prévenir les ordres du Prince , pour persécuter les Chrétiens , qu'à en négliger l'exécution ; les premiers Edits n'étoient

point révoqués. A quoi servoit-il de changer de demeure , quand la fureur étoit égale par-tout ? D'ailleurs , l'exil n'est-il pas un état assez triste par lui-même , quand l'on n'auroit rien à craindre pour sa vie ?

L'extinction du Christianisme au Japon ne prouve point qu'on eût pu l'exterminer de même ailleurs. Il ne se faisoit pas journellement des miracles au Japon, pour soutenir les Fidèles persécutés, & pour en augmenter le nombre , comme dans les premiers siècles. Dieu, qui vouloit que la Religion s'établît sous les Empereurs Païens , avoit soin de lui procurer des ressources extraordinaires , qu'il n'étoit pas obligé de lui fournir au Japon.

Que nos adversaires fassent tant de raisonnemens & de conjectures qu'il leur plaira, l'établissement du Christianisme, de quelque maniere qu'on l'envisage, est, comme nous l'avons démontré , un très-grand miracle : sans une protection singuliere de Dieu , les efforts des Empereurs auroient dû détruire entièrement cette Religion. On sçait que pendant très-long-tems ils regarderent sa ruine comme une affaire d'Etat ; qu'ils prirent toutes les mesures que la prudence , la

haine, le faux zèle, purent leur suggérer pour en venir à bout. On sçait encore que Dioclétien poussa la cruauté contre les Chrétiens, jusqu'aux derniers excès; les supplices auroient eu contr'eux sans doute le même succès qu'ils ont eu au Japon, si Dieu n'avoit attaché aux supplices mêmes le pouvoir de les multiplier.

Mais Libanius l'a dit aussi - bien que Tertullien (*a*), le sang des Martyrs fut une semence de nouveaux Chrétiens: c'est un fait constant que le courage des Confesseurs, souvent accompagné de prodiges éclatans, a opéré plus d'une fois des conversions, que tous les autres motifs n'avoient pas pu faire; & c'est ce qui n'est point arrivé au Japon: quand il s'agit des œuvres de la toute-puissance & de la sagesse de Dieu, les conjectures & les raisonnemens sont ridicules.

(*a*) Voyez ci-dessus, §. 3.





CHÂPITRE VIII.

*Examen de l'argument tiré de la régularité
de la conduite des premiers Chrétiens,
de leur attachement à leur Religion,
& des malheurs arrivés à leurs persécu-
teurs.*

§. I

LES différens caracteres de vérité dont
nos Apologistes s'étoient prévalus jus-
qu'ici, ne paroissent point solides à M.
Freret. » On dira sans doute, ce sont
» ses termes, que les progrès de la Re-
» ligion Chrétienne sont accompagnés de
» circonstances qui prouvent clairement
» qu'il y a quelque chose de surnaturel.
» Les Nations abandonnent des Religions
» commodes pour en embrasser une très-
» gênante. Ses Prosélytes sacrifient leur
» vie même à ses cérémonies ; la puissan-
» ce souveraine les persécute en vain,
» & la Providence témoigne en diverses
» occasions, qu'elle déteste ces persécu-
» teurs.

» Voilà, continue-t-il, des déclama-

» tions capables d'éblouir des gens super-
 » ficiels , mais elles ne veulent point être
 » approfondies. Il est vrai qu'on apperçut
 » dans la plûpart des premiers Chrétiens ,
 » un grand amour pour la vertu ; & le
 » Christianisme a eu cela de commun
 » avec toutes les Sectes naissantes , que
 » plusieurs se sont déterminés à l'embras-
 » ser par le desir de la perfection : ce
 » seroit cependant se tromper beaucoup ,
 » que de s'imaginer qu'il n'y eût pas un
 » grand nombre de malhonnêtes gens
 » parmi les premiers Chrétiens. Le Nou-
 » veau-Testament même , l'Histoire des
 » Hérésiarques du premier siècle , & les
 » suppositions qui furent faites en ce tems-
 » là , ne prouvent que trop la multitude
 » des imposteurs & des faussaires «.

M. Freret soutient que la régularité de conduite & les austérités sont des preuves peu concluantes pour la vérité d'une Religion ; le Pere Mauduit en est convenu. Des sectes entieres de Philosophes se sont fait admirer par leurs vertus. Pythagore ne fut pas plutôt arrivé à Crotone , qu'il en chassa le luxe ; il y rétablit la frugalité , il engagea les Dames à quitter leurs habits magnifiques & à les consacrer à Junon , en leur persuadant que

la pudeur étoit le plus bel ornement des femmes.

Il y a du vrai & du faux dans toutes ces réflexions ; c'est la méthode ordinaire de M. Freret. Nous convenons volontiers avec le Pere Mauduit , que la régularité des mœurs de ceux qui professent une Religion , si on la considère seule & séparée des autres caractères de la divinité , n'est point une preuve infallible de la vérité de cette Religion ; mais voilà le sophisme perpétuel de nos adversaires ; ils n'attaquent les preuves de la Religion qu'en détail ; ils font semblant d'ignorer que la réunion de ces preuves en fait la principale force : telle est la nature de toutes les démonstrations morales. Trouvez-nous , leur dit-on , une Religion qui ait été tout-à-la-fois annoncée par des prophéties aussi authentiques , confirmée par des miracles aussi éclatans , établie par des moyens aussi extraordinaires , qui ait enseigné une doctrine aussi pure , une morale aussi parfaite , qui ait inspiré une sainteté aussi éminente à ses Sectateurs , un courage aussi ferme à ses Martyrs , qui ait eu pour Docteurs & pour Apologistes , d'aussi grands génies que le Christianisme , alors nous nous obligerons à la suivre.

Quand M. Freret auroit démontré la foiblesse & l'insuffisance de quelques-unes de ces preuves en particulier , auroit-il réussi à renverser les fondemens de notre Religion ? Il faudroit encore montrer que toutes ces preuves réunies ne concluent rien ; & c'est ce qu'il ne fera jamais. Dieu a pu permettre , & a permis en effet , que de fausses Religions imitassent certains caractères particuliers de la Religion véritable ; mais il n'a jamais permis , & ne permettra jamais qu'elles réunissent tous ces caractères ensemble : ce seroit nous rendre l'erreur inévitable , nous plonger nécessairement dans l'illusion ; ce qui ne peut convenir à sa sagesse infinie.

Que l'on examine attentivement toutes les fausses Religions ; si d'un côté on y voit quelques marques de vérité , de l'autre elles portent avec elles des marques infiniment plus évidentes de réprobation ; l'une a inspiré l'austérité de la vie à ses Sectateurs , mais elle révolte le bon sens par l'absurdité de ses dogmes ; l'autre cite des prodiges en sa faveur , mais qui ne sont ni prouvés ni dignes de la sagesse Divine. Celle-ci a étonné l'Univers par la rapidité de ses progrès ; mais elle est couverte de honte par la licence de

fa morale , & par l'ignorance grossiere de ces Sectateurs. Cette autre a d'abord imposé par une vaine idée de perfection & de réforme ; mais elle se démasque par la contradiction & les conséquences énormes de ses principes : ainsi l'erreur se fait toujours sentir par quelque'endroit ; la vérité seule peut réunir tous les caracteres de divinité dont les différentes Sectes cherchent vainement à se parer.

D'ailleurs , quelle différence , même sur chaque article en particulier , entre la vraie Religion & les fausses ! On va le faire voir d'abord à l'égard de la régularité des mœurs.

Pythagore , pendant un séjour de vingt ans qu'il fit à Crotone , à force de raisonnemens & d'exhortations , guérit les habitans du luxe qui commençoit à s'y introduire : donc des hommes qui ont corrigé , non pas une seule ville , mais le monde entier , de tous les vices & qui y ont fait pratiquer toutes les vertus , n'ont rien opéré de plus merveilleux que Pythagore. Ce raisonnement mérite-t-il d'être réfuté ? L'Auteur a supprimé deux circonstances essentielles rapportées par Justin ; la première , que Pythagore demeura vingt ans à Crotone ; la deuxième ,

que le luxe n'étoit pas ancien parmi les Crotoniates. *Post hæc Crotoniensibus nulla virtutis exercitatio, nulla armorum cura fuit.... Mutassentque vitam luxuriâ, ni Pythagoras Philosophus fuisset.... Pythagoras autem cum annos viginti Crotonæ egisset, Metapontum migravit (a).*

Une autre réflexion à faire, c'est que Pythagore étoit un Philosophe célèbre; un personnage respectable, un prodige même pour son siècle & pour des peuples peu accoutumés à voir de tels hommes. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait guéri les habitans d'une ville, d'un seul vice pour lequel ils n'avoient pas un penchant bien violent, puisqu'ils s'y livroient pour la première fois. Les Apôtres & les premiers Prédicateurs de l'Evangile étoient, selon leur expression même, les derniers des hommes (b); ils ne connoissoient, ni les sciences humaines, ni la Philosophie; ils ont banni du monde entier, non pas un seul vice, mais tous les vices; non pas les désordres naissans, mais les passions les plus enracinées; ils y ont introduit une sainteté inconnue jusqu'a-

(a) Justin L. 20, c. 4.

(b) 1. Cor, 4, 13.

lors, & qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. La Philosophie a-t-elle rien tenté de semblable ?

N'oublions pas de relever en passant ce que dit M. Freret, qu'il y avoit un grand nombre de malhonnêtes gens parmi les premiers Chrétiens ; les preuves qu'il en donne, ne sont pas convaincantes. Nous ne reconnoissons point comme Chrétiens, les Hérésiarques des premiers siècles ; ils en usurpoient le nom, & nous avons vu que l'on attribue fausement les suppositions qui ont été faites à dessein de tromper, aux premiers Chrétiens, plutôt qu'aux anciens Hérétiques.

§. 2.

» Quant à l'austérité, continue M.
 » Freret, les Chrétiens ne l'ont jamais
 » portée si loin que les Gentils des Indes ;
 » nous aurions même de la peine à le
 » croire, si cela n'étoit attesté par des
 » témoins oculaires, anciens & moder-
 » nes, par les Historiens & par les Voya-
 » geurs ; c'est ce qui a fait faire à Jurieu
 » cette judicieuse réflexion, que l'esprit
 » d'illusion peut faire faire tout ce que l'on
 » attribue au Saint-Esprit, & qu'il y a
 » long-tems que l'on a remarqué que ces

Partie II.

D

» austérités & ces guerres cruelles que l'on
» déclare à son extérieur, ne sont point
» des preuves de la véritable Religion ».

C'est toujours le même raisonnement ou le même sophisme. Les austérités seules, ne sont point, absolument & en toutes circonstances, des preuves de la vraie Religion ; mais elles le sont quelquefois, lorsqu'elles sont jointes aux vertus intérieures. C'est du moins un caractère dont la vraie Religion doit nécessairement être revêtue ; une morale trop relâchée, une vie molle & voluptueuse, ne sont certainement pas propres à caractériser une Religion révélée de Dieu.

L'on ne doit pas être surpris de voir pratiquer par habitude, des austérités étonnantes dans des pays où la nature se contente de peu, où un homme peut vivre pendant deux jours avec une poignée de ris, où le climat donne naturellement à l'ame une constance & une inflexibilité dont les autres Nations ne sont pas capables. Mais que des peuples, accoutumés à la sensualité & à la mollesse, commencent tout-à-coup à être sobres & mortifiés, que les austérités deviennent une pratique commune dans tous les pays & dans tous les climats, que l'on voye

naître par-tout des vertus dont les hommes n'avoient pas même l'idée quelque tems auparavant ; voilà ce qu'a fait le Christianisme : il faut bien que ce soit là un miracle de la grace , puisque c'est un ouvrage dont la nature ne s'est pas encore montrée capable.

Cette réflexion de Jurieu , que *l'esprit d'illusion peut faire tout ce que l'on attribue au Saint-Esprit* , n'est donc rien moins que judicieuse. L'esprit d'illusion se sent toujours des qualités du terroir , si l'on peut ainsi s'exprimer , & s'accommode infailliblement au goût & au génie particulier d'une Nation. Le Saint-Esprit opere de même chez tous les peuples & dans tous les climats ; un homme judicieux distingue aisément l'opération de Dieu d'avec les effets du caprice & les grimaces de l'imposture. Les vertus inspirées par la Religion Chrétienne n'ont rien de bizarre , rien d'excessif ; les fausses Religions ne parviendront jamais à les bien contrefaire.

§. 3.

On a remarqué , dit M. Freret , que les plus mauvaises Religions étoient les plus austères ; les hommes peuvent donc

» s'habituer à des observances difficiles ;
 » sans avoir de bonnes raisons ; l'impos-
 » ture & le caprice peuvent produire ces
 » effets étonnans ». Il tâche de le prouver
 par la circoncision , par l'usage qu'obser-
 voient les Prêtres de Cybèle , de se mu-
 tiler , &c.

Les hommes peuvent quelquefois s'habituer à des observances difficiles , sans avoir de bonnes raisons ; mais l'exemple de la circoncision n'est pas propre à prouver cette vérité. C'est un fait constant que la circoncision n'a été pratiquée que depuis Abraham , & seulement chez les peuples descendans d'Isaac & d'Ismaël. Josèphe l'Historien & saint Epiphane nous apprennent que la circoncision n'étoit pas un usage populaire en Egypte , mais particulier à quelques familles (a). Juvenal , ni Lucien , Critiques impitoyables des Egyptiens , ne les ont jamais accusés de cette pratique , tournée partout en dérision , & que le Poëte satyrique avoit reprochée aux Juifs. Les Philistins qui étoient certainement une colo-

(a) *Josèph. contrd Apion. & L. 2. Antiq. c. 13. Epiph. Hær. 3.*

nie Egyptienne (*a*), sont appelés le peuple *incirconcis*, plus de 500 ans après la sortie d'Egypte.

Mais, à supposer cet usage plus commun chez les Egyptiens, par quel hasard donnoient-ils la circoncision à la quatorzième année, comme les descendans d'Ismaël; au lieu que ceux d'Isaac l'ont toujours donnée le huitième jour? C'est saint Ambroise qui nous apprend cette particularité remarquable (*b*), & il n'est contredit par aucun des anciens Auteurs: ceux des Egyptiens qui pratiquoient la circoncision, étoient donc des descendans d'Ismaël; & ils ne le faisoient point sans raison; mais pour porter la marque certaine de leur origine.

Il est absolument faux, malgré l'assertion de M. Freret, que les Sichimites se soient assujettis à cet usage sans aucune raison & sur la simple exhortation qu'Hémor & Sichem leur en firent. Ils l'adoptèrent pour contracter alliance avec Jacob & ses enfans, & pour attirer par ce moyen dans leur pays, une Colonie nom-

(*a*) Fourmont, Reflex. crit. sur l'Hist. des anciens Peuples.

(*b*) L. 2. de Abraham, c. 12.

breuse & puissante : c'est le motif qu'Hé-
 mor & Sichem représenterent à leurs su-
 jets. » Ces gens-ci , disent-ils , sont paci-
 » fiques & veulent demeurer avec nous :
 » qu'ils commerceront dans le pays , & qu'ils
 » nous aident à cultiver un terrain qui
 » est fort étendu , & qui manque de
 » Laboureurs , nous épouserons leurs
 » filles , & ils prendront les nôtres.....
 » leurs biens , leurs troupeaux , tout ce
 » qu'ils possèdent , nous deviendra com-
 » mun avec eux (a) ». On voit par cette
 histoire , que Jacob , ses enfans & ses do-
 mestiques composoient une petite armée ;
 il n'est donc pas étonnant que les Sichi-
 mites aient ambitionné leur alliance. Gro-
 tius , qui avoit lu cet endroit avec plus
 d'attention que M. Freret , n'y avoit rien
 vu qui pût affoiblir l'argument qu'il fai-
 soit en faveur de la Religion des Juifs.
 C'est un peu trop légèrement qu'on a
 voulu le censurer.

C'est encore plus mal-à-propos que
 M. Freret s'attache à compiler des faits ,
 pour prouver que les préjugés & le fana-
 tisme ont souvent assez de force pour ins-
 pirer aux hommes le mépris de la mort ;

(a) Gen. 24 , 21.

On ne peut pas en disconvenir ; mais il ne s'ensuit pas que ce mépris dans certaines personnes ne soit pas surnaturel : nous examinerons avec soin cette matière dans le §. 5.

§. 4.

Selon M. Freret, c'est par l'effet des folles idées que certains peuples s'étoient formées sur la Divinité, qu'ils se sont abstenus de diverses viandes par principe de Religion: Sextus Empiricus a recueilli les bizarreries des Nations de son siècle à ce sujet ; son passage est trop long pour être rapporté.

Nous convenons que l'abstinence de certaines viandes, observée chez quelques Nations, n'a souvent eu d'autre origine que le caprice des Législateurs, ou le besoin que l'on avoit de certains animaux (*a*). Mais il n'en est pas ainsi de toute espèce d'abstinence ; souvent cet usage a été fondé sur de très-bonnes raisons. Nous n'avons à parler ici que des Juifs & des Chrétiens. Il est certain que presque toutes les abstinenes prescrites aux Israélites par Moïse, avoient pour

(*a*) *Esprit des Loix*, L. 24, c. 24, & suiv.

48 LA CERTITUDE

but principal , de leur ôter des occasions prochaines de superstition & d'Idolâtrie ; plusieurs Auteurs ont travaillé à le montrer en détail (*a*). Si nous étions plus au fait de tout le cérémonial minutieux du Paganisme , sur-tout des Egyptiens & des Chananéens , cette vérité seroit sensible , & n'auroit plus besoin de preuves. L'abstinence de la chair de porc , qui a attiré aux Juifs tant de railleries de la part des Païens , n'avoit été ordonnée que parce que cet animal étoit la victime la plus ordinaire dans les sacrifices du Paganisme ; & il est vraisemblable d'ailleurs , que la chair en étoit mal saine dans la Palestine (*b*) : il en est de même des autres animaux défendus par la Loi de Moïse.

L'abstinence pratiquée parmi les Chrétiens en certains tems , & qui paroît si étrange aux esprits critiques , est venue d'une persuasion très-bien fondée , qu'il est utile de mortifier le corps pour affoiblir les passions , & que les alimens mai-

(*a*) Voyez Lorin sur le chap. 11 du Lévitique & sur les chap. 13 & 14 du Deutéronome.

(*b*) Voyez Aldrovandus , de *Quadruped. Bifulcis* , tome 5 , p. 963 & suiv. & Gesner , de *Sue. L.* 1 , p. 1032.
gres

gres sont plus propres à cet effet que les autres ; deux vérités suffisamment prouvées par l'expérience.

§. 5.

M. Freret attaque ensuite la preuve tirée de la constance des Martyrs. » L'ex-
 » trême attachement des Chrétiens pour
 » leur Religion , dit-il , est encore un de
 » ces argumens que l'on a beaucoup fait
 » valoir ; mais il est aisé de prouver que
 » ceux qui ont professé des cultes mé-
 » prisables , ne portoient pas moins loin
 » leur persuasion. On disputa de la vérité
 » de cette preuve dès les premiers siècles
 » de l'Eglise. Un ancien Auteur Ecclé-
 » siastique , qui a écrit contre les Monta-
 » nistes , a soutenu que l'erreur & le mar-
 » tyre n'étoient pas incompatibles. Les
 » anciens Egyptiens & les Mahométans
 » n'ont pas été moins attachés à leur Re-
 » ligion que les Chrétiens «.

Nous convenons que toute espèce d'attachement pour une Religion n'est point une preuve convaincante de sa vérité ; mais seulement un attachement éclairé qui vient d'une conviction fondée sur la raison & sur l'évidence. Nous convenons encore , comme on l'a enseigné dès les

premiers siècles de l'Eglise , que c'est la cause , & non point la peine qui fait le vrai Martyr : *causa, non pœna facit Martyrem* ; que tous les hérétiques ou les infidèles qui sont morts par un attachement opiniâtre à leurs erreurs , étoient des fanatiques , non point des Martyrs. Malgré cet aveu , nous soutenons que la constance des Martyrs du Christianisme est une preuve certaine de la vérité de cette Religion : un peu d'attention conciliera aisément tout cela.

Le témoignage que les Apôtres ont rendu à la Religion Chrétienne , en répandant leur sang pour elle , étoit un témoignage éclairé , fondé sur l'évidence. Ils mouroient pour attester qu'ils avoient vu de leurs yeux Jesus-Christ ressuscité , qu'ils l'avoient touché , &c. qu'ils lui avoient vu faire des miracles , qu'ils lui avoient ouï prêcher telle ou telle doctrine. Ce sont-là des faits palpables , sur lesquels les Apôtres étoient bien sûrs de n'être pas trompés , sur lesquels il étoit impossible de se méprendre. Qu'on nous trouve dans l'Histoire du genre humain, des gens sensés , & d'une conduite irréprochable , qui soient morts pour attester qu'ils avoient vu ce qu'ils n'avoient

pas vu en effet , ou qu'ils avoient entendu ce qu'effectivement ils n'avoient pas entendu ; dès-lors nous nous rendons , & nous avouons à nos adverfaires que la preuve , tirée du martyre des Apôtres , est nulle & infuffifante.

Les Disciples des Apôtres n'avoient pas vu comme eux les miracles de Jesus-Christ ; mais ils avoient vu les miracles des Apôtres & des premiers Fidèles , miracles éclatans , publics , fréquens , où l'illusion ne pouvoit avoir part , miracles par lesquels ils avoient été convertis. Ils mouroient donc comme les Apôtres , pour attester des faits dont ils avoient été témoins oculaires ; leur témoignage a donc la même force que celui des Apôtres. En voyant mourir les Apôtres pour attester les faits Evangéliques ; ces faits étoient devenus auffi certains pour ces seconds témoins , qu'ils l'étoient pour les Apôtres mêmes : nouvelle raifon de la certitude de leur témoignage.

Ceux qui font morts dans les fiécles fuivans , n'avoient peut-être pas vu des miracles ni des Martyrs , mais ils en voyoient les monumens ; & ces monumens dureront autant que l'Eglife : ils mouroient pour un culte qu'ils favoient

§2 LA CERTITUDE

être prouvé par ces mêmes faits palpables dont nous venons de parler , & que les témoins oculaires avoient signés de leur sang. Ils mouroient pour une Religion revêtue d'ailleurs de toutes les marques de divinité que l'on peut exiger , & qui leur étoient bien connues. Peut-on citer dans l'Histoire de toutes les Nations , des Martyrs qui soient morts pour une semblable cause , & dans les mêmes circonstances ?

Malgré les fausses subtilités de nos adversaires , & les calculs de certains raisonneurs , il est prouvé , & il l'est démonstrativement , que les faits Evangéliques sont aussi certains par rapport à nous , qu'ils l'étoient par rapport aux Apôtres mêmes qui les avoient vus (a). Un Martyr , qui mourroit aujourd'hui pour ces faits , seroit donc aussi certain de n'être pas trompé , que les Apôtres l'étoient ; son témoignage par conséquent seroit aussi fort en faveur de ces faits , que celui des Apôtres. Tel est l'effet de cette chaîne continuelle de la tradition qui rend à la vérité des faits Evangéliques , un té-

(a) Dissert. sur la Certitude des faits dans l'Encyclopédie.

moignage immortel, & qui en doit perpétuer la certitude jusqu'aux dernières générations de l'Univers. Encore une fois, que l'on trouve un témoignage semblable dans les fausses Religions.

On nous oppose des Montanistes qui se sont jettés dans le feu plutôt que d'abjurer leur créance (*a*). Mais leur créance avoit-elle pour objets des faits palpables, sur lesquels ils fussent bien sûrs de n'être pas trompés, dont ils fussent convaincus par le témoignage des sens ? Ou leur créance particulière étoit-elle appuyée sur de semblables faits attestés par le sang des témoins oculaires ? Ils mouroient, si l'on veut, pour attester la vérité des dogmes de Montan ; mais comment étoient-ils sûrs de cette vérité ?

On nous oppose encore les Musulmans prêts à se précipiter du haut d'une maison, pour faire voir qu'ils sont dans le bon chemin (*b*) ; quelle comparaison entre l'entêtement fanatique de ces aveugles, & la conviction raisonnable des premiers Chrétiens ? Ces Musulmans ont-ils, de la vérité de leur Religion, les

(*a*) *Anecd. Procopii*, c. 11.

(*b*) Chardin, tome 5, c. 11, p. 160.

mêmes preuves que nous avons de la nôtre ? Ont-ils des témoins oculaires des miracles de Mahomet, qui aient répandu leur sang pour en attester la certitude ?

Que l'on y fasse bien attention ; la mort des témoins oculaires pour attester la vérité des faits qu'ils ont publiés , en démontre invinciblement la certitude : ces faits ainsi démontrés prouvent sans réplique la divinité de la Religion Chrétienne dont ils sont les fondemens. Donc ceux qui meurent pour cette Religion , ne sont point des entetés ni des fanatiques , mais de vrais Martyrs. » Le vrai Martyr , dit l'un de nos célèbres adversaires , est celui qui meurt pour un culte vrai , & dont la vérité lui est démontrée (a) «.

Peut-on pousser plus loin la prévention que Messieurs les esprits forts ? Ils exigent qu'on leur prouve la vérité de la Religion , non par des faits , mais par des raisonnemens & des démonstrations. Censeurs de mauvaise foi , qui veulent pervertir l'ordre naturel des choses , & faire la leçon à Dieu même. Les faits sont la seule espèce de preuve sur laquelle on

(a) Pensées Philosoph. n. 18.

peut admettre des témoins ; d'où il s'ensuit que le Christianisme est la seule Religion où le témoignage des Martyrs puisse prouver quelque chose , parce que c'est la seule Religion qui soit appuyée , comme le Judaïsme , sur des faits certains & incontestables. Qu'un témoin donne sa vie pour attester qu'il a vu & touché un homme que l'on disoit mort ; quel est le tribunal sur la terre où ce témoignage ne sera pas admis ? Mais qu'un Philosophe présente sa tête pour prouver la vérité de ses opinions & de ses démonstrations prétendues , où est l'homme sensé qui voudra se fier à cette preuve ? & voilà , pour le dire en passant , la réfutation complete de ce bel axiome que l'on a prétendu nous donner comme une décision sans appel : *Je suis plus sûr de mon jugement que de mes yeux* (a).

Une seconde différence essentielle entre les Martyrs du Christianisme & ceux des autres Religions , c'est que ceux - ci mouroient pour un culte dans lequel ils avoient été élevés dès l'enfance , dont ils ne croyoient la vérité que par préjugé d'éducation. Il n'est pas étonnant que ce

(a) Pensées Philos. n. 50.

préjugé ait été assez fort pour leur faire braver les tourmens. Les premiers au contraire, qui ont donné leur vie pour le Christianisme, mouroient pour une Religion contraire à tous leurs anciens préjugés, qu'ils avoient embrassée par choix & avec connoissance de cause; ils sçavoient qu'en l'embrassant ils s'exposoient à la mort; l'entêtement & la prévention ne pouvoient pas les aveugler alors.

» Vous vous moquez de notre Religion, » disoit Tertullien aux Païens, nous nous » en sommes moqués autrefois comme vous, nous avons eu les mêmes » préjugés que vous; mais la réflexion » & l'examen nous ont corrigés. L'on » n'est point Chrétien par préjugé de » naissance, mais par conviction & par » choix : *Fiunt, non nascuntur Christiani* » ni (a) α.

Enfin, quel intérêt, quel préjugé, quelle passion a pu engager les Martyrs à mourir pour notre Religion? Des hommes sensés, détrompés des erreurs & des superstitions dont on avoit aveuglé leur enfance, instruits d'un culte plus pur & plus raisonnable, aiment mieux endurer

(a) Apolog. c. 18.

les plus fâcheux tourmens , que d'abjurer leur créance : ils meurent tranquillement & en priant pour leurs bourreaux , sans ostentation , sans entêtement , sans fanatisme : le genre humain vit-il jamais un plus grand spectacle ? Si de pareils témoins sont suspects , où en trouverons-nous qui méritent notre confiance ?

§. 6.

M. Freret nous objecte les Martyrs qu'ont eus les Anabaptistes , les Luthériens ; l'Athéisme même a eu les siens. L'opiniâtreté des hommes est , dit-il , le plus foible argument que l'on puisse employer.

Mais il n'y a rien dans tous ces exemples qui soit capable d'affoiblir les principes que nous avons établis. Ces Anabaptistes , ces Luthériens , ces Athées , ne mouroient point pour attester des faits palpables dont ils eussent été témoins , ou dont ils fussent évidemment certains. Ils mouroient pour défendre des dogmes contestés , sur lesquels ils pouvoient être dans l'erreur , sur lesquels ils se trompoient effectivement. Leur opiniâtreté est sans doute un foible argument pour appuyer ces dogmes ; mais il n'est

- pas moins foible pour attaquer le témoignage que les Apôtres & les premiers Fidèles ont rendu aux faits miraculeux qui prouvent notre Religion. C'est une singularité digne d'attention que , pendant que des milliers d'hommes sont morts par attachement pour des opinions qu'ils avoient embrassées , on n'ait encore trouvé personne assez fou pour attester , aux dépens de sa vie , un fait évidemment faux.

Il n'est pas moins singulier que l'oracle de nos nouveaux Philosophes ait avancé qu'il y a encore de la difficulté à sçavoir si on croira des témoins qui meurent pour soutenir leur déposition , *comme ont fait* , dit-il , *tant de fanatiques* (a). Dans un point si important , il eût été à propos de donner des exemples de fanatiques , morts pour attester des faits reconnus faux , mais la chose étoit difficile : notre censeur a trouvé bon de s'en dispenser.

Quoi qu'en disent les sublimes génies qui nous attaquent , on peut se passionner pour des opinions ; mais on ne s'entête pas sur des faits , sur-tout s'ils nous sont indifférens lorsque nous les voyons ; encore moins si ce sont des faits dan-

(a) Lettres Philos. sur les Pensées de Pascal , n. 332

gereux à soutenir , & sur lesquels on peut être aisément convaincu de faux si on les déguise. Le témoignage des Martyrs est donc une preuve solide , quand il a pour objet des faits sensibles , ou un culte appuyé sur ces faits.

M. Freret conclut néanmoins avec Montagne , que toute opinion est assez forte pour se faire épouser au prix de la vie ; il reprend l'Abbé Houtteville d'avoir dit qu'il n'est point vrai qu'il y ait des Martyrs ailleurs que chez les Juifs & chez les Chrétiens. Il soutient avec le Ministre Jurieu , qu'il y a quelque chose d'équivoque dans la preuve que l'on tire de l'attachement d'une secte à ses sentimens , parce qu'il n'est pas impossible que des gens s'entêtent d'une erreur , jusqu'à vouloir mourir pour elle.

La conclusion de Montagne ni la réflexion de Jurieu ne détruisent point la prétention de l'Abbé Houtteville , qu'il n'y a point eu de vrais Martyrs , que chez les Juifs & chez les Chrétiens. Ce fait est incontestable , & il est aisé de le concevoir , dès que l'on entend les termes. Le nom seul de *Martyr* ou de témoin suffit pour décider dans quelles Religions on en peut trouver qui mé-

ritent ce titre. Chez toutes les Nations policées & dans les Tribunaux les plus éclairés , les faits litigieux se prouvent par des témoignages , & ne se prouvent point autrement : On ne fait usage de la preuve par témoins , que quand il s'agit de constater des faits ; on ne l'emploie jamais pour éclaircir un droit douteux & contesté. Sur cette règle si simple & d'un usage si universel , il est aisé de trouver où sont en fait de Religion , les vrais témoins ou les vrais Martyrs : ce n'est que dans le Judaïsme & dans le Christianisme , que l'on a vu des hommes mourir pour attester des faits miraculeux , & pour la défense d'un culte fondé sur ces faits. C'est donc dans ces deux Religions , à l'exclusion de toutes les autres , que l'on doit reconnoître des Martyrs : c'est profaner un nom si respectable , que de le donner à tous ces furieux qui sont morts pour la défense de leurs opinions particulieres & de leurs erreurs. Jurieu n'a trouvé équivoque la preuve tirée du témoignage des Martyrs , que parce qu'il a ignoré ou méconnu les principes que nous venons d'établir.

§. 7.

M. Freret finit par réfuter la preuve que certains Auteurs ont voulu tirer des malheurs & de la mort tragique des persécuteurs du Christianisme. Toutes les sectes, dit-il, ont eu le même préjugé; les Huguenots, les Vaudois, les Quakers, les Idolâtres mêmes ont supposé que leurs ennemis & leurs persécuteurs avoient été punis par la Justice divine; il en cite plusieurs exemples. Il rapporte d'après l'Histoire des Vaudois, par le Ministre Léger, le conte d'un Capucin Missionnaire, qui faillit d'être enlevé par le Démon à la face d'une nombreuse assemblée (a). Il soutient qu'il n'y a aucun fait favorable à la Religion Chrétienne, mieux prouvé que celui-là, puisqu'il est appuyé sur l'autorité d'un certificat authentique d'un acte public.

Avant que d'examiner cette histoire; ou plutôt cette fable, il est bon de remarquer que la mort tragique des persécuteurs du Christianisme n'a jamais été regardée par nos Apologistes comme

(a) Hist. gén. des Eglises Vaudoises, L. 2, c. 26; p. 344.

une preuve démonstrative de notre Religion , mais seulement comme un grand préjugé en sa faveur. Si quelques Écrivains ont paru faire trop de fond sur cet article , nous conviendrons sans répugnance , qu'ils ont eu tort. Plusieurs Théologiens (a) ont réfuté expressément Baronius & Bellarmin , parce qu'ils avoient trop fait valoir ce préjugé. Notre Religion n'a pas besoin de preuves équivoques ni d'historiettes pour s'appuyer ; nous laissons volontiers ces vaines ressources à l'hérésie.

Si M. Freret a parlé sérieusement ; lorsqu'il a dit qu'il n'y a aucun fait favorable à la Religion Chrétienne , mieux prouvé que l'aventure du Capucin , Missionnaire chez les Vaudois , il a voulu se jouer de la crédulité de ses Lecteurs ; il est aisé de montrer le ridicule de cette assertion.

1°. Cette aventure n'est point rapportée par des témoins oculaires ; ceux qui l'attestent , disent seulement qu'ils l'ont souvent ouï réciter aux spectateurs. Il n'y avoit cependant , suivant les dates , que dix ans qu'elle étoit arrivée. Seroit-il

(a) Fleury , Tournély , &c.

possible qu'il n'eût pu trouver alors sur les lieux, aucun de ces prétendus *spectateurs* pour l'affirmer ? Cette circonstance seule suffit pour rendre suspecte l'attestation que l'on produit. 2°. Elle n'est point confirmée par l'aveu des Ecrivains du parti contraire. Et qui est-ce qui avouera jamais un semblable conte, fait pour séduire le peuple ? Un Diable qui s'amuse à tirailler pendant un quart d'heure avec un homme, à qui sera le plus fort, & qui est enfin obligé de céder ; qui n'a pas l'esprit d'enlever sa proie assez promptement, pour ôter le tems à ceux qui vouloient la lui arracher : voilà un Diable bien foible & bien novice en fait d'enlevemens. 3°. Elle n'a causé aucun événement mémorable qui puisse servir à en constater la réalité. Devoit-il encore y avoir des Papistes dans les vallées occupées par les Vaudois, après un tel événement ? N'étoit-il pas assez frappant pour convertir tout le monde ? Nos adversaires qui sont si persuadés de la force des miracles & des événemens merveilleux pour opérer des conversions, seront sans doute étonnés de cette circonstance. 4°. Une histoire si singulière, si favorable au parti réformé, auroit dû faire un bruit consi-

dérable dans tous les pays voisins , même dans toute l'Europe ; & il n'en est parlé que dix ans après , dans un Ecrivain assez obscur. Nous sommes donc en droit d'endouter , suivant la règle établie par les Protestans mêmes , & qu'on nous a opposée dans le Chapitre troisième de cet Ouvrage , §. cinquième , touchant le miracle de la main rendue à saint Jean Damascene. 5°. Cette histoire est rapportée par des gens suspects , accoutumés à inventer de semblables contes & souvent convaincus de faux. Je n'en citerai que deux exemples. Béze , Henri Etienne , & d'autres Ecrivains plus fameux que le Ministre Léger , racontent que Castellan , Evêque d'Orléans en 1549 , grand ennemi des Réformés , mourut d'une mort tragique & singulière. Bayle , dont nos adversaires ne récuseront pas le témoignage , démontre la fausseté de cette histoire par les dates & par les circonstances (a). Les Protestans ont encore écrit des Fables sur la mort du Cardinal Charles de Lorraine , arrivée en 1574. On en peut voir la réfutation dans les nouveaux Mémoires de critique & de littérature , par M. l'Abbé

(a) Dict. crit. art. Castellan. Rom. Q.

d'Artigny (a). 6°. Enfin personne n'a donné sa vie pour attester la vérité de l'aventure du Capucin, & ceux qui en ont signé l'attestation, ne courroient aucun risque.

Nous avons fait voir dans cet Ouvrage, que les six caracteres de vérité opposés à ceux-ci, concourent à établir les miracles de Jesus-Christ & des Apôtres : ces faits sont donc prouvés tout autrement que l'aventure ridicule que M. Freret veut y opposer.

On ne répondra rien aux exemples que l'on cite en faveur des Quakers & des Païens ; leur prévention ne fait rien contre les preuves de notre Religion.

(a) Tome 1, art. 49.



CHAPITRE IX.

*Les hommes ne sont-ils pas plus éclairés
qu'ils n'étoient avant l'Évangile ?*

S. I.

UN des articles fondamentaux de la Religion Chrétienne, dit M. Freret, est que » Dieu prenant en compassion le genre humain , & le voulant tirer de la » misère & de l'ignorance où il étoit réduit , a envoyé son fils unique sur la » terre pour éclairer les hommes , & leur » inspirer l'amour de la vertu. S'ils ne » sont pas plus éclairés & plus sages qu'ils » étoient avant l'Incarnation , n'aura-t-on » pas raison d'objecter qu'elle étoit inutile α ?

Il prétend le prouver par une récapitulation de la Théologie Païenne ; il recueille les passages des différens Philosophes , par lesquels il est clair qu'ils enseignoient l'unité de Dieu , qu'ils le croyoient incorporel , éternel , immuable , présent par-tout , témoin de nos plus secrètes pensées. Ils lui attribuoient la

connoissance de l'avenir, la toute-puissance, la bonté, la justice, la providence ; ils connoissoient l'immortalité de l'ame & la vie à venir.

M. Freret nous présente ici le beau côté de la Philosophie Païenne ; mais il est aisé de faire voir par combien de ténèbres ces foibles rayons de lumière étoient obscurcis.

On pourroit lui représenter d'abord que les témoignages des Philosophes Païens sur les dogmes les plus essentiels de la Religion naturelle ne sont pas aussi décisifs qu'il le prétend, puisque des Ecrivains très - connus soutiennent que les Sages du Paganisme n'ont jamais été d'accord sur l'existence, l'unité, ni la spiritualité de Dieu. Bayle prétend qu'il y a eu plusieurs sectes de Philosophes qui ont professé l'Athéisme (a) ; il assure que les Païens n'ont point admis distinctement un seul Etre souverain. Les passages, que l'on peut alléguer, attribuent seulement à Jupiter, une supériorité de pouvoir à l'égard des autres Dieux, mais non pas une diversité de

(a) Contin. des Pensées diverses, p. 19, 61, 89, &c.

nature (*a*). Un des plus zélés disciples de ce Critique , ou plutôt son copiste , s'est efforcé d'établir que les anciens n'ont eu aucune véritable idée de Dieu , qu'ils ont tous cru que Dieu étoit corporel (*b*) ; à plus forte raison croyoient-ils la même chose de notre ame.

L'Oracle des nouveaux Philosophes nous enseigne que les Sceptiques , les Académiciens , les Epicuriens étoient de véritables Athées , que les Sénateurs & les Chevaliers Romains , les Vainqueurs & les Législateurs de l'Univers connu , étoient réellement une assemblée d'Athées du tems de César & de Cicéron (*c*). Si on doit se fier à ces grands génies qui donnent le ton à notre siècle , il faut convenir que sur les points même les plus essentiels de la Religion naturelle , les anciens Philosophes n'ont été rien moins qu'orthodoxes.

A Dieu ne plaise que nous nous en rapportions à des guides si infidèles , leur autorité ne suffit pas pour contredire des

(*a*) Bayle Rep. au Prov. tome 2 , p. 414.

(*b*) Philos. du bon sens, tome 1 , p. 297 & 301. tome 2 , p. 19.

(*c*) Diction. Philos. art. *Athées*.

témoignages clairs & formels. Nous convenons avec plaisir, que du moins les plus sages d'entre les Philosophes ont connu l'existence de Dieu, son unité, ses principaux attributs, l'immortalité de l'ame. Nous le voyons avec satisfaction, nous cherchons même avec avidité dans leurs écrits, les moindres vestiges de ces vérités précieuses, pour les opposer à ceux qui les méconnoissent.

Mais, en supposant le fait encore plus incontestable, est-ce là ce que M. Freret avoit à prouver ? Ou il prend ici le change, ou il cherche à le donner. Il met en question à la tête du Chapitre neuvième, si les *hommes* sont plus éclairés qu'ils ne l'étoient avant l'Evangile ; il se borne ensuite à montrer que les *Philosophes* enseignoient les mêmes vérités que l'Evangile. Voilà une logique bien étrange. Sur la somme totale des hommes, pour un qui est Philosophe ou qui croit l'être, il y en a au moins dix mille qui ne le sont pas. Quand les Philosophes auroient pu connoître à peu près les mêmes vérités dont l'Evangile nous a convaincus, qu'est-ce que cela prouve pour le reste des hommes ?

Examinons néanmoins s'il est vrai que

les Philosophes aient été aussi éclairés qu'on le prétend , & s'ils étoient fort capables d'instruire le genre humain.

1°. Aucun d'entr'eux n'a enseigné lui seul toutes les vérités essentielles de la Religion naturelle. Il faut réunir tout ce qui nous reste de leurs écrits , rapprocher tous les siècles , consulter toutes les sectes , interroger toutes les Nations , les Chinois , les Indiens , les Egyptiens , les Grecs & les Romains , pour rassembler les traits épars d'une saine Théologie ; à peine en trouve-t-on deux ou trois articles enseignés par un même Philosophe. Le commun des hommes étoit-il en état de faire comme Pythagore , de voyager toute sa vie , de fréquenter toutes les écoles , d'interroger tous les Sages , de choisir entre les différens maîtres , pour sçavoir ce qu'il falloit croire ?

2°. Ils n'enseignent point ces dogmes si essentiels d'une manière ferme & assurée , comme s'ils en avoient eu une pleine conviction. La plupart ne les proposent que d'une manière problématique , selon la méthode des Académiciens , plus propre à inspirer des doutes , qu'à persuader : témoin les livres de Cicéron , sur la nature des Dieux , où l'on entre-

voit à peine ce que pensoit l'Auteur. Il avoit appris cette méthode de Platon. » Ce Philosophe, dit-il, n'affirme rien dans ses livres ; il dispute pour & contre ; il met tout en question, & ne répond rien de certain. (a) « Porphyre avoue ses doutes sur l'immortalité de l'ame. » C'est, dit-il, le sentiment commun de tous les hommes, que l'ame est immortelle ; mais les preuves, qu'en donnent les Philosophes, sont aisées à réfuter. Il n'y a aucune opinion chez les Philosophes qui soit bien certaine, à cause des raisons qu'on peut apporter pour & contre (b) « Cicéron n'étoit pas moins chancelant dans sa croyance. » Quand je lis Platon sur l'immortalité de l'ame, je suis de son avis ; dès que j'ai quitté le livre, & que je commence à méditer sur cette matiere, toute ma conviction s'évanouit, & je ne sçais plus qu'en croire (c) «.

3°. Les Philosophes se contredisent les uns les autres sur les mêmes vérités.

(a) Acad. Quæst. L. 1, n. 46.

(b) Lib. de trist. animæ apud Euseb. Præp. Evang. L. 14, c. 3.

(c) Tuscul. Quæst. L. 1, n. 25.

Les Platoniciens soutenoient un Diét spirituel , les Stoïciens en admettoient un corporel ; les premiers croyoient la providence , la spiritualité & l'immortalité de l'ame ; les Epicuriens nioient tous ces dogmes ; il en étoit à peu près de même sur les autres articles. Les Sceptiques & les Pyrrhoniens renversoient tous les systêmes : à laquelle des sectes falloit-il donner la préférence ?

Souvent ils se contredifent eux-mêmes : on a reproché à Platon son inconstance & ses contradictions sur la nature même de Dieu. » Dans le *Timée* il dit que » l'on ne peut point nommer l'Auteur » de ce monde ; dans les *Loix*, qu'il ne » faut pas examiner ce que c'est que Dieu... » Dans ces mêmes livres il soutient que » le monde , le ciel , les astres , la terre , » les ames humaines , & tous ceux que » nos peres nous ont appris à honorer , » sont des Dieux (a). « Voilà comme enseignoit cet homme célèbre , que Cicéron n'a pas hésité d'appeller le Prince , & même le *Dieu des philosophes*.

4°. Ces maîtres sublimes réservoient pour un petit nombre de disciples , les

(a) *De Nat. Deor.* L. 1, n. 30.

connoissances les plus nécessaires à tous les hommes. C'étoit un mystere qu'ils ne divulguoient point en public ; il falloit , comme dit Lactance , porter un manteau & une longue barbe pour y être initié (a). Ceux qui ont été assez éclairés pour connoître Dieu, n'ont pas été assez charitables pour le faire connoître aux autres : saint Paul leur fait avec raison ce reproche (b). De quoi servoient au genre humain des Docteurs si réservés ? Etoit-ce à tort que le peuple avoit pour eux de la haine & du mépris (c) ?

5°. Combien d'erreurs , de contradictions , de folies n'ont-ils pas mêlé au petit nombre de vérités qu'ils ont aperçues ? Nous nous contentons de renvoyer sur ce sujet aux ouvrages de saint Clément d'Alexandrie , de Théodoret , & au troisième livre de Lactance (d) ; on y verra les rêveries des Philosophes mises dans tout leur jour. On n'ignore pas les railleries sanglantes que Lucien

(a) *Divin. Inst.* L. 3, c. 25.

(b) *Rom.* 1, vers. 21.

(c) *Tuscul. quæst.* L. 1.

(d) Voyez encore Eusebe. *Præpar. Evang.* L. 13 , & le Livre de M. Leland , sur les avantages & la nécessité de la révélation Chrétienne , Londres , 1764.

en a faites. Des maîtres si ridicules & si justement décriés méritoient-ils la confiance des peuples ? Pouvoit-on se résoudre à les prendre pour guides dans une affaire aussi essentielle que la Religion ?

6°. Leur conduite suffisoit pour décréditer leur doctrine : ils enseignoient , si l'on veut , l'unité de Dieu dans leurs Ecoles ; mais ils ne lui rendoient aucun culte , ils fréquentoient les temples , ils offroient avec le peuple leur encens à Jupiter & à Vénus ; ils entendoient , de sens froid au théâtre , les impiétés & les obscénités des Poètes ; ils ne vouloient pas que l'on changeât la Religion de l'Etat , quelque fausse , quelque pernicieuse qu'elle pût être ; & voilà les hommes qui ont éclairé le monde : graces à leurs leçons , le Paganisme , sans le secours de la révélation , a eu des idées saines sur la divinité , sur la spiritualité & l'immortalité de l'ame : ainsi le prétend M. Freret ; à qui viendra-t-il à bout de le persuader ?

§. 2.

Il prouve , selon la même méthode & avec un égal succès , que le Paganisme a eu une connoissance exacte des vrais

principes de la morale. Selon lui, *les plus célèbres Philosophes* ont enseigné que l'homme étoit libre, *l'élite des Philosophes* a toujours cru qu'il y avoit des choses justes & injustes en elles-mêmes, & une Loi éternelle qui doit être la règle de nos actions. Ils prêchent la nécessité du culte intérieur & de la vertu, pour honorer Dieu, l'amour de Dieu sur toutes choses, l'amour du prochain, l'hospitalité, l'aumône, le pardon des injures, la chasteté, la fidélité conjugale; ils défendent le mensonge & le parjure. M. Freret cite Pythagore, Platon, Aristote, Plutarque, Marc Antonin, les Loix de Zaleucus, Confucius & les Chinois, les Egyptiens, les Siamois, les peuples du Japon. Il conclut avec Lactance que si quelqu'un vouloit recueillir toutes les vérités que les Philosophes ont enseignées, on en feroit un corps de doctrine qui seroit conforme aux principes de la Religion Chrétienne.

Il est fâcheux sans doute que ce recueil n'ait pas été fait pour être donné au peuple à la place de nos Catéchismes. Notre Critique n'oublie point l'observation de Celse, qui soutenoit que les Philosophes avoient traité avec beaucoup

plus d'esprit & de clarté, les vertus morales, que les Chrétiens : il ne nous reste par conséquent qu'à brûler désormais l'Evangile, & à mettre, entre les mains des enfans & des femmes, les écrits des Philosophes,

En attendant cette sage réforme ; voyons si l'on raisonne conséquemment. *Les plus célèbres des Philosophes, l'élite des Philosophes*, ont enseigné quelques-uns des principes de morale qu'on trouve dans l'Evangile ; donc, sous le Paganisme, le commun des hommes a eu une connoissance aussi parfaite de la morale, que sous le Christianisme.

Telle maxime de la Loi Chrétienne se trouve dans les Philosophes, telle autre dans les Législateurs, l'une est prêchée à la Chine, l'autre en Egypte ou au Japon ; celle-ci a été connue du tems de Pythagore, celle-là cinq ou six cens ans après : donc les peuples n'ont pas été mieux instruits par Jesus-Christ que par les livres des Païens,

En consultant les Sages de tous les siècles, les Législateurs de toutes les Nations, l'on pourroit faire un corps de doctrine conforme à la morale Chrétienne ; donc l'Evangile qui renferme cette

morale ; & qui a été fait par un seul homme , n'a rien opéré de plus que la lumière naturelle. Il ne nous est pas donné de sentir la justesse de ces conséquences ; s'il nous arrivoit de raisonner de cette manière , nous serions certainement très-mal accueillis.

Quand on trouve dans l'Evangile , des maximes plus parfaites que celles des Philosophes , on les rejette comme peu proportionnées à la foiblesse de l'humanité : quand elles paroissent choquer la lumière naturelle , on soutient qu'elles ne sçauroient être révélées. Ici on veut nous persuader que la morale de l'Evangile n'a pas besoin d'être révélée , puisqu'elle n'est autre que celle que la lumière naturelle nous enseigne ; il faut convenir que nos adversaires sont fertiles en objections.

Ce que nous avons dit sur les dogmes de la Religion naturelle , enseignés par les Philosophes , est encore plus vrai à l'égard des maximes de morale.

1°. Selon notre Auteur , les plus célèbres Philosophes ont soutenu que l'homme étoit libre ; cependant les Stoïciens , secte très-célèbre , enseignoient constamment la nécessité absolue & la fatalité.

Cicéron, dans son livre *de Fato*, l'attribue aux Philosophes les plus célèbres ; & comme la Philosophie moderne n'est pas moins sage, ni moins utile pour les mœurs que l'ancienne, on a ressuscité de nos jours cette merveilleuse doctrine (*a*). L'élite des Philosophes a toujours cru qu'il y avoit des choses justes & injustes par elles-mêmes, mais les Cyniques soutenoient toutes les actions indifférentes & agissoient selon ce principe. Les Stoïciens plaçoient le souverain bien dans la vertu, les Epicuriens dans le plaisir ; on sçait de quel nom Horace les a décorés. Rien de si beau que la *divine Préface* des Loix de Zaleucus sur la pureté nécessaire au culte divin ; les Locriens, ses compatriotes, en avoient si bien profité, que dans une guerre périlleuse ils firent vœu de prostituer leurs filles le jour de la fête de Venus, s'ils remportoient la victoire (*b*). Ce n'est pas le seul prodige de cette espèce que la morale philosophique ait opéré.

2°. Les Philosophes avoient grand soin

(*a*) Diction. Philos. art. Chaîne des Evénemens, Destin, Liberté.

(*b*) Justin, L. 21, c. 3.

de tempérer par la licence de leur conduite ; la sévérité de leur morale : nous pouvons nous en fier au témoignage de Cicéron. » Est-il ordinaire , dit-il , de » trouver parmi les Philosophes , un homme qui ait des mœurs & des sentimens » conformes à la raison , qui regarde sa » doctrine , non comme une science d'ostentation , mais comme une règle de » conduite , qui soit d'accord avec lui-même , & qui se soumette à ses propres » maximes ? Les uns sont si vains & si » superbes , qu'il vaudroit mieux pour eux » qu'ils n'eussent jamais rien appris ; d'autres sont tellement avarés , ambitieux » ou débauchés , que leur vie semble faite » pour démentir leurs discours (a) ». On les connoitra mieux encore par le portrait que Lucien en a fait dans le dialogue intitulé ; le Festin ou les Lapithes : assurément de pareils Prédicateurs devoient faire des conversions surprenantes.

3°. Bayle a très-bien remarqué les deux défauts essentiels de la morale Païenne ; le premier , qu'elle n'étoit enseignée qu'à très-peu de personnes ; le second , qu'elle

(a) *Tuscul. quæst.* L. 2 , n. 12.

ne remontoit pas jusqu'à Dieu (*a*). Pendant que les Philosophes dispu-toient sur la morale dans leurs écoles , le peuple alloit au théâtre ou dans les temples , se remplir l'esprit des fables scandaleuses , & des exemples pernicioeux des Dieux qu'il adoroit. On enseignoit quelques vérités de morale dans les mystères ; mais ces instructions étoient réservées à un petit nombre d'initiés. La morale des Philosophes n'avoit aucun rapport à Dieu ni à la Religion ; ils ne vouloient pas que la vertu fût un don de Dieu. » C'est , » disoient-ils , le sentiment de tous les » hommes , que nous devons demander » à Dieu la bonne fortune , & nous donner à nous-mêmes la sagesse & la vertu.....Jamais personne n'a rendu graces » aux Dieux de ce qu'il étoit homme de » bien , mais de ce qu'il jouissoit des richesses , des honneurs ou de la santé. » C'est à l'égard de ces biens , que l'on » appelle Jupiter très-grand & très-bon , » & non parce qu'il nous rend justes , » tempérans & sages (*b*) ». On connoît

(*a*) Rép. au Prov. tome 3 , c. 10 , p. 131. Contin. des pensées div. tome 3 , p. 242 & 246.

(*b*) Cic De Nat. Deor. L. 3.

la prière d'Horace : » Que les Dieux me
 » donnent du bien & de la santé, je
 » sçaurai me donner la tranquillité de l'a-
 » me (*a*) ». Séneque tient le même lan-
 gage (*b*).

De ces principes , il s'ensuivoit bien
 clairement que l'on n'avoit aucune ré-
 compense à espérer pour avoir été hom-
 me de bien. Quelle influence une sem-
 blable morale pouvoit-elle avoir pour ré-
 gler les mœurs publiques ? Dans les Offi-
 ces de Cicéron , dans le Manuel d'Epic-
 tète , dans les Méditations de Marc-An-
 tonin , dans les Leçons de Confucius , pas
 un mot de l'immortalité ; aucun d'eux
 n'a reconnu des peines futures : ils ont
 cru qu'après cette vie , l'homme seroit
 heureux ou anéanti (*c*).

4°. Quelle sanction pouvoient-ils don-
 ner à leurs Leçons & à leurs Loix ? Quel
 motif pouvoient-ils fournir aux hommes
 pour les y rendre fidèles ? Ils étoient sans
 caractère pour imposer aux autres un joug
 dont ils se dispensoient souvent eux-
 mêmes. Leur morale étoit , si l'on veut ,

(*a*) *Epist.* 10 , L. 1.

(*b*) *Seneca* , *Epist.* 41.

(*c*) *Idem* , *Epist.* 102.

une belle spéculation , mais elle étoit sans force & sans autorité (a). Dieu seul a droit de nous prescrire des devoirs , & ce n'est point aux Philosophes à nous intimiser les volontés.

5°. Nous ne répéterons point les reproches que l'on a faits à ces maîtres orgueilleux dans les premiers siècles du Christianisme. Les désordres abominables, dont saint Paul les accuse , ne sont point une imputation calomnieuse. Saint Clément d'Alexandrie, Minutius Felix , Tertullien, Arnobe, Eusebe, Lactance, tiennent le même langage , & Lucien peut leur servir de garant : c'étoient alors des désordres publics que l'on pouvoit attaquer sans indécence ; mais il ne conviendrait pas aujourd'hui d'en retracer l'image : au lieu de travailler à guérir la dépravation du genre humain , les Philosophes avoient contribué à l'augmenter. A quoi donc servoient leurs lumières & cette doctrine si irrépréhensible qu'on nous vante ?

§. 3.

Mais ce que les Philosophes n'ont pu faire , Jésus-Christ l'a opéré , & n'a em-

(a) Lactant. L. 3 , c. 327.

ployé pour ce grand ouvrage, que les moyens qui sembloient les plus propres à en empêcher le succès. Il a ramené parmi les hommes, la vérité & la vertu que les Philosophes en avoient bannies : il n'a point puisé sa doctrine dans la poussière du Lycée, dans les clameurs du Portique, ni dans les disputes de l'Académie ; il a témoigné qu'il l'avoit reçue du Ciel ; elle étoit trop pure pour être née sur la terre. Des Publicains, des pêcheurs, des ignorans élevés à son école, ont fait taire pour jamais la Philosophie, ont détrompé le monde des erreurs, & l'ont guéri des vices dont les faux Sages du Paganisme avoient infecté toutes les Nations. Dans l'Evangile de Jesus-Christ, on ne trouve pas seulement quelques vérités échappées par hasard ; on y trouve un corps complet de doctrine ; & , s'il est permis de parler ainsi, un système parfait de Religion & de morale, qui renferme tout ce que l'homme peut raisonnablement desirer de sçavoir sur la nature de Dieu, sur sa propre destinée, sur ses différens devoirs.

Ces vérités importantes ne sont point enseignées en disputant, en doutant, à la manière des Philosophes ; elles y sont

énoncées clairement , brièvement en forme de sentences & de maximes , ou plutôt en forme de loix , parce que c'est Dieu lui-même qui les propose. » Il ne convenoit point , dit Lactance , que Dieu parlant aux hommes , employât des raisons & des preuves pour appuyer ses oracles , comme si on pouvoit douter de ce qu'il dit ; mais il a parlé comme il appartient au souverain Juge de toutes choses , auquel il ne convient point d'argumenter , mais de dire la vérité (a) «.

L'Evangile est donc une règle commune aux sçavans & aux ignorans , au peuple comme aux Philosophes. La vérité que les sages du Paganisme s'obstinoient à retenir captive , s'y montre à tous : un enfant médiocrement instruit de sa Religion , en sçait autant , en sçait même davantage que le plus vanté des Philosophes d'autrefois. Une des obligations que cette Religion nous impose , est d'enseigner les ignorans.

L'erreur n'est point mêlée dans l'Evangile avec la vérité ; tout y est certain & irrépréhensible. Depuis plus de dix-sept

(a) Lactant. L. 3, c. 1.

cens ans que l'impiété cherche à entamer cette doctrine lumineuse, elle n'a remporté de tous ses efforts, que la honte & le désespoir de n'avoir pas réussi.

C'est sur-tout la morale de l'Evangile qui en fait sentir la supériorité sur les doctrines humaines ; aucun vice n'y est épargné ; il nous apprend à pratiquer des vertus dont les hommes n'avoient pas même autrefois l'idée. Ce ne sont point de vaines spéculations, ni des maximes sans fondement ; tout est appuyé sur le puissant motif de l'amour de Dieu & de l'amour bien réglé de nous-mêmes, sur l'espérance d'une nouvelle vie & d'un bonheur éternel, sur la crainte d'un malheur qui ne doit jamais finir, La Philosophie avoit rempli le monde de disputeurs superbes & de faux sages ; l'Evangile l'a peuplé de Saints & d'hommes parfaits. Les Philosophes bannissoient de leurs écoles le simple peuple ; Jésus-Christ veut qu'on l'enseigne par préférence, parce que c'est le peuple qui a le plus besoin d'être instruit.

C'est l'Evangile qui a fait tomber tous les Dieux l'un après l'autre, qui a dissipé les craintes que l'on avoit par-tout de ces êtres imaginaires, de ces génies mal-fai-

sans , qui a supprimé l'exécrable coutume de les apaiser par des sacrifices inhumains , par des combats de gladiateurs , par le sang des enfans les plus tendrement aimés (*a*).

L'Evangile a décrédité par - tout les oracles , les sortilèges & tous les genres de divination , au grand dépit & au grand étonnement de la Philosophie qui les mettoit sous sa protection (*b*).

L'Evangile a supprimé ou adouci l'esclavage ; il a pourvu à la tranquillité des Gouvernemens , il a rendu leur autorité plus solide , leurs révolutions moins fréquentes , leur génie moins sanguinaire ; il a établi dans la société un certain droit politique , & dans la guerre un certain droit des gens , que la nature humaine ne sçauroit assez reconnoître (*c*).

L'Evangile a supprimé les dévotions licentieuses , plus cheres aux Idolâtres que leurs Dieux ; ces fêtes uniquement propres à ruiner impunément les obligations du mariage , & à dégrader l'humanité.

» Voyez , dit le célèbre Rousseau par-

(*a*) *Euseb. Præp. Evang.* L. 1 , c. 3.

(*b*) *Cicer. de Divin.* L. 2 , n. 149.

(*c*) *Esprit des Loix* , L. 24 , c. 3.

» tant de l'Evangile , voyez les livres des
 » Philosophes , avec toute leur pompe ;
 » qu'ils sont petits près de celui-là ! Se
 » peut-il qu'un livre à-la-fois si sublime
 » & si simple, soit l'ouvrage des hommes ?
 » Se peut-il que celui dont il fait l'his-
 » toire , ne soit qu'un homme lui-même ?..
 » Où Jesus avoit-il pris chez les siens
 » cette morale élevée & pure , dont lui
 » seul a donné les leçons & l'exemple ?
 » Du sein du plus furieux fanatisme , la
 » plus haute sagesse se fit entendre , &
 » la simplicité des plus héroïques vertus
 » honora le plus vil de tous les peu-
 » ples (a) α.

Pardonnera-t-on à M. Freret d'avoir
 méconnu toutes ces vérités , & d'avoir
 voulu nous les faire oublier ? Ces ré-
 flexions suffiroient déjà pour réfuter le
 Chapitre suivant ; mais c'est-là que notre
 Critique laisse enfin tomber le masque dont
 il avoit voulu se couvrir ; sous un air
 apparent de modération , il montre la
 haine la plus envenimée contre le Chris-
 tianisme.

(a) Emile , tome 3 , p. 165.

CHAPITRE X.

*Les hommes sont-ils plus parfaits depuis
l'avènement de Jésus-Christ ?*

§. I.

NOUS avons essayé de faire voir les avantages que la Religion Chrétienne a procurés au genre humain, les désordres qu'elle a bannis, les vertus qu'elle a fait pratiquer, les malheurs qu'elle a prévus ou arrêtés, la douceur, l'humanité, la décence qu'elle a introduit dans les mœurs. M. Freret entreprend de prouver au contraire que les hommes ne sont pas devenus meilleurs depuis que Dieu a envoyé son fils pour les réformer. Il fait une longue énumération des maux qui ont régné sur la terre depuis la publication de l'Évangile, & des crimes dont se sont rendues coupables les Nations mêmes qui professent le Christianisme.

Il seroit à souhaiter que l'on pût tirer le voile sur cet odieux tableau, si humiliant pour l'humanité. C'est une espèce de cruauté de remettre sans cesse sous les yeux

yeux des hommes les crimes dans lesquels les passions les ont plongés dans tous les tems; n'y a-t-il pas encore plus d'injustice à vouloir en rendre complice la Religion qui les défend, & à lui insulter de ce qu'elle n'a pas réussi à les corriger?

Tel est le sujet sur lequel triomphent aujourd'hui nos Philosophes, en se copiant éternellement les uns les autres. Le Chapitre, que nous examinons, semble avoir servi de canevas aux déclamations que l'on retrouve dans les *Essais sur l'Histoire générale*, & qui reparoissent tous les ans dans quelque nouveau livre du même Auteur.

Avant que de suivre le détail des faits voyons les conséquences que l'on en veut tirer, & les inconvéniens de la maniere dont on argumente contre la Religion.

» C'est mal raisonner contre la Religion,
 » dit un Auteur célèbre, que de rassem-
 » bler dans un grand ouvrage une lon-
 » gue énumération des maux qu'elle a
 » produits, si l'on ne fait de même celle
 » des biens qu'elle a faits: si je voulois
 » raconter tous les maux qu'ont produits
 » dans le monde les Loix civiles, la Mo-
 » narchie, le Gouvernement républicain.

je dirois des choses effroyables (a).

C'est donc mal raisonner contre la Religion, que de faire une longue énumération des crimes qu'elle n'a pas empêchés, sans vouloir lui tenir compte de ceux qu'elle a prévenus, ni des biens qu'elle a faits. Ses ennemis sont également coupables en supprimant les uns & en exagérant les autres.

Que diroit-on à un Ecrivain qui s'attacheroit sérieusement à prouver que les Loix civiles & le Gouvernement sont inutiles, par un détail suivi des crimes, des malheurs, des désordres qui sont arrivés chez les peuples les mieux policés ? On ne lui feroit pas l'honneur de lui répondre ; il n'exciteroit que l'indignation ou la pitié. Que répliqueroient nos Philosophes eux-mêmes à celui qui leur montreroit l'inutilité de la Philosophie, par l'énumération des vices, des travers, des ridicules, que l'on peut reprocher à ses sectateurs ?

La Religion Chrétienne, malgré la sainteté de ses Loix, l'excellence de sa morale, la pureté de son culte, la sévérité de ses menaces, n'a pas arrêté tous les

(a) *Esprit des Loix*, L. 24, c. 2.

crimes, n'a pas réprimé toutes les passions ; nous en faisons l'aveu , il est humiliant pour nous , & non pas pour elle : mais ceux qui osent lui reprocher son impuissance , sont-ils devenus plus hommes de bien , depuis qu'ils ont renoncé à ses maximes ? Ils ont pénétré sans doute dans les replis de tous les cœurs , pour y voir toutes les passions qu'elle a étouffées , tous les forfaits qu'elle a prévenus , tous les sacrifices qu'elle a obtenus , toutes les vertus qu'elle y a fait naître. Les criminels qui ont bravé ses loix , se sont fait remarquer , & on lui en attribue la faute : ceux qui ont été retenus par ses menaces , n'ont pas fait parler d'eux , & on ne lui en sçait point de gré.

Oseroit-on nier qu'en général , & en mettant à part l'influence du climat , les peuples Chrétiens ne soient moins grossiers , moins vicieux , moins capables des grands crimes , que les Nations infidèles ; que par-tout où le Christianisme a pénétré , il n'ait adouci & réformé les mœurs ; qu'au siècle où il a pris naissance , il n'ait été le plus grand bienfait que Dieu ait pu accorder aux hommes ? Nos Philosophes qui ne reculent jamais , en dis-

conviendront peut-être , mais tout l'Univers déposera contr'eux.

§. 2.

Entrons dans le détail. M. Freret convient d'abord que , parmi les premiers sectateurs du Christianisme , on remarqua un grand zèle & beaucoup d'union ; mais ils eurent cela de commun , dit-il , avec toutes les sectes naissantes ; on avoit vu la même chose chez les Pythagoriciens & chez les Esséniens : les sectes Protestantes donnerent un pareil spectacle dans leurs commencemens.

Il y a certainement de l'injustice à ne reconnoître d'autre vertu chez les premiers Fidèles que le zèle & la charité mutuelle ; on devoit y ajouter le désintéressement , la justice , la tempérance , la chasteté , la patience , tout ce qui peut rendre la société douce & agréable. Julien , leur plus redoutable ennemi , leur a rendu justice sur ce point (a). Voyez sur ce sujet , *les Mœurs des Chrétiens* , par M. Fleury.

Il n'y a pas plus de justice à les comparer aux Pythagoriciens & aux Esséniens,

(a) Voyez l'Hist. de M. Bulet , p. 30 & 31.

deux sectes peu nombreuses , qui ont duré peu de tems , & dont nous sçavons très-peu de chose. On a pu voir chez les premiers Protestans , quelques traits de ferveur passagere & un zèle ardent pour la réforme ; mais on sçait combien ces vertus d'appareil ont duré, la différence qu'il y eut entre les mœurs des Prédicans & celles des Apôtres , entre la conduite des Réformés & celle des premiers Chrétiens.

Enfin , c'est une calomnie d'avancer que le zèle de ceux-ci fut porté au-delà de ses justes bornes , puisqu'on lui sacrifia plusieurs fois la vérité. Nous avons montré que la plupart des accusations dont on a chargé les premiers Fidèles , n'ont d'autre fondement que la malignité de leurs ennemis.

M. Freret prétend que l'état de perfection ne dura pas long-tems chez les premiers Chrétiens ; les Peres se plaindrent bientôt qu'il n'y avoit plus de charité dans leur vie , ni de discipline dans leurs mœurs : il rapporte à ce sujet la censure que les Peres de l'Eglise ont faite des mœurs de leur tems.

Mais il faut observer , 1°. que ces mêmes Peres de l'Eglise qui déclament amé-

rement dans quelques-uns de leurs ouvrages contre les vices qui commençoient à se glisser parmi les Fidèles, rendent justice dans d'autres endroits aux vertus qui y régnoient encore, & au grand nombre d'ames saintes qui se préservoient de la corruption.

2°. Que les vices reprochés par les Peres aux Chrétiens de leur tems, ne sont rien en comparaison des désordres affreux où les Païens étoient plongés, lorsque l'Evangile commença d'être annoncé, & dont ces mêmes Peres nous ont fait la peinture.

3°. Que les Peres de l'Eglise, dont on rapporte les paroles, prêchoient dans les grandes villes où la corruption a toujours été beaucoup plus grande que dans les campagnes. Leurs reproches sont précisément les mêmes que les Prédicateurs font encore de nos jours à leur auditoire. Quelque juste que soit la censure de ces derniers, malgré le dérèglement qui règne dans les plus grandes villes, n'est-il pas toujours vrai de dire que la Religion arrête encore plus de crimes, que les passions n'en font commettre ?

4°. Il est certain que la source du relâchement des mœurs parmi les Fidèles,

après les persécutions , fut d'abord leur mélange avec les Païens , ensuite l'inondation des Barbares qui se répandirent dans les trois parties du monde , au commencement du cinquième siècle : deux causes étrangères à la Religion ; elle ne pouvoit pas les prévenir , & il est injuste de lui en attribuer les pernicioeux effets. Voyez M. Fleury , sur les *Mœurs des Chrétiens*.

§. 3.

On en vient aux disputes sur la Religion. » Elles sont , dit M. Freret , pres-
 » qu'aussi anciennes que Jesus-Christ mé-
 » me : elles donnerent lieu à ces assem-
 » blées qu'on a appellées Conciles , où
 » souvent la violence & la brigue firent
 » rendre des décisions que l'on força de
 » respecter , comme si elles fussent descen-
 » dues du Ciel «.

L'humeur & la prévention seules ont dicté ce langage. 1°. C'est une calomnie d'attribuer à la violence & à la brigue , les décisions des Conciles que l'Eglise respecte encore aujourd'hui : pour réfuter un fait absolument faux , il suffit de le nier & d'en demander des preuves.

2°. C'est toujours la même injustice

de rendre la Religion responsable des désordres qu'elle condamne , & de lui imputer les maux dont les passions humaines sont la seule cause. Les hommes ont souvent abusé de la Religion pour satisfaire leur entêtement & leur mauvais caractère ; supposons-le : donc la Religion n'a fait aucun bien. Tel est le raisonnement qui sert de base à tout le Chapitre que nous examinons.

Les hommes n'ont pas disputé , parce qu'ils étoient Chrétiens ; ils ont disputé , parce qu'ils ne l'étoient pas , ou parce qu'ils ne l'étoient qu'à moitié ; ils dispuoient avant que de l'être ; s'ils ne l'étoient plus , ils disputeroient encore. Il y a eu des schismes & des hérésies , non pas parce qu'on croyoit à l'Evangile , mais parce que des hommes entêtés ne vouloient pas y croire , & vouloient en accommoder le sens à leurs idées particulières : si la même main qui l'a donné , ne l'avoit soutenu contre les divers assauts des passions humaines , il y a long-tems que le Christianisme ne seroit plus.

La plupart des objections suivantes sont copiées de Bayle. M. Freret n'est pas le seul qui en ait emprunté les matériaux , on les retrouve dans presque tous
les

les livres des incrédules. On reproche au Christianisme les querelles entre l'Empire & le Sacerdoce , les principes féditieux de quelques Théologiens , les révolutions dont ces querelles ont été la source ; M. Freret ose applaudir au paradoxe de Bayle , » que depuis le quatrième siècle » jusqu'au nôtre , les conspirations , les » séditions , les guerres civiles , les dé- » trônemens ont été aussi fréquens par- » mi les Chrétiens que parmi les infidé- » les «.

Le fait est certainement faux : avant que de hasarder cette proposition , il eut fallu comparer l'histoire des Nations soumises au Christianisme depuis le quatrième siècle , avec l'histoire de ces mêmes Nations avant leur conversion , la confronter avec les annales des peuples anciens ou modernes qui ont persévéré dans l'infidélité , calculer le nombre & l'atrocité des crimes , compter de part & d'autre les révolutions , en peser les suites & les effets , nous en présenter le résultat : mais nos Critiques n'ont pas coutume de procéder avec tant de circonspection ; ils décident d'abord , sauf à examiner ensuite. Nous n'entreprendrons pas un travail dont ils ont trouvé bon de se dis-

penfer ; nous nous contenterons de leur opposer l'aveu de plusieurs Ecrivains que l'on ne peut pas accuser de prévention en faveur de la Religion.

» Nos Gouvernemens modernes , dit un
» de nos plus fameux adversaires , doi-
» vent incontestablement au Christianif-
» me leur plus solide autorité. & leurs
» révolutions moins fréquentes ; il les
» a rendus eux-mêmes moins sangui-
» naires ; cela se prouve par le fait , en
» les comparant aux Gouvernemens an-
» ciens. La Religion mieux connue , écar-
» tant le fanatisme , a donné plus de dou-
» ceur aux mœurs Chrétiennes. Ce chan-
» gement n'est point l'ouvrage des lettres ;
» car par-tout où elles ont brillé , l'hu-
» manité n'a pas été plus respectée , les
» cruautés des Athéniens , des Egyptiens ,
» des Empereurs de Rome , des Chinois
» en font foi (a).

» Que l'on se mette devant les yeux ,
» dit un autre Philosophe , d'un côté les
» massacres continuels des Rois & des
» Chefs Grecs & Romains ; & de l'autre ,
» la destruction des peuples & des villes
» par ces mêmes Chefs , Timur & Gen-

(a) Emile , tome 3 , p.

« giskan, qui ont dévasté l'Asie; & nous
 « verrons que nous devons au Christia-
 « nisme & dans le Gouvernement, un
 « certain droit politique; & dans la guerre,
 « un certain droit des gens que la na-
 « ture humaine ne sçauroit assez recon-
 « noître (a) »,

Si l'on jette les yeux sur l'Histoire Ro-
 maine depuis la défaite de Persée, jus-
 qu'à la bataille d'Actium, quelles scènes
 affreuses n'y voit-on pas dans un espace
 de cent cinquante ans ? Le Royaume
 d'Epire tout entier mis à feu & à sang,
 Carthage détruite contre la foi d'un traité
 solennel, Corinthe saccagée pour punir
 les fureurs de deux ou trois séditieux,
 les cruautés de Marius & de Sylla, les
 brigandages de Catilina, les proscrip-
 tions du Triumvirat : que l'on choisisse
 à son gré un espace semblable dans l'his-
 toire de quelle Nation Chrétienne on vou-
 dra, y montrera-on jamais autant d'hor-
 reurs & de crimes ?

« Les missions, dit M. de Buffon, ont
 « plus formé d'hommes dans les Nations
 « barbares, que les armées victorieuses des
 « Princes qui les ont subjuguées. Le Pa-

(a) Esprit des Loix, L. 24, c. 3.

» raguai n'a été conquis que de cette fa-
 » çon ; la douceur , le bon exemple , la
 » charité & l'exercice de la vertu con-
 » stamment pratiqués par les Missionnai-
 » res , ont touché ces Sauvages & vaincu
 » leur défiance & leur férocité ; ils sont
 » venus souvent demander d'eux-mêmes
 » à connoître la Loi qui rendoit les hom-
 » mes si parfaits ; ils se sont soumis à
 » cette Loi , & réunis en société. Rien
 » ne fait plus d'honneur à la Religion ,
 » que d'avoir civilisé ces Nations , &
 » jetté les fondemens d'un Empire , sans
 » autres armes que celles de la vertu (a) «.

Est-ce le peuple , c'est-à-dire , la par-
 tie du genre humain la plus attachée à
 la Religion , qui a causé les séditions , les
 détronemens , les révolutions & la chute
 des Empires ? Des grands , des ambitieux ,
 des politiques , des hommes qui croyoient
 à peine en Dieu , ont bouleversé les
 Etats ; ils ont entraîné dans leur parti
 les peuples dont ils ont scû se rendre les
 maîtres , ils sont parvenus à troubler l'Uni-
 vers ; & l'on en attribue la faute à la
 Religion ?

(a) Hist. Nat. tome 6 , Edit. in-12 , p. 299. .

§. 4.

M. Freret continue d'opposer au Christianisme ce que Bayle avoit déjà compilé ; les reproches que les Protestans & les Catholiques se sont faits tour-à-tour d'un génie séditieux & révolté , les assassinats commis par un faux zèle de Religion , les violences exercées contre les hérétiques , & tout ce qu'on appelle persécution , les supplices ordonnés par l'Inquisition , & quelquefois imités par les Protestans , &c.

Supposons d'abord tous ces excès aussi odieux qu'on nous les représente , que s'ensuit-il ? Les Chrétiens ont souvent oublié les Loix de l'Evangile , méconnu l'esprit de leur Religion , contredit l'exemple de leurs premiers fondateurs , outré le zèle pour leurs dogmes : donc la Religion Chrétienne n'a produit aucun bien. Nous sommes forcés de répéter souvent ce paralogisme pour en faire sentir le ridicule : c'est tout le fondement du long & ennuyeux Chapitre que nous parcourons.

On nous permettra de distinguer entre les crimes des particuliers abusés par un faux zèle , & la sévérité des Loix por-

tées contre les hérétiques par les divers Gouvernemens. Nous condamnons les premiers , nous les détestons , nous voudrions pouvoir en abolir à jamais la mémoire ; mais nous soutenons que c'est une injustice criante d'imputer à la Religion le fanatisme de quelques cerveaux dérangés , & de vouloir l'en rendre responsable : il y a eu des forcenés & des scélérats , avant qu'il y eût des Chrétiens , & l'on en trouve ailleurs que parmi nous.

C'est une fausseté d'ailleurs d'attribuer uniquement au fanatisme l'assassinat de Henri IV. Il n'est plus douteux que la vraie cause de ce parricide n'ait été la jalousie furieuse d'une femme , & l'ambition de quelques grands de la Cour.

Quant aux Loix pénales portées contre les hérétiques , il en faut juger différemment. Si les chefs des sectes s'étoient bornés à enseigner une fausse doctrine , s'ils n'avoient jamais débité de maximes séditionnaires , s'ils n'avoient pas inspiré la révolte contre la puissance séculière , en même tems que contre le pouvoir Ecclésiastique , si leurs Sectateurs eussent été d'ailleurs des sujets soumis & tranquilles , on pourroit peut-être accuser

le Gouvernement d'avoir poussé trop loin contr'eux la sévérité. Mais osera-t-on soutenir qu'il en a été ainsi, malgré le témoignage des Ecrivains même les plus intéressés à pallier les torts de leur parti ? Refuser au Gouvernement l'autorité de pourvoir à sa propre sûreté, & de prévenir les séditions, de châtier des sujets rebelles sous prétexte de Religion ; c'est ouvrir la porte à un fanatisme plus dangereux que celui contre lequel on affecte de déclamer.

Il est absolument faux que l'Eglise ni les Peres aient changé de sentiment ou de conduite à l'égard des hérétiques, ni que le Cardinal du Perron en soit convenu : c'est une dérision de citer en preuve le *Perroniana*, recueil informe & ridicule, plein de puérilités & d'impertinences, publié par les Calvinistes pour flétrir la mémoire de ce Cardinal. Les Peres ont enseigné constamment que l'on ne doit point forcer les *Infidèles* ou les *Païens* à embrasser le Christianisme, parce que l'Eglise n'a sur eux aucune juridiction ; nous le soutenons encore : c'est tout ce que l'on peut conclure de ce qu'a dit Tertullien, que le droit civil & naturel permet à chacun d'adorer quel Dieu il lui

plaît, que c'est une irréligion de forcer à la Religion (a) ; mais les Peres n'ont pas été moins constans à soutenir que l'on est en droit de punir les apostats & les hérétiques comme déserteurs de la Foi, & que l'on doit implorer contr'eux le bras séculier.

§. 5.

Selon M. Freret ; on a enseigné publiquement, à la honte du Christianisme, qu'il ne faut pas garder la foi aux hérétiques ; le Pape Clément VIII approuvoit cette doctrine, & le Concile de Constance l'a confirmée par sa décision.

On ne retrouve point ici l'exactitude dont M. Freret semble se piquer ailleurs : il est faux que le Concile de Constance ait décidé en général & sans restriction, qu'il ne faut pas garder la foi aux hérétiques. Le décret prétendu où l'on suppose que le Concile s'étoit ainsi expliqué au sujet du fauf-conduit donné à Jean Hus, ne se trouve point dans les Actes du Concile. L'enfant, qui le pre-

(a) *Ad Scapul. c. 2.*

mier a cité ce décret, l'a tiré d'ailleurs, & il en est convenu (a).

Le Concile de Constance a seulement décidé que le fauf-conduit accordé par un Prince séculier à un hérétique, n'ôtoit point à la Jurisdiction Ecclésiastique, le pouvoir de lui faire son procès, de le condamner & de le punir, s'il ne rétractoit pas ses erreurs (b) : ce qui est ajouté de plus, ne se trouve point dans les Actes du Concile (c).

Mais, dira-t-on, cette doctrine, qu'il ne faut pas garder la foi aux hérétiques, est du moins autorisée par la maniere dont le Concile procéda contre Jean Hus, dont le fauf-conduit fut violé. Voilà l'objection que l'on a répétée dans vingt écrits différens.

Pour justifier pleinement le Concile ; il n'y a qu'à faire attention aux faits suivans tirés de l'histoire du Concile même par Lenfant, & avoués par cet Ecrivain, apologiste décidé de Jean Hus.

1°. L'Empereur avoit accordé un fauf-

(a) Hist. du Concile de Constance par Lenfant, L. 4. n. 31, p. 335.

(b) Session 19, *ibid.*

(c) *Ibid.* & Pref. p. XLVII.

conduit à Jean Hus, dans la persuasion qu'il n'étoit pas coupable des erreurs dont on l'accusoit, & qu'il se justifieroit au Concile, comme il affectoit de le publier : cela est prouvé par la lettre de ce Prince aux grands de Bohême (*a*). L'Empereur convaincu par l'interrogatoire & par la confession de Jean Hus, qu'il avoit réellement enseigné ces erreurs, fut le premier à opiner en plein Concile que Jean Hus fût condamné à être brûlé, s'il ne se rétractoit (*b*). Bien plus, cette sévérité de l'Empereur étoit appuyée sur la doctrine même de Jean Hus (*c*), & sur les déclarations qu'il avoit affichées par-tout avant ~~que~~ de venir au Concile (*d*).

2°. Jean Hus excommunié par le Pape, avoit appelé au Concile, & s'étoit ainsi soumis à sa décision (*e*) : si le sauf-conduit accordé par l'Empereur, ne laissoit plus au Concile le droit de le condamner & de le punir, à quoi servoit cet appel ? Il avoit déclaré par des affiches,

(*a*) *Ibid.* p. 772.

(*b*) p. 229.

(*c*) *Art.* 18, p. 216.

(*d*) p. 26.

(*e*) p. 23 & 25.

avant que de partir pour le Concile , que *si on pouvoit le convaincre de quelque erreur , il ne refusoit pas d'encourir toutes les peines des hérétiques (a)* : il fit afficher la même déclaration sur toute sa route , jusqu'à Constance : il déclara encore à son interrogatoire , que *si un hérétique ne veut pas renoncer à ses erreurs , après avoir été instruit , il doit être puni corporellement (b)*. Jean Hus avoit donc prononcé lui-même sa Sentence à la face de tout l'Univers.

3°. Jean Hus en venant au Concile , avoit prêché & dogmatisé sur toute sa route , malgré son excommunication (c) ; il avoit fait de même à Constance & dans sa prison (d) ; ce qui étoit abuser manifestement de son sauf-conduit ; & il suivoit en cela les principes qu'il avoit enseignés (e).

4°. la principale cause du supplice de Jean Hus fut les troubles que sa doctrine avoit excités en Bohême (f). L'Empe-

(a) p. 16.

(b) p. 116.

(c) p. 17.

(d) p. 16 & 181.

(e) Art. 23, p. 118.

(f) *Ibid.* p. 191.

reur craignoit qu'il n'y en arrivât encore de plus grands , si on l'y laissoit retourner (*a*). Jean Hus lui-même se proposoit de recommencer à prêcher à son retour avec encore plus de véhémence qu'au paravant (*b*) ; & voilà l'homme dont on veut faire aujourd'hui l'apologie. L'enfant , qui fait tout son possible pour le justifier (*c*) , ne répond pas un mot sur ces différens faits ; & nos déclamateurs crient à l'injustice , à la cruauté.

Le Pape Clément VIII a approuvé la doctrine & la conduite du Concile de Constance , cela n'est pas douteux ; peut-on lui en faire un crime ? C'est une indécence inexcusable de dire que Clément VIII étoit assez honnête homme pour un Pape. Il semble à ce langage , que tous les Papes aient été des scélérats : jamais Luther ni Calvin n'ont poussé la haine jusques-là ; un Ecrivain se déshonore par de semblables expressions.

§. 6.

M. Freret s'étend fort au long sur les cruautés exercées dans les guerres contre

(*a*) p. 129.

(*b*) p. 16.

(*c*) p. 51 & 52.

les Albigeois, contre les Protestans en Angleterre, contre les Vaudois dans le Piémont : *c'est à la Religion Catholique*, dit-il, *qu'on doit les horreurs de la saint Barthelemi, & l'affreux massacre d'Irlande*. Il conclut avec Bayle, qu'on ne sçau-roit exprimer ce que le Christianisme a commis de violences, soit pour extirper l'Idolâtrie, soit pour étouffer les hérésies, qu'on ne peut le lire sans horreur.

Tels sont les faits que l'on trouve répétés, exagérés, commentés dans tous les livres qui paroissent contre la Religion ; ils sont présentés sous les plus noires couleurs dans les Essais sur l'Histoire générale, dans le Traité sur la Tolérance, dans le Dictionnaire Philosophique, &c. mais on a grand soin de supprimer toutes les circonstances qui pourroient les rendre moins odieux, & en indiquer la vraie cause.

A Dieu ne plaise que nous prétendions excuser les cruautés & les crimes qui ont été commis dans les guerres civiles, en France & ailleurs ; il suffit d'être homme pour en avoir horreur. Mais nous réclamerons toujours contre l'injustice de ceux qui imputent ces guerres malheureuses à la Religion : elle n'en fut que le pré-

texte. Quelques-uns de nos adversaires, plus équitables en cela que Bayle, que M. Freret & leurs Copistes, en sont convenus de bonne foi. » Examinez, dit » l'Auteur d'Emile, toutes vos précédentes guerres appellées guerres de » Religion, vous trouverez qu'il n'y en » a pas une qui n'ait eu sa cause à la » Cour & dans les intérêts des grands. » Des intrigues de cabinet brouilloient » les affaires, & puis les Chefs ameutoient » les peuples au nom de Dieu (a) «.

On nous trompe encore quand on nous infinue que ces guerres ont été plus sanglantes & plus atroces que les guerres civiles chez les Romains & les proscriptions du Triumvirat. Chez toutes les Nations de l'Univers, les guerres civiles sont le comble des maux & l'opprobre de l'humanité ; mais la Religion les défend ; & si on écoutoit ses leçons, il n'y en auroit jamais.

Pour en venir au détail ; 1°. on n'a garde de nous dire que les cruautés exercées contre les Albigeois étoient une représaille dont ces fanatiques s'étoient rendus dignes par leurs massacres. Le

(a) Lettre à M. de Beaumont, p. 88.

meurtre du Comte de Tincarvel , égorgé aux pieds des autels ; celui de Baudouin , frere du Comte de Toulouse , pendu à un arbre , malgré les instances qu'il faisoit pour avoir un Confesseur , les églises du Languedoc saccagées & brûlées , les Catholiques égorgés sans pitié : voilà les excès des Albigeois dont les Historiens contemporains déposent , & qui excitent contre ces phrénétiques , la fureur des soldats (a),

2°. L'on ne nous parle point de la haine que les Vaudois avoient jurée à l'Eglise Romaine dès la naissance de leur secte , de leurs déclamations & de leurs invectives continuelles contre le Pape & contre le Clergé , qui avoient excité contr'eux la colere des Catholiques. On nous laisse ignorer que , quand ils furent massacrés , ils avoient les armes à la main contre leur légitime Souverain.

Quand le Ministre Léger ne seroit pas un déclamateur & un fanatique ; quand même ses descriptions ne seroient pas évidemment fausses & outrées , il seroit encore indécent de les copier : est-il per-

(a) Voyez l'Hist. des Albigeois , par Vaucernay.

mis de mettre sous les yeux des Lecteurs des tableaux capables non-seulement de faire frémir l'humanité, mais encore de faire rougir la pudeur? Il faut laisser pourrir dans la poussière, les livres que l'esprit de parti & la haine ont enfantés, & que personne ne lit plus,

3°. Il est faux que l'on doive à la Religion Catholique, les horreurs de la saint Barthelemi : cette cruelle exécution fut un coup de désespoir de la part d'un Gouvernement foible, poussé à bout par des sujets révoltés & indomptables : elle fut résolue par Charles IX, dans un accès de phrénésie, à laquelle on sçait que ce Prince étoit sujet : elle fut inspirée, non par la Religion, mais par le ressentiment des cruautés & des massacres dont les Protestans s'étoient rendus coupables.

4°. Les meurtres commis en Angleterre & en Irlande, ont été, comme en France, le funeste effet des guerres civiles & de l'esprit de parti : le caractère de la Nation qui s'y étoit livrée, ne s'est pas moins développé dans d'autres guerres où la Religion n'entroit pour rien.

§. 7.

L'intolérance des Chrétiens, dit M. Freret, est allée jusqu'à faire défendre par Arrêt, des opinions philosophiques opposées à la doctrine d'Aristote; mais on ne voit pas quelle relation ce trait peut avoir avec la corruption des mœurs qu'il s'est proposé de montrer chez les Nations soumises à l'Evangile. Si Aristote a eu des partisans outrés, si les Magistrats ont souvent prononcé sur des disputes scholastiques où ils n'auroient pas dû entrer, qu'est-ce que cela fait à la Religion?

M. Freret tâche de prouver plus directement sa thèse par le témoignage ou par l'aveu de plusieurs Auteurs: il objecte les désordres que l'on a reprochés à l'Eglise de Rome; les cruautés horribles que les Espagnols ont exercées contre les Indiens en Amérique; les dérèglemens que les Ministres de la réforme ont reconnus chez les peuples de leur secte: la censure des vices du siècle qu'on lit dans nos Prédicateurs & nos Moralistes, vices avoués par des Evêques & par d'autres Ecrivains connus. C'est de-là qu'un Juif célèbre a conclu que le Messie n'est

point encore venu, puisque le règne du Démon est toujours établi par toute la terre. *Qu'on nous fasse voir*, dit M. Freret en finissant ce Chapitre, *quels ont été les fruits de l'Incarnation du Fils de Dieu.*

Nous les avons déjà sommairement indiqués; l'opiniâtreté de nos adversaires nous oblige à y revenir.

Ces fruits ont été, 1^o, la connoissance de Dieu & d'une Religion portée chez les Nations les plus barbares, communiquée même au peuple le plus grossier auquel les Philosophes n'avoient jamais daigné donner aucune instruction. Pour comprendre à quel degré d'aveuglement il étoit réduit chez les Nations même policées & sçavantes, il n'y a qu'à lire les Poëmes d'Homere & d'Hésiode qui nous montrent quelle étoit la Religion. Le peuple le moins instruit parmi nous, n'est-il pas plus éclairé? Combien les Prédicateurs de l'Evangile n'ont-ils pas converti de Nations qui étoient aussi abruties que les Sauvages, les Lapons & les Tartares? Les Philosophes avec toutes leurs lumières & leur prétendu zèle, n'ont jamais rendu un pareil service à l'humanité.

2°. L'extinction de l'Idolâtrie , des superstitions & des abominations dont elle étoit accompagnée. On peut les voir dans les Poètes & les Mythologues , dans les Commentateurs & les Antiquaires. Nos Philosophes voudroient-ils rétablir aujourd'hui le culte de Jupiter & de Vénus , les mystères de Cérès & de Bacchus , les fêtes de Priape & d'Adonis , les sacrifices de sang humain , les folies des Augures & des Aruspices , les impudicités du théâtre , contre lesquelles les Poètes mêmes ont déclamé ? Dans les siècles les plus ténébreux qui ont suivi l'établissement de l'Évangile , la raison humaine n'est plus retombée dans le même délire ; elle n'y retombera plus , à moins que la Philosophie ne l'y replonge de nouveau.

3°. La réformation des mœurs altérées & corrompues de l'un des bouts du monde à l'autre. Les preuves de cette corruption subsistent encore dans les pièces d'Aristophane & de Plaute , dans les Dialogues de Lucien , dans les Satyres de Juvenal & de Pétrone , dans la peinture que les Historiens Romains nous font de la Cour des Empereurs. Que l'on exagère , tant qu'on voudra , le libertinage de certains

Peuples , & celui dont nous sommes malheureusement témoins , on ne retrouvera pas les mêmes tableaux , si ce n'est chez ceux qui ont renoncé à la Religion pour devenir Philosophes.

4°. Les exemples de vertus que l'on a vus dans les siècles même les plus grossiers & les plus corrompus. Chez les Païens la dépravation étoit générale , les Philosophes n'en étoient pas même exempts : chez les Chrétiens il y a toujours eu des asyles pour l'innocence , des hommes qui ont réclamé les droits de la vertu , des âmes fortes & vigoureuses qui l'ont fait briller aux yeux d'un siècle pervers. Mais de quoi a servi la Religion dans les scélérats ? à leur donner des remords , à les faire trembler sur le sort qui les attend. Nos Philosophes si intrépides en apparence , semblent encore au premier péril qui les menace.

5°. La douceur & la sagesse de nos Loix. C'est le Christianisme qui a réformé ce qu'il y avoit de vicieux dans les institutions des anciens Législateurs , qui a vengé l'humanité des outrages de la servitude Romaine , qui a maintenu les droits de la nature contre la dureté des Loix barbares. Il a fallu luter pendant huit ou neuf cens ans contre un déluge de

maux ; à peine avons-nous retrouvé le calme , que nous insultons à la main qui nous a sauvés. Chez les Nations infidèles les abus font sans remède ; chez les peuples Chrétiens l'Evangile réclame , tôt ou tard sa voix se fait entendre ; & ce code immortel devient enfin une source de réforme & de sage législation.

6°. L'établissement des sciences & leur conservation parmi nous. J'emprunte ici les paroles d'un Ecrivain qui ne sera pas suspect à nos adversaires. » Il n'y a rien » de reconnu en matiere de faits , s'il ne » l'est pas que toute l'Histoire ancienne , » avec les langues Grecque & Latine , » seroit depuis long-tems dans un entier oubli , sans l'appui étranger du » Christianisme. Si l'Empire Romain n'étoit devenu Chrétien , si les Nations qui l'ont détruit , il y a plus de douze » cens ans , n'avoient été Chrétiennes , tout périssoit ; rien de plus certain , puisqu'il est notoire que c'est dans l'Eglise seule que s'est conservé ce qui est parvenu jusqu'à nous , & qu'excepté quelques Ecclésiastiques , quelques Clercs , la plûpart même fort ignorans , il n'y a eu personne pendant bien des siècles qui sçût lire ou écrire dans sa propre

» langue ; tant s'en faut que l'on y cultivât les Lettres. Ainsi toute connoissance historique , fondée sur les langues Grecque & Latine , tient incontestablement à la Religion (a) «.

L'Asie dévastée & asservie sous le joug des Musulmans , les chefs-d'œuvre des arts & des sciences brisés & anéantis , les Sçavans fugitifs & réfugiés chez les nations Chrétiennes , tous les monumens des connoissances humaines brûlés dans Alexandrie : voilà l'école où il faut conduire nos Philosophes pour leur apprendre à respecter le Christianisme.

Disciples ingrats, vous demandez : de quoi sommes-nous redevables à l'Evangile ? De cette Philosophie même dont vous êtes si fiers & si jaloux ; sans la Religion , elle ne seroit point parvenue jusqu'à vous. Sans la Religion , elle eut été ensevelie sous l'ignorance & la grossièreté des Barbares qui ont subjugué nos peres. Sans la Religion , elle seroit encore défigurée par les erreurs & les folies que les anciens y mêlerent autrefois. Que dis-je ? dès que nos Philosophes perdent de vue l'astre salutaire de l'Evangile , ne re-

(a) Vûes Philos. par Prémonval , tome 1 , p. 154.

tombent-ils pas dans tous les égaremens des anciens ? Ne voyons-nous pas l'Athéisme : le Matérialisme , le Pyrrhonisme , la fatalité absolue ressuscités de nos jours ? C'est l'abus de la Philosophie sans doute ; & qu'est-ce qui préserve de cet abus , sinon la Religion ?

§. 8.

Ce seroit une peine perdue que de suivre en détail les objections de notre Critique ; elles sont résolues d'avance. Il fut un tems où l'Eglise étoit défigurée , nous en convenons , tous les cœurs Chrétiens en ont gémi ; mais la cause de cette corruption étoit étrangère ; c'étoit la suite de l'ignorance , que de farouches conquérans avoient traînée après eux. L'Eglise portoit en elle-même le principe de sa guérison ; ses loix , son Evangile , l'esprit méconnu , mais toujours subsistant de son auteur.

Une réforme mal conçue voulut remédier au mal , elle ne fit que l'aigrir ; elle coupa les membres , au lieu de panser leurs blessures. Les a-t-elle rendus plus sains par cette séparation fatale ? Non , elle en convient avec douleur. La plaie est encore sanglante ; espérons que l'Evang.

gile, qui en a renfermé tant d'autres, la guérira un jour : tant que subsistera ce puissant remède, il n'est point de mal incurable.

Des peuples avides ont porté le fer & le feu chez des Nations paisibles dont ils auroient pu obtenir les trésors sans effusion de sang ; ils ont rendu odieuse une Religion qui ne prêche que la douceur & l'humanité ; ils en rougissent aujourd'hui. Mais n'imputons point à l'Evangile une conduite que l'Evangile réproûve. Jamais on n'a reproché aux Loix civiles les crimes que ces Loix n'ont pu arrêter.

Si les Espagnols sont réellement coupables de tous les excès qu'on leur reproche, ils avoient abjuré le Christianisme ; ce n'étoit plus des hommes, c'étoit des animaux féroces que rien n'eut pu apprivoiser.

Nous-mêmes, infidèles sectateurs de cette Religion sainte, nous donnons souvent à ses Ministres le droit de nous censurer, & à ses ennemis occasion de la calomnier ; elle nous en avertit & nous menace, c'est à nous d'obéir & de nous corriger. Mais n'est-ce pas un trait de barbarie de la part de nos Philosophes, de vouloir décréditer cet Evangile, qui
seul

seul peut nous réformer. En insultant à nos maux , ils veulent encore nous en arracher le remède. Nous ne résistons que trop souvent aux lumieres de la raison & aux principes de la loi naturelle ; sont-elles pour cela inutiles ? La Philosophie nous les ôtera-t-elle encore , & pour nous rendre sages à sa maniere , s'efforcera-t-elle de nous abrutir ?

La Religion n'a servi à rien , elle n'a réformé personne , elle n'a fait que des maux ; c'est la Philosophie qui est la source de toute sagesse & de tout bien. Voilà le cri général dont l'écho retentit dans tous les livres. Supposons-le pour un moment : allez donc , Philosophes si humains & si sages , allez porter vos lumieres & vos vertus chez les Nations sauvages , que la Religion n'a pas encore perverties ; allez en faire des hommes , de peur que la Religion , trop zélée à votre gré , ne veuille en faire des Chrétiens. Allez du moins dans les chaumieres & les tristes demeures du pauvre , porter les consolations de la Philosophie , essuyer par vos réflexions sublimes , les larmes de ceux qui pleurent , roidir par vos maximes stoïques , les malheureux contre les assauts de la douleur Ils n'en feront rien a-

furément : laissons, disent-ils, la Religion au peuple, & gardons pour nous la Philosophie.

Ce partage est assez juste. Le peuple, c'est-à-dire, le genre humain, puisque les Philosophes n'en font pas la dix-millième partie, le peuple doit avoir une Religion, nos Philosophes en tombent d'accord. Entre toutes les Religions, sans doute, le Christianisme est la moins mauvaise; plusieurs sont d'assez bonne foi pour en convenir. Ainsi, après avoir bien déclamé contre le Christianisme, on se trouve forcé d'avouer qu'il devroit être la Religion du genre humain.



CHAPITRE XI.

Diverses Réflexions sur l'Ancien & sur le Nouveau Testament.

§. I.

LES objections rassemblées dans ce Chapitre ont fourni une ample matière à plusieurs Ouvrages imprimés récemment. On en retrouve la plupart dans le Dictionnaire Philosophique, dans la Philo-

sophie de l'Histoire, dans les Mélanges de Philosophie, dans les Lettres sur les Miracles. L'Auteur de ces livres sans doute ne les a point empruntés du manuscrit de M. Freret, puisqu'il ne lui en fait pas honneur. Il est peu de ces difficultés que les Commentateurs n'aient travaillé à résoudre; si nous pouvons y parvenir avec les secours qu'ils nous prêtent, voilà bien des écrits qui se trouveront réfutés tous ensemble.

Ecoutons M. Freret. » Les livres sa-
 » crés des Chrétiens ont donné lieu à
 » diverses objections qui n'ont pas en-
 » core été levées. Les premiers Chapitres
 » de la Génèse sont si difficiles à expli-
 » quer, que plusieurs Interprètes ne pou-
 » vant y trouver un sens raisonnable, ont
 » eu recours à l'allégorie. Les eaux au-
 » dessus du firmament, les jours avant
 » le soleil & plusieurs autres choses de
 » cette nature, sont autant d'énigmes pour
 » nos Physiciens «.

Avant que de répondre en détail, il faut essayer de lever le scandale que cause à nos Philosophes l'obscurité de l'Ecriture Sainte en général. Lorsque Dieu a daigné faire connoître ses volontés aux hommes, il a dû sans doute se servir du

langage qu'ils étoient accoutumés d'entendre ; puisqu'il a parlé aux anciens Hébreux , il est simple que Moïse ait écrit dans la langue usitée parmi son peuple. Une Nation extrêmement ancienne & qui étoit encore à demi-sauvage , ne peut avoir une langue polie , châtiée , abondante , exacte dans ses expressions , comme les peuples qui ont cultivé les arts & les sciences. La langue des Hébreux , transmise , après plus de trois mille ans , à des Nations civilisées , qui ont des mœurs , des usages , un tour d'esprit tout différent , doit nécessairement leur paroître fort extraordinaire & fort obscure. Etre scandalisé aujourd'hui de ce que le texte de Moïse présente des difficultés , c'est trouver mauvais que les Hébreux n'aient pas sçu parler françois.

Il en est de même des livres du Nouveau Testament. C'est un mélange de Syriaque & d'Hellénisme , très-bien entendu des peuples auquel il étoit adressé , mais très-peu analogue à notre manière de parler.

S'ensuit-il qu'il ait été indigne de Dieu de s'en servir autrefois , & de nous faire parvenir par ce canal les vérités essentielles de la Religion & de la morale ? On peut

le prétendre contre ceux qui soutiennent que l'Ecriture est le seul dépôt de la révélation , la seule règle de notre Foi ; mais il seroit ridicule de l'objecter aux Catholiques , puisqu'ils sont dans la ferme persuasion que Dieu a voulu nous enseigner , non-seulement par l'Ecriture , mais par la voix d'un ministère public toujours subsistant , sur lequel il a promis de veiller jusqu'à la consommation des siècles , auquel par conséquent il ne permettra jamais de s'écarter du vrai sens de la révélation écrite.

Quand on supposeroit , ce qui est faux , qu'il y a dans les livres de Moyse des expressions peu conformes aux nouvelles découvertes de la Physique , seroit-ce assez pour conclure que Dieu n'a pas pu se servir de ces livres pour apprendre aux Juifs les vérités spéculatives & morales qu'il vouloit leur faire connoître ? Il s'ensuivroit seulement que Dieu a voulu laisser les Juifs dans leur ignorance sur les objets de la Physique , & non pas qu'il leur a enseigné positivement des erreurs de Physique ; c'est ainsi que raisonne S. Augustin (a).

(a) *De Genesi ad Litt. c. 9.*

L'Ecriture , dit un de nos plus sçavans Philosophes , a besoin de parler le langage de la multitude pour se mettre à sa portée. Qu'un Missionnaire , transplanté au milieu des peuples sauvages , leur prêche ainsi l'Evangile : *Je vous annonce le Dieu qui fait tourner autour du soleil cette terre que vous habitez ; aucun de ces Sauvages ne daignera faire attention à son discours (a).*

Mais nous ne sommes pas encore réduits à cette réponse ; nous ne redoutons point les argumens de nos plus habiles Physiciens. S'ils n'entendent pas toujours les expressions de Moyse , il y a plus de leur faute que de la sienne.

On ne sçait pas , dit M. Freret , ce que c'est que *les eaux placées au-dessus du firmament*. Il n'y a qu'à examiner ce que signifie dans le texte , le terme que nos versions ont rendu par *Firmament* : il désigne seulement *espace* ou *étendue*, tous les Dictionnaires en font foi ; les eaux élevées dans l'étendue du ciel , sont donc les eaux réduites en vapeurs dans l'at-

(a) Mélanges de Littérature, d'Hist. &c. tome 4, p. 35.

mosphère. Il n'y a dans tout cela ni énigme ni obscurité.

Moyse suppose le jour avant le soleil ; mais quelle impossibilité y a-t-il que Dieu , avant que de former aucun des astres que nous voyons , ait créé un corps lumineux , qui ait ensuite servi de matière pour faire le soleil & les étoiles ? Moyse le fait assez entendre par ces paroles énergiques : *Dieu dit ; que la lumière fût , & la lumière fut* , avant que de faire mention de la formation du soleil.

§. 2.

La situation du Paradis terrestre est une nouvelle difficulté. Il n'y a , dit M. Fre-
 » ret , aucun endroit dans le monde d'où
 » sortent le Tygre , l'Euphrate & deux au-
 » tres grands fleuves ». Supposons le ; qu'en
 résultera-t-il ? Que l'Euphrate a souvent
 changé de lit , comme l'attestent les Géo-
 graphes anciens & modernes. Malgré ces
 changemens , il n'est pas moins vrai qu'au
 midi de l'Arménie , l'Euphrate & le Ty-
 gre se réunissent en un seul lit ; qu'au-
 trefois ils se séparoient en quatre bran-
 ches , dont les unes subsistent encore , &
 les autres ont laissé des vestiges très-bien
 connus. Voyez les cartes de Bochart &

celles de M. d'Arville pour servir à l'Histoire ancienne.

Il n'est point question des divers systèmes qu'ont suivis là-dessus les Commentateurs ; il s'agit de sçavoir si la Topographie de Moyse est démentie par l'état connu de la Nature ; & c'est ce qu'on ne prouvera jamais.

Dans l'histoire de la tentation d'Eve, » c'est le serpent qui parle, & quoiqu'il » n'eût été que l'instrument du diable, » il est cependant maudit & puni ». Cette conduite étonne & scandalise nos Critiques. Mais si Dieu a voulu exercer un châtiment sur le serpent, pour servir de monument de la tentation & de la chute de nos premiers parens, il n'y a rien là qui doive nous surprendre.

» Dans ce même Chapitre & dans plusieurs endroits de l'Ecriture, Dieu est » représenté comme étant corporel, & on » le fait plaisanter avec Adam ». Il est faux que Dieu plaisante avec Adam ; ce qui paroît une plaisanterie dans nos versions, peut très-bien avoir un autre sens en hébreu. Au lieu de traduire : *Voilà Adam devenu semblable à nous, connoissant, le bien & le mal* ; le Paraphraste Chaldaïque a traduit : *Voilà Adam qui est seul au monde*.

connoissant le bien & le mal ; & cet Interprète n'a fait aucune violence au texte.

Nous parlerons ailleurs des passages qui semblent attribuer à Dieu un corps.

L'histoire de l'ânesse de Balaam a , dit-on , quelque rapport avec celle du serpent ; elle ne paroît pas plus croyable à nos Critiques qu'à certains Rabbins, qui ne veulent pas qu'on la prenne à la lettre. Rien n'est croyable , dès qu'on veut révoquer en doute la puissance de Dieu , & lui demander compte de ses desseins. Etoit-il plus difficile à Dieu de faire parler une ânesse , que d'envoyer un Ange pour réprimander le Prophète ? Si tout ce qui est surnaturel est incroyable , on doit rejeter également l'un & l'autre fait , & tout ce qui se trouve dans les Livres saints de contraire au cours ordinaire de la nature.

§. 3.

C'est sur-tout le déluge qui paroît aux Philosophes une source de difficultés insurmontables ; l'Ecriture dit qu'il fut universel , & que l'eau s'éleva de quinze coudées par-dessus les plus hautes montagnes. Or , pour submerger ainsi toute la terre , il faudroit , disent-ils , vingt fois

plus d'eau qu'il n'y en a dans l'Océan.

Heureusement sur cette grande question nos sçavans Critiques ne sont pas d'accord ; les uns prétendent qu'il est évident , par l'inspection du sol de la terre , par les restes des corps marins pétrifiés qui se trouvent sur les plus hautes montagnes , que la mer a couvert autrefois les régions que nous habitons (*a*) ; d'autres pensent que la plupart des usages de l'antiquité sont autant de monumens de la révolution arrivée sur notre globe par le déluge (*b*). Voilà donc la Philosophie partagée sur ce que l'on doit penser de ce grand événement.

Nous ne suivrons pas ces Messieurs dans leurs calculs , ils portent à faux. Pour vérifier la narration de Moïse , est-il nécessaire que l'eau ait enveloppé le globe dans toute sa surface , à la hauteur que l'on vient de dire ? Voilà ce qu'il auroit fallu examiner d'abord. Supposons qu'avant le déluge , il y ait eu , comme aujourd'hui , au moins la moitié de la terre couverte des eaux de la mer , & l'autre moitié à sec & habitable. Supposons en-

(*a*) Voyez Téliamed.

(*b*) L'Antiquité dévoilée par ses usages , avant-propos , page 23.

core que Dieu, en inclinant l'axe de la terre, & en changeant le point de son équilibre, ait déterminé les eaux de l'Océan à envelopper de toutes parts & à couvrir tout le terrain habité ou habitable. La première de ces deux suppositions est très-probable ; la seconde paroît appuyée sur le texte de Moïse, qui dit que *le bassin du grand abîme fut rompu*, c'est-à-dire, que la mer changea de lit.

Ces deux faits supposés, je demande : 1°. toutes les eaux de la mer ainsi rassemblées sur la portion de terrain habitable, jointes à toutes les eaux de pluie qui peuvent tomber de l'atmosphère, ne suffisoient-elles plus pour couvrir entièrement ce terrain, & passer de quinze coudées les plus hautes montagnes ? 2°. En supposant même que toute la partie qui étoit couverte, avant le déluge, des eaux de la mer soit demeurée à sec pendant le déluge, toutes les expressions de Moïse ne se trouvent-elles pas exactement vérifiées : que *les eaux couvrirent toute la surface de la terre habitable*, car c'est de celle-là qu'il est uniquement question : que *l'eau surpassa de quinze coudées les plus hautes montagnes autrefois habitables* ; que *toutes les créatures vivantes, qui habitoient aupara-*

*vant sur la terre , périrent dans les eaux ;
&c.*

On prie le Lecteur de faire attention qu'il ne s'agit pas de sçavoir si la chose s'est faite ainsi , mais si elle a pu se faire ; nos adversaires attaquent non-seulement la réalité du déluge , mais sa possibilité. Dès-lors tous les calculs de nos sçavans Physiciens se trouvent réduits à moins de moitié, & leur résultat absolument faux.

Ajoutons encore qu'il est incertain si les montagnes, dont on nous exagere l'extrême hauteur , étoient aussi élevées avant le déluge , & si les vallées qui les environnent , n'ont pas été creusées par les eaux , comme quelques Physiciens le soutiennent : que nous ne sçavons pas si la partie de la terre qui étoit habitable avant le déluge , étoit aussi considérable qu'elle l'est aujourd'hui ; que cette incertitude augmente à la vûe des raisons par lesquelles certains Auteurs prouvent que la mer diminue sensiblement tous les jours , &c. & sur cette multitude de faits incertains , nos Philosophes argumentent à perte de vûe.

En restreignant , disent-ils , le déluge à la partie du monde habitée , on demande encore par quelle voie seroient venus

à Noé les animaux qui étoient à une distance prodigieuse du lieu où l'Arche fut bâtie, sur-tout certains animaux paresseux auxquels il auroit fallu vingt mille ans pour y arriver ?

Je réponds d'abord que l'on peut former vingt questions semblables & toutes également déplacées. Comment Dieu a-t-il réduit en pluie toutes les vapeurs de l'atmosphère ? Comment a-t-il fait sortir de leur lit les eaux de la mer ? Comment les y a-t-il fait rentrer ? &c. Tout cela ne s'est pas fait naturellement ; jamais nous n'avons prétendu que le déluge fût un événement naturel , & l'on veut nous obliger d'en expliquer naturellement les circonstances.

Je réponds en second lieu que nous ne sçavons pas quels sont les animaux qui ne pouvoient pas vivre ensevelis dans les eaux , & qu'il fallut nécessairement placer dans l'Arche. Nous en voyons plusieurs demeurer six mois dans la terre sans respiration & sans mouvement , & revivre au printemps. On a trouvé dans les lacs & les mers du nord , sous les glaces de l'hiver , une quantité prodigieuse d'hirondelles attachées les unes aux autres , & dans lesquelles il restoit un germe de

vié. Attendons que la nature nous soit mieux connue , pour juger du pouvoir de son Auteur.

On a beaucoup de peine , dit M. Fre-ret , à concilier cette multitude d'hom-mes que l'on voit paroître sur la surface de la terre , quelque tems après Noé , avec l'universalité du déluge. Il cite l'Abbé Lenglet , qui prétend que deux ou trois cens ans après le déluge , il y avoit en Egypte une si grande quantité de peuple , que vingt mille villes n'étoient pas capa-bles de les contenir.

Il seroit à propos que M. l'Abbé Len-glet eût bien voulu nous indiquer les preuves & les monumens de cette popu-lation si prodigieuse de l'Egypte , deux ou trois cens ans après le déluge. Les au-roit-il trouvés dans Hérodote , qui a écrit près de deux mille ans après cette épo-que ? Quatre cens ans après le déluge , nous ne voyons l'Egypte habitée que dans le Delta. Ce Royaume , dans toute son étendue , ne renferme pas aujourd'hui mille villes , & l'on veut qu'il y ait eu au-trefois assez d'hommes pour en peupler vingt mille. Quand on veut avancer des paradoxes , il faudroit les rendre un peu moins révoltans. Laissons donc de côté

toutes les supputations que l'on a faites pour estimer la somme du genre humain dans des siècles si reculés ; toutes portent à faux , il ne nous reste d'autres monumens des premiers âges du monde que les livres saints.

§. 4.

M. Freret prétend que l'Histoire de la Chine contredit ouvertement celle des Juifs, qu'il est incontestable que la Chine a été peuplée 2155 ans avant Jesus-Christ ; cela se démontre par une éclipse de soleil arrivée cette année-là , & qui fut observée par les Chinois. Leur habileté dans l'Astronomie prouve qu'alors cet Empire étoit très-peuplé ; ce qui est contraire au texte hébreu , selon lequel 2155 ans avant Jesus-Christ , la terre n'étoit encore habitée que par les enfans de Noé.

Cette objection de M. Freret , copiée & refaite dans vingt Auteurs , nous développe enfin un phénomène que l'on avoit peine à comprendre. En lisant les Mémoires de l'Académie des Inscriptions , l'on est surpris d'y voir M. Freret si zélé à soutenir l'histoire & la chronologie Chinoise. On ne conçoit pas comment un homme aussi sçavant & aussi judi-

cieux a pu être si prévenu en faveur des annales de la Chine , que tant de raisons doivent nous rendre suspectes. C'est qu'il vouloit s'en servir pour attaquer la chronologie de la Bible : le mystere est enfin dévoilé.

L'authenticité de ces annales est appuyée sur le calcul des éclipses ; à la bonne heure. On ignore apparemment , ou l'on feint d'ignorer que par le moyen des tables astronomiques , l'on peut calculer toutes les éclipses réelles & possibles , en remontant jusqu'à la création du monde , & au-delà. Ce calcul ne prouve donc rien , à moins qu'on ne démontre qu'il a été fait dans le temps même que l'éclipse a paru. On peut nous vanter tant qu'on voudra , une suite d'observations astronomiques tirée de l'Histoire & des Livres Chinois ; il restera toujours à prouver que ces observations n'ont pas été faites après coup. D'ailleurs plusieurs de ces observations ont été jugées fausses par M. de Cassini (a). M. Freret prétend que M. l'Abbé Renaudot n'a pas compris ce qu'il a cité de ce célèbre Astronome , cela nous est indifférent ; toujours est-il vrai

(a) Mém. de l'Acad. des Sciences, tome 8, p. 300.

que le jugement de M. de Cassini n'est pas favorable aux annales Chinoises.

Nos sçavans Critiques soutiennent que 2155 ans avant Jesus-Christ, les Chinois étoient Astronomes, & observoient le ciel fort exactement. Voyons si cette supposition peut s'accorder avec leurs annales & avec des faits incontestables.

1°. Selon les annales Chinoises, Fo-hi, premier Empereur, a régné 2952 ans avant Jesus-Christ, & son règne a duré 115 ans. Elles disent » que la vie des » hommes d'alors ne différoit point de » celle des animaux, qu'ils étoient errans » çà & là dans les forêts, que les femmes » étoient communes; qu'ils mangeoient » jusqu'aux plumes & aux poils des animaux dont ils buvoient le sang; ils se couvroient de peaux toutes velues. » L'Empereur Fo-hi commença d'abord » par leur apprendre à faire des filets pour » la pêche & pour la chasse, &c. « (a). Elles assurent aussi que Fo-hi sçavoit l'Astronomie.

Tel est le style des annales Chinoises.

(a) Extrait des Hist. Chinois, dans l'Origine des Loix, &c. tome 6, page 299. Antiquité des temps rétablie, c. 4, pages 246 & 249.

Ce peuple qui ne sçavoit encore , ni chasser , ni pêcher , ni se nourrir , ni s'habiller , ni se loger , qui étoit plus abruti que les Sauvages de l'Amérique , formoit déjà un état policé : son chef étoit un *Empereur* ; & ce puissant Prince , occupé à civiliser des sujets qui n'avoient rien d'humain que la figure , étoit encore appliqué à étudier l'Astronomie. Huit cens ans après , ces Sauvages étoient devenus des Sçavans , qui observoient le ciel & calculoient les éclipses. Si les annales des Hébreux nous disoient de pareilles absurdités , combien de railleries ameres n'aurions-nous pas à essuyer ?

2°. Ce qu'il y a de fâcheux , c'est que les Chinois , qui étudient , à ce que l'on dit , l'Astronomie depuis 4000 ans , sont encore fort ignorans dans cette science. Jusqu'à l'arrivée des Européens à la Chine , ce peuple observateur n'avoit pas encore pu parvenir à faire un almanach ou calendrier - exact (a). Malgré les leçons de nos Mathématiciens , en 1734 , les Astronomes Chinois chargés d'observer une éclipse , allèrent avec empressement féliciter l'Empereur de ce que le temps avoit

(a) Lettres édif. 24e recueil , pages 80 & suiv.

été nébuleux , & de ce que le ciel , pour récompenser sa piété & ses autres vertus , lui avoit épargné la peine de voir le soleil éclipsé (a) Sans doute l'Histoire chez des peuples si habiles a dû être fort exacte , & les monumens bien authentiques.

3°. Les annales Chinoises nous apprennent que *Chi-hoang-ti* , usurpateur de la Chine , 250 ans avant l'Ere Chrétienne , fit brûler tous les livres , détruisit tous les monumens , travailla pendant soixante ans à exterminer tout ce qui pouvoit rappeler le souvenir des siècles précédens ; & l'on veut aujourd'hui nous faire regarder ces annales rétablies , ou plutôt composées après coup , comme le monument le plus incontestable de l'Univers : de très-habiles Ecrivains en jugent bien différemment (b) .

4°. Supposons-les encore plus certaines. En suivant la chronologie des Septantes , le règne de Fo-hi , premier Empereur , ou plutôt premier Chef des Chinois encore sauvages , commence à l'an 666 depuis le déluge. Cette chronologie

(a) Lettres édif. 24^e recueil page 90.

(b) Voyez la lettre de M. de Guignes Journal des Savans , Décembre 1757 , & l'Hist. Univ. par une Société de Savans Anglois , L. 9 , c. 11.

à la vérité ne s'accorde pas avec le texte hébreu tel qu'il est aujourd'hui ; mais rien ne nous force de préférer la leçon du texte hébreu à celle des Septantes. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer plus avant dans cette discussion (a).

§. 5.

Nouvelle objection de M. Freret. Il foutient avec M. de Boulainvilliers , que les Nègres ne peuvent avoir la même origine que les Blancs , que la cause de la noirceur des premiers est la disposition du tissu de la peau , qui est absolument différente de la nôtre. Ces Messieurs ajoutent que la couleur des Nègres se perpétue toujours , même en changeant de climat , & que les Blancs ne produisent jamais de Noirs en s'établissant chez les Nègres.

Il ne manque à toutes ces observations que d'être constatées par des expériences exactes & réitérées. M. de Bufson , qui a examiné la nature avec plus de sagacité & d'attention que les Écrivains qu'on nous oppose , est persuadé que toutes les différences de l'espèce hu-

(a) Antiquité des temps rétablie , page 247.

maine viennent uniquement du climat , de la nourriture & des mœurs ; il le prouve par des observations auxquelles il n'y a rien à répliquer (*a*).

La population de l'Amérique dont certains Auteurs vouloient nous faire un monstre & une objection insoluble , est développée par ce sçavant Naturaliste avec une netteté qui ne laisse rien à désirer (*b*).

M. Freret nous objecte plusieurs endroits de l'Ecriture qui semblent attribuer aux bêtes , non-seulement une espèce de connoissance & de raison , mais encore la faculté de mériter & de démériter ; Dieu ordonne quelquefois de les punir & quelquefois de les épargner. Ces expressions & cette conduite paroissent insinuer que l'ame des bêtes est de même espèce que celle des hommes , d'autant plus que l'immortalité de celle-ci n'est point clairement enseignée dans le Pentateuque.

Avant que de blâmer la maniere dont l'Ecriture parle des animaux , les Philosophes devroient commencer par nous expliquer leur nature & le vrai principe de leurs opérations. Jusqu'à présent ils n'y

(*a*) Hist. Nat. tome 6 , édit. in-12 , p 332 & suiv.

(*b*) *Ibid* page 314.

ont pas réussi , & l'on peut prédire qu'ils n'en viendront pas si-tôt à bout. Les divers traitemens que Dieu ordonne de faire aux brutes , ne supposent point qu'elles ayent la faculté de mériter & de démériter. Dieu, en qualité de Législateur politique des Hébreux , veut que l'on se défasse d'une bête qui a frappé un homme , afin de pourvoir à la sûreté publique , & de donner plus d'horreur de l'homicide. Il commande de tuer celle qui auroit servi d'instrument pour un crime abominable , afin d'effacer jusqu'aux moindres vestiges de ce crime , & d'en faire comprendre l'énormité. Il témoigne l'envie de conserver les animaux , pour apprendre à l'homme à les traiter avec douceur & l'empêcher de contracter un caractère dur & féroce.

Malgré la grossièreté & l'ignorance que l'on reproche aux Hébreux , ils pensoient plus sensément sur les animaux , que les peuples qui passent pour les plus sages. Les Egyptiens leur rendoient un culte religieux ; les Grecs & les Romains leur supposoient l'esprit prophétique , consultoient gravement les oiseaux & les poulets sacrés. Quel triomphe pour nos incrédules , s'ils trouvoient de semblables absurdités dans les livres des Juifs !

Si l'immortalité de l'ame n'est pas enseignée clairement & en termes exprès dans les livres de Moyse, elle y est du moins supposée comme une créance commune parmi les Hébreux ; ils l'attestoient assez par le soin qu'ils prenoient des sépultures & des tombeaux, & par la coutume superstitieuse que Moyse leur défend, d'interroger les morts (a). Peut-être eut-il été dangereux de leur inculquer ce dogme plus expressément ; ils en auroient pu faire le même abus que les Egyptiens, qui croyoient la transmigration des ames, ou que les Indiens, chez lesquels les femmes se brûloient sur le bucher de leurs maris, pour aller leur tenir compagnie dans l'autre monde.

Par les différentes objections que nos Philosophes répètent sans cesse, il paroît qu'ils ont une très-fausse idée des livres de Moyse ; ils les regardent comme le Catéchisme des Hébreux, comme l'unique règle de leur croyance & de leur religion, c'est une erreur. Ces livres renferment l'histoire du monde, qui étoit celle des Hébreux & de leurs ancêtres ; les loix morales, cérémonielles & civiles que Dieu

(a) Deut. 18, 11.

avoit voulu leur donner ; mais ils ne contiennent , ni tous les dogmes , ni toute la religion. Les Hébreux connoissoient un Dieu & une autre vie avant la législation de Moyse ; ils avoient une religion qui leur avoit été transmise par la tradition de leurs peres , depuis la création du monde : Moyse n'y a jamais donné aucune atteinte , quoiqu'il y ajoute de nouvelles loix.

Quand M. Freret nous oppose les passages de l'Ecriture où Dieu est représenté comme ayant un corps, il oublie que c'est une vieille objection , usée à force d'être rebattue. Les Hébreux entendoient très-bien le sens de ces phrases ; il est faux qu'elles aient été pour eux une occasion de blasphème. La défense que Moyse fait à son peuple de représenter Dieu sous aucune figure , faisoit assez comprendre que Dieu n'est pas corporel (a).

§. 6.

» Les incrédules , continue M. Freret ,
 » accusent l'Ecriture d'approuver , de pro-
 » poser pour modèles , de louer beaucoup
 » de personnes dont la vie n'a été rien
 » moins qu'édifiante , & de canoniser des

(a) , Deut. 4 15.

« actions qui seroient condamnées par la
 « raison ou par la religion naturelle »,
 comme le meurtre d'Eglon, Roi de Moab,
 assassiné par Aod, celui de Sisara tué par
 Jabel, & plusieurs autres ; c'est, dit-il, ce
 qui avoit engagé les Manichéens à rejet-
 ter l'ancien Testament avec mépris.

Si les censeurs des Ecritures écoutoient
 un peu moins leurs préventions, ils se
 souviendroient que chez tous les peuples
 sauvages, tels qu'étoient à peu près les
 Hébreux & leurs voisins, le droit de la
 guerre est barbare, & la servitude intolé-
 rable ; qu'une Nation dans cet état n'est
 point susceptible d'une législation, ni
 d'une morale aussi parfaite qu'un peuple
 déjà policé : que l'on doit trouver chez
 elle tout-à-la-fois de grandes vertus & de
 grands vices : qu'un Législateur sage doit
 se proportionner au caractère des hommes
 qu'il se propose de réformer : que l'on a
 loué Solon d'avoir donné aux Athéniens,
 non pas les meilleures loix possibles, mais
 les meilleures qu'ils fussent en état de com-
 porter.

Cela supposé, il est clair que quand l'E-
 criture loue des personnes dont la con-
 duite est néanmoins condamnable en plu-
 sieurs choses, elle propose pour modèle,

non leurs vices , mais leurs vertus. Les actions d'Aod & de Jahel sont louées comme des traits de courage , mais non pas comme des exploits légitimes. Il est dit dans le livre des Juges (*a*) que *Dieu suscita aux Israélites un sauveur* , ou un vengeur , nommé *Aod* ; mais il n'est pas dit qu'il lui inspira de tuer par trahison le Roi Eglon qui les avoit asservis. Débora dans son Cantique de victoire donne des bénédictions à Jahel pour avoir achevé la défaite de l'ennemi (*b*) , mais cela ne prouve pas que sa conduite soit un modèle à suivre.

On peut abuser de cet exemple , sans doute ; & de quoi n'abuse-t-on pas ? La lecture , dit M. Freret , *devroit en être interdite aux simples*. Aussi l'Eglise Catholique n'en permet point la lecture à toutes sortes de personnes. Ce n'est point *ce passage qui a séduit les Ravallac & les Clément* , c'est leur phrénésie & leur fanatisme. Quelle différence d'ailleurs entre une femme qui tue le Général d'une armée ennemie après sa défaite , & un sujet qui assassine son Souverain légitime ! Le mépris

(*a*) *Jud. 3. 15.*

(*b*) *Ibid. 5. 24.*

des Manichéens pour l'ancien Testament ne prouve rien ; ils avoient bien d'autres préventions qui n'étoient pas mieux fondées.

§. 7.

L'Ecclésiaste a été un sujet de scandale pour les Déistes ; ils se sont imaginés que ce livre avoit été composé pour prouver que l'homme ne doit chercher qu'à mener une vie tranquille en ce monde ; que l'avenir ne doit point l'inquiéter , parce que tout meurt avec le corps. M. Freret en cite plusieurs passages qui semblent établir cette doctrine. On connoît l'extrait très-infidèle qu'a donné de ce livre un Poëte de nos jours.

Quiconque lira l'Ecclésiaste sans préjugé, y trouvera une morale bien différente de celle que nos Philosophes lui attribuent. Le Sage , loin de nous inviter à la volupté , commence par avouer qu'après s'y être livré lui-même , il a reconnu qu'elle n'est que vanité & affliction d'esprit (a). Il rapporte ensuite les différentes idées qui lui sont venues , ses doutes & ses incertitudes sur le cours bizarre des

(a) Ecclesi. chap. 2 , vers. 1 & 11.

événemens, sur la destinée future de toutes choses ; mais il conclut que *Dieu jugera le juste & l'impie , & qu'alors toutes choses rentreront dans l'ordre (a)* : il continue ainsi de développer ses propres réflexions , qui semblent souvent se contredire ; quelquefois il paroît préférer le vice à la vertu , la folie à la sagesse ; mais bientôt il enseigne qu'il vaut mieux entrer dans une maison où règne le deuil , que dans celle où l'on se livre à la joie ; dans la première l'homme apprend à penser à la destinée qui l'attend ; & quoique plein de santé , il envisage sa fin dernière (b) : plus loin il semble conseiller à un jeune homme de se livrer aux plaisirs de son âge ; mais à l'instant même il l'avertit que Dieu entrera en jugement avec lui , & lui en demandera compte ; il lui représente que *la jeunesse & la volupté sont une vanité pure (c)* : il l'exhorte dans le Chapitre suivant à se souvenir de son Créateur dans sa jeunesse , avant qu'il soit courbé sous le poids des années. En parlant de la mort , il dit que *l'homme ira dans la mai-*

(a) Eccles. chap. 1 , vers. 17.

(b) *Ibid.* chap. 7 , vers. 3.

(c) *Ibid.* chap. 11 , vers. 9.

son de son éternité ; que la poussière rentrera dans la terre d'où elle a été tirée , & que l'esprit retournera à Dieu qui l'a donné. La conclusion de ce Chapitre & de tout le Livre est remarquable. Craignez Dieu & observez ses commandemens , c'est la perfection de l'homme : Dieu jugera toutes nos actions bonnes ou mauvaises (a).

Affurément cette morale n'est point d'un Epicurien ni d'un homme qui doute de l'immortalité de l'ame ; insister sur les passages qui semblent la contredire , c'est confondre les doutes avec les réflexions qui les corrigent , & les objections avec les réponses.

Mais , dit M. Freret , cet esprit dont parle l'Ecclésiaste , signifie pour l'ordinaire quelque chose de corporel ; il se sert du même terme lorsqu'il parle de l'ame des bêtes ; ses expressions favoriseroient plutôt les Spinosistes que les Orthodoxes.

Je conviens que dans toutes les langues , les termes qui désignent l'ame ou l'esprit , expriment dans leur origine le souffle , la respiration , la vie , parce que l'ame en est le principe , & parce qu'un

(a) Eccles. chap. 12 , vers. 1 , 7 & 13.

objet purement spirituel ne peut être exprimé que par une métaphore. Mais parce qu'en françois nous disons *l'ame des métaux*, *l'ame d'une statue*, *l'ame d'un soufflet*, ce qui ne désigne que des corps, faut-il conclure que, quand nous disons *l'ame de l'homme*, nous n'entendons rien autre chose qu'un corps ? Les Spinosistes peuvent abuser de ces expressions, nous n'en disconvenons pas ; mais c'est le grand art des Philosophes, d'abuser du langage pour tromper les simples & enseigner des erreurs.

§. 8.

Le Cantique des Cantiques fournit une nouvelle matière à la censure de nos Critiques ; c'est, disent-ils, un Livre scandaleux, du moins en apparence ; un Livre licencieux, capable de corrompre les mœurs : les Juifs en interdissoient la lecture à ceux qui n'avoient pas atteint l'âge de trente ans ; on affecte d'en extraire les passages les plus capables de blesser l'imagination.

Il est singulier que nos Philosophes soient moins sages & moins scrupuleux que les Juifs. Ceux-ci comprenoient que la lecture d'un livre capable de faire de funestes

impressions sur les jeunes gens , devoit leur être interdite , & l'Eglise Catholique a prudemment imité cette précaution. Nos Philosophes moins timides , rassemblent soigneusement tout ce qu'il y a de plus dangereux dans l'Ecriture , pour le mettre sous les yeux de toutes sortes de lecteurs. C'est pour la perfection des mœurs sans doute , que l'oracle de notre siècle a pris la peine de mettre en vers l'extrait du Cantique des Cantiques !

Nous convenons que ce Livre , constamment respecté chez les Juifs , & qu'ils ont toujours placé dans le Canon des saintes Ecritures , ne doit point être entendu à la lettre ; que c'est une allégorie dans le style des Orientaux ; telle est l'idée qu'en ont eue tous les Peres de l'Eglise. Les expressions qu'il renferme ; & qui sont choquantes , selon nos mœurs , n'avoient rien d'indécent chez les anciens Juifs ; les plus judicieux Critiques ont fait cette observation. » Quand un
 » peuple est sauvage , dit M. le P. de
 » Brosses , il est simple , & ses expres-
 » sions le sont aussi ; comme elles ne le
 » choquent pas , il n'a pas besoin d'en cher-
 » cher de plus détournées , signes assez
 » certains que l'imagination a corrompu

» la langue. Le peuple Hébreu étoit à
 » demi sauvage ; le Livre de ses Loix trai-
 » te fans détour des choses naturelles que
 » nos Langues ont soin de voiler. C'est
 » une marque que chez eux ces façons de
 » parler n'ont rien de licencieux ; car on
 » n'auroit pas écrit un Livre de Loix
 » d'une manière contraire aux mœurs (a).
 Si les anciens Livres des Hébreux produi-
 sent aujourd'hui de mauvais effets , ce
 n'est pas à eux qu'il faut s'en prendre ,
 c'est à la licence que se donnent nos Phi-
 losophes de tout écrire , & à l'imprudен-
 ce de ceux qui veulent tout lire.

§. 9.

'Au jugement de nos Censeurs , le Livre
 de Tobie contient des traits romanesques.
 Le démon Asmodée qui tue les sept maris
 de Sara , & qui est enchaîné par l'Ange
 Raphaël dans les déserts de la haute Egyp-
 te. Le jeune Tobie trouve un Ange qui
 s'offre à lui servir de guide , & cet Ange
 menteur lui assure qu'il est un des enfans
 d'Israël. La fumée, qui sort du poisson
 que Tobie prend dans le Tigre , chasse
 les démons , &c.

(a.) Traité de la Formation méch. des Lang. t. 2, n. 189.

Ces faits ne peuvent paroître romanesques qu'à ceux qui révoquent en doute l'existence des bons & des mauvais Anges , enseignée clairement dans tous les livres saints. L'existence de ces esprits est constatée d'ailleurs par des faits que l'on ne peut nier , sans donner dans un Pyrrhonisme outré ; nous en avons allégué quelques-uns dans le Chapitre cinquième de cet Ouvrage. L'Ange qui servit de guide à Tobie, ne mentoit point en disant qu'il étoit un Israélite nommé Azarias , parce qu'il avoit pris la figure de ce jeune homme. La fumée du poisson pris par Tobie, n'avoit pas naturellement la force que l'Ange lui attribue ; mais Dieu voulut se servir de ce remède ou de ce signe pour opérer un miracle en faveur d'une famille qu'il protégeoit.

Selon M. Freret , le Livre de Judith est plus capable de faire commettre de grands crimes , que de porter à la vertu. On ne peut en arranger la chronologie qui a embarrassé les plus sçavans Critiques.

C'est donc un grand crime aux yeux des Philosophes , de tuer , par trahison , le Général d'une armée ennemie , pour sauver une ville assiégée ; je loue leur délicatesse : mais qu'ils nous disent en

quoi l'action de Judith est différente de celle de Mutius-Scævola , tant vantée par les Historiens Romains. Quel jugement faut-il porter de la maxime : *Dolus an virtus quis in hoste requirat ?* L'Evangile , il est vrai , nous apprend à penser autrement que les Romains & que les Juifs ; il nous prêche une morale plus pure & plus héroïque : mais de quel droit veut-on juger les anciennes Nations sur les Loix de l'Evangile ?

Nous avons déjà observé que chez les anciens peuples , comme aujourd'hui chez les Sauvages , le droit de la guerre est féroce & inhumain (a) ; les embûches & la trahison y sont regardées comme des ruses légitimes : peu importe que l'on défasse l'ennemi par artifice ou par force. Cette morale ne vaut rien sans doute ; mais , à la honte du genre humain , elle a été la loi de toutes les Nations dans leur enfance. Telle est la règle sur laquelle on doit juger des actions d'Aod , de Jahel , de Judith , de Scævola , des perfidies d'Ulysse & de Sinon , des brutalités d'Achille & d'Ajax , de la conduite de Samuël

(a) Mœurs des Sauvages Américains , tome 2 , p. 253 ; 274 & suiv.

envers Agag , des meurtres si communs sous les Rois d'Israël & de Juda.

Le fondateur des Romains tant loué dans Tite-Live, ne fut certainement pas un modele de probité. Ses descendans , qui se montrèrent quelquefois si généreux, quand ils se sentoient les plus forts , eurent souvent recours à la fraude & au parjure , pour triompher de leurs ennemis (*a*). Peut-on excuser la barbarie avec laquelle ils traitoient leurs prisonniers & leurs esclaves ? Le récit en fait frémir (*b*). Les Spartiates , dont on a fait de si pompeux éloges , furent souvent des monstres de perfidie & de cruauté (*c*). Si tous ces exemples sont dangereux à lire , il faut brûler toutes les Histoires : mais nos Philosophes n'en veulent qu'à celle des Juifs ; toutes les autres , quoique non moins scandaleuses , trouvent grace à leur tribunal.

C'est aujourd'hui la mode de faire grand bruit sur les difficultés de chronologie que renferme l'Histoire Sainte ; on ne fait pas attention que , sans un miracle continuél , la chose ne pouvoit arriver au-

(*a*) Histoire Ancienne , tome 1 , page 546 ; tome 8 ; pages 555 & 565 ; tome 9 , page 189 , &c.

(*b*) Dion Cassius , L. 61. Sueton. in Claudio. Senec. Epist. 122. Tacit. annal. L. 13 , c. 43.

(*c*) Origine des Loix , &c. tome 5 , page 417.

trement. Les lettres hébraïques & les caractères Samaritains qui désignent les nombres, se ressemblent beaucoup, il est fort aisé de les confondre. A moins que les copistes n'y aient été singulièrement exercés, il a été moralement impossible qu'ils ne se trompassent pas souvent. Les noms de nombre ne sont pas aussi réguliers, ni d'une construction aussi facile en hébreu que dans nos langues; il s'y est aisément glissé de la confusion. Nous trouvons les mêmes embarras pour concilier la chronologie d'Hérodote, de Xénophon, de Diodore de Sicile; nous ne doutons pas pour cela du fond de leur Histoire; & quand il s'agit de Livres infiniment plus anciens, on chicane sur la moindre difficulté de chronologie. Nos Philosophes, si pointilleux sur les annales des Hébreux, ne rougissent point de nous opposer le chaos inintelligible de la chronologie Chinoise.

Mais, dit gravement l'un d'entr'eux, *des Livres divinement inspirés, ont dû être divinement copiés*; assurément, quant à ce qui regarde le dogme & la morale, Dieu ne pouvoit pas permettre qu'il s'y glissât de l'erreur. Mais par quel principe prouvera-t-on que Dieu nous devoit des

miracles pour nous préserver d'errer dans la chronologie (a) ? Nous pouvons donc laisser les Critiques disputer tant qu'il leur plaira sur cet objet ; il est sans doute très-curieux , mais il n'est pas assez important au salut , pour nous en inquiéter en lisant les livres saints.

En raisonnant toujours sur les mêmes principes , quelques-uns regardent le livre d'Esther comme une histoire feinte , ou un Roman spirituel, C'est une idée comique , dit M. Freret, d'imaginer qu'Assuerus ait fait un Edit pour ordonner que les maris eussent tout pouvoir & toute autorité dans leurs maisons : l'Edit contre les Juifs n'a aucune vraisemblance.

Ces Edits sont peu vraisemblables , à la vérité , quand on les envisage selon nos mœurs & selon les usages de nos Gouvernemens modernes ; si on vouloit bien se placer dans les siècles où les faits se sont passés , si on connoissoit mieux les mœurs des anciens Perses , leurs idées , leurs opinions , leurs préjugés , on en jugeroit tout autrement. Nous voyons chez les anciens peuples & chez les Sauvages modernes , bien d'autres choses qui nous paroissent

(a) Holden, de Resolut. Fidei , L. 1. c. 5, lea. 1.

fort étranges ; le foible de nos Philosophes est de vouloir retrouver par-tout les François du dix-huitième siècle.

Le dernier Chapitre du livre , continue M. Freret , fait tenir au Roi de Perse un discours peu convenable à sa dignité ; on y reconnoît la vanité des Juifs ; il y est parlé de Macédoniens , qui étoient à peine connus pour lors.

Voici tout ce que cela prouve ; qu'Assuerus n'étoit pas un Prince mieux instruit ni mieux au fait de ses affaires que ne le sont ordinairement les Monarques Orientaux ; que ce fut probablement un Juif qui dressa l'Edit fait en faveur de sa Nation ; que le terme Hébreu ou Chaldéen qui a été traduit en Grec par *Macédoniens* , désignoit un autre peuple , ou plutôt en général les *Occidentaux*. Qu'en résulte-t-il contre la vérité de l'Histoire ?

§. 10.

Si on en croit les ennemis de la révélation , le nouveau Testament , quoique beaucoup plus parfait que l'ancien , n'est pas lui-même exempt de défauts. Le sermon sur la montagne qui contient le précis de la morale Chrétienne , renferme assurément d'excellentes maximes ; il est seu-

lement fâcheux, dit M. Freret, que la pratique en soit impossible. Aussi l'on a pris pour de simples conseils, la plupart des choses que J. C. semble ordonner. Mais J. C. ne met aucune différence entre ses diverses instructions, par-tout il parle sur le ton impératif. Cette distinction de *conseils* & de *préceptes* doit donc être mise sur le compte des interprètes qui se sont apperçus que l'observance exacte de la morale de J. C. n'est ni possible, ni conforme aux intérêts de la société.

Dans ces observations, M. Freret ne paroît pas bien d'accord avec lui-même. Dans le Chapitre neuvième, il s'est efforcé de montrer que la morale de l'Evangile n'a rien de plus parfait que celle des anciens Philosophes; ici il prétend qu'elle est trop sublime, & par-là même impraticable. C'est à lui de concilier ces deux prétentions.

Il est clair par la simple lecture, que le sermon de J. C. sur la montagne, est adressé particulièrement à ses Disciples, c'est-à-dire, à ceux qu'il destinoit à prêcher l'Evangile; ce sermon renferme plusieurs choses qui ne peuvent convenir qu'à eux. *Réjouissez-vous quand on vous persécutera; l'on a persécuté de même les Pro-*

phètes qui ont été avant vous : vous êtes le sel de la terre, vous êtes la lumière du monde, &c. Les maximes les plus parfaites que J. C. leur adresse sur le ton impératif, étoient donc des préceptes *pour eux*, & dans les circonstances où ils alloient être bientôt, dans l'exercice de l'Apostolat. Une preuve que ces maximes n'ont point été impraticables *pour eux*, c'est qu'ils les ont pratiqués à la lettre. Elles auroient été impraticables par les seules forces de la nature; mais J. C. avoit promis des secours surnaturels à ses Disciples, & il leur a tenu parole. Elles auroient été ridicules dans la bouche d'un Législateur ordinaire, d'un pur homme; mais elles partoient de la bouche d'un Dieu, souverain de la nature & maître des volontés.

Ces mêmes maximes ne peuvent être des préceptes pour tous les hommes, pour les Nations converties à l'Évangile, pour les particuliers qui vivent en société; à leur égard, ce sont des conseils que peu de personnes sont en état de pratiquer; mais ceux qui ont eu le courage de le faire, à qui Dieu en a donné l'inclination & les forces, n'ont jamais eu lieu de s'en repentir, & ils ont donné un exemple très-

très-utile à la société. J. C. lui-même a clairement distingué les préceptes d'avec les conseils. » Si vous voulez avoir la vie , » dit-il à un jeune homme , observez les » Commandemens.... Je les ai observés , » répond le jeune homme , que me manque-t-il encore ? Si vous voulez être parfait , reprend le Sauveur , allez , vendez tout ce que vous possédez & donnez-le aux pauvres , vous aurez un trésor dans le ciel ; venez ensuite , & suivez-moi «. Matt. 19. 17. Il n'est donc pas vrai que cette distinction soit une invention des interprètes,

Mais les Tembleurs ont pris à la lettre les paroles de J. C. & ont conclu que la guerre étoit défendue ; Bayle s'est imaginé que la Religion Chrétienne , semblable à la secte des Stoïciens , n'étoit destinée qu'à des âmes extraordinaires & supérieures à l'humanité ; Rousseau enseigne dans son Traité du Contrat social, que la morale Chrétienne est contraire aux intérêts de la société. Que nous importe ? sommes-nous garans des erreurs de tous ceux qui n'écoutent point l'Eglise ? J. C. veut que l'on reçoive par la bouche de l'Eglise , le vrai sens de sa morale , de sa doctrine , de son Evangile ; quiconque

refuse de le recevoir par ce canal, se trompe nécessairement ; mais c'est à lui seul à répondre de ses égaremens.

M. Freret soutient que les Epîtres de S. Paul , de S. Pierre & de S. Jean , supposent en plusieurs endroits une opinion dont la suite des tems a montré la fausseté. Elles annoncent que *l'Antechrist* devoit bientôt paroître , que *l'avénement de J. C.* étoit prochain , que l'on étoit près *de la dernière heure*. La désolation de Jérusalem & la fin du monde sont annoncées dans S. Luc , chap. 21 , comme devant se suivre de près. Aussi les premiers Peres de l'Eglise ont cru être près de la fin du monde ; on fut dans cette opinion jusqu'à la fin du quatrième siècle.

Pour sçavoir si J. C. & ses Apôtres ont enseigné une vérité ou une fausseté , il faut commencer par décider ce que c'est que *l'Antechrist* ou les *Antechrists* , *La dernière heure* , *l'avénement de J. C.* *la consommation du siècle*. Il est évident que ces expressions annoncent une révolution prochaine , mais cette révolution est-elle la fin du monde ? Non assurément. C'est la fin de la République Juive , la vengeance que Dieu alloit exercer sur cette Nation , l'établissement de l'Eglise sur les

ruines de la Synagogue ; & cette révolution s'est exactement accomplie comme elle avoit été prédite. Les circonstances terribles dont elle devoit être accompagnée , l'obscurcissement des astres , la chute des étoiles , les tremblemens de terre , le mugissement des flots de la mer , l'ébranlement des cieux , l'apparition du Fils de l'homme dans les nues , sont des figures ordinaires chez les Prophètes. La prise de Babylone dans Isaïe (*a*) , la défaite du Roi d'Egypte dans Ezéchiël (*b*) , la ruine de Tyr & de Sidon dans Joël (*c*) , sont décrites avec les mêmes images que la chute de Jérusalem dans les Evangiles. C'est le style oriental , & il est le même dans tous les livres saints. Si quelques Peres de l'Eglise ont cru être près de la fin du monde , cette opinion n'a jamais été celle de l'Eglise , & il est faux qu'elle ait duré jusqu'à la fin du quatrième siècle.

Toujours est-il certain , dira-t-on peut-être , que ces livres prétendus inspirés ont été une occasion d'erreur. Oui , pour quelques particuliers , qui sont nécessairement

(*a*) Isaïe , c. 13 , 10.

(*b*) Ezéch. c. 12 , 7.

(*c*) Joël 2 c. 3 , 15.

sujets à se tromper , quand ils ne suivent que leurs propres lumieres ; mais jamais pour le corps de l'Eglise à laquelle J. C. a promis son assistance jusqu'à la fin du monde , & qui seule a droit d'enseigner tous les hommes sans aucun danger d'erreur.

§. II.

On nous objecte le respect que les Mahométans ont pour l'Alcoran , qu'ils croient être descendu du ciel. Les Chrétiens disent de même que leurs livres sacrés ont été inspirés par le S. Esprit ; mais, dit M. Freret, comment peuvent-ils concilier cette opinion avec les imperfections qu'ils leur attribuent ? Dans toute l'Italie l'Ecriture est regardée comme un livre dangereux pour le commun des Fidèles, les traductions de la Bible en langue vulgaire y sont défendues , la lecture n'en est permise qu'à un petit nombre de personnes. Le P. Simon , le Cardinal Ximènes , le Cardinal du Perron , les Cardinaux de Bissy & de Noailles , un grand nombre d'Evêques se sont expliqués d'une manière propre à confirmer cette pratique des Ultramontains. Les Protestans eux-mêmes , après avoir bien déclamé contre

tes principes , y sont revenus malgré eux. Les Juifs interdissoient la lecture de certains livres de l'Ecriture aux jeunes gens. Le Clerc , Evêque de Taylor , le même P. Simon , conviennent du peu d'ordre & de l'obscurité qui régne dans les livres saints. Comment des ouvrages si défectueux peuvent-ils être dignes de l'Etre souverainement parfait ? Je ne fais qu'abrégér la longue objection par laquelle M. Freret termine ce Chapitre.

Elle ne fera pas beaucoup d'impression sur ceux qui auront médité les principes que l'on a tâché d'établir jusqu'ici. L'Ecriture Sainte en général est obscure en plusieurs endroits , elle le sera toujours ; nous en avons fait voir les raisons. L'entêtement de système avoit d'abord engagé les Protestans à soutenir le contraire , la vérité , plus forte que les préventions , a obligé dans la suite leurs plus habiles Ecrivains d'en convenir , & ils ont s'appé par cet aveu les fondemens de la réforme ; nous le verrons dans le Chapitre suivant. L'Eglise Catholique plus éclairée dans ses principes & plus sage dans sa conduite , a toujours enseigné que les simples Fidèles ne sont pas en état de découvrir par eux-mêmes le véritable sens de l'Ecriture ,

qu'à peine les plus habiles en sont capables, que l'enseignement public & uniforme de l'Eglise est la voie par laquelle Dieu veut que les simples Fidèles reçoivent les vérités révélées & l'intelligence de la révélation écrite : que sans la soumission à cet enseignement, la lecture des livres saints peut devenir une source d'erreurs & d'hérésie. Jamais l'Eglise n'a varié dans cette doctrine, les objections que l'on accumule aujourd'hui contre les livres saints, servent à la confirmer ; la multitude des livres écrits dans tous les tems pour les expliquer, & souvent sans succès, achève la démonstration.

Tous les Auteurs des nouvelles sectes, les Protestans dans le siècle précédent, les partisans de Jansénius & de Quesnel dans le nôtre, ont toujours commencé par mettre la Bible à la main de ceux qu'ils vouloient séduire, persuadés qu'il ne leur seroit pas difficile d'étayer leurs opinions par des passages tirés de ce divin livre, & cet artifice n'a que trop souvent réussi : abus qui démontre de nouveau la sagesse des précautions & des réserves que l'Eglise a toujours apportées à la lecture & aux versions des livres saints.

Cete conduite est un scandale aux yeux

des Philosophes ; elle leur fournit un argument contre ces livres mêmes. Des ouvrages dont on est forcé de reconnoître l'obscurité , par conséquent les défauts , dont la lecture peut être une source d'erreurs , *sont-ils dignes de l'Etre souverainement parfait , dont toutes les œuvres doivent être marquées au coin de la perfection ?*

Le réponse à cette objection si souvent rebattue , n'est pas fort difficile. La perfection des ouvrages de Dieu consiste sans doute en ce qu'ils correspondent parfaitement au dessein que Dieu s'est proposé en les produisant. Si Dieu , en nous donnant les livres saints , a voulu nous instruire par *eux seuls* , sans le secours d'une Eglise toujours subsistante pour nous en donner l'intelligence , ces livres assurément doivent être clairs , sans difficultés , sans nuages , le sens en doit être aussi lumineux que l'astre qui nous éclaire. Mais Dieu a-t-il eu ce dessein ? Seroit-il conforme à sa sagesse ? » Le langage humain » n'est pas assez clair , dit un de nos célèbres adversaires ; Dieu lui-même , s'il » daignoit nous parler dans nos langues , » ne nous diroit rien sur quoi l'on ne pût » disputer » (a) ; sur quoi par consé-

(a) Lettre à M. de Beaumont , page 75.

quent l'on ne peut former des doutes & des erreurs.

Les Protestans ont dit : Dieu a voulu nous enseigner par l'Ecriture seule ; donc l'Ecriture est claire , du moins sur tous les dogmes fondamentaux. Les Catholiques ont répondu ; l'Ecriture n'est pas claire : on dispute sur les passages mêmes qui renferment les dogmes les plus essentiels ; donc ce n'est pas la seule voie par laquelle Dieu a voulu nous enseigner. Les Philosophes surviennent & disent : l'Ecriture n'est pas claire , cela est démontré ; vous êtes forcés d'en convenir malgré vous ; donc elle n'est pas inspirée de Dieu. Qui des trois a raison ?

Si le principe des Protestans étoit vrai, les Philosophes auroient gain de cause : un Dieu sage & bon n'a pas pu nous donner pour seule & unique règle de notre foi, un livre dont tout le monde est forcé d'avouer l'obscurité. Mais le principe des Protestans est faux ; l'Eglise est l'oracle vivant que J. C. a établi pour nous donner le vrai sens de l'Ecriture , pour en prévenir les fausses interprétations, pour éclaircir nos doutes, pour assurer notre foi. Dès-lors l'obscurité de ce livre divin n'est un piège que pour ceux qui veulent l'entendre

dre par leur propre lumiere; Les conséquences que les Philosophes tirent de cette obscurité, ne retombent que sur les Protestans. Les Catholiques seuls ont raison, les deux autres partis ont tort.

CHAPITRE XII.

Comment on peut concilier la nécessité d'une Religion révélée, avec l'ignorance de la plupart des hommes & leur peu de capacité.

§. I.

M. Freret pose d'abord pour principe, que la Religion doit être faite pour tous les hommes; d'où il conclut avec raison qu'elle doit être appuyée sur des preuves qui soient à portée de tous les hommes, puisque personne ne peut être obligé de croire sans preuve. Il confirme ce même principe par l'aveu uniforme des Controversistes Catholiques & Protestans, de Messieurs Nicole, Claude, Osterwald & du P. Maracci. C'est un point sur lequel il ne peut y avoir de contestation.

Ce principe posé, dit-il, on peut faire ce raisonnement, dont toutes les propositions
Partie II. P

sitions paroissent être susceptibles de démonstration. Une Religion, dont les preuves ne sont point à la portée de tous les hommes raisonnables, ne peut être la Religion établie de Dieu pour les simples & pour les ignorans ; or il n'y a aucune Religion, de toutes celles qui se prétendent révélées, dont les preuves soient à portée de tous les hommes : donc aucune des Religions qui prétendent être révélées, ne peut être la Religion établie de Dieu pour les simples & pour les ignorans.

De ces trois propositions, la seconde est la seule que l'on puisse contester ; il s'agit de la prouver.

Toutes les Religions, continue M. Freret, ont pour fondement des prophéties & des miracles, qui sont ou conservés par la tradition, ou recueillis par d'anciens livres, écrits en une langue inconnue, & dont la vérité ne peut se prouver sans le secours de l'Histoire. Il est clair que les simples & les ignorans ne sont pas capables d'examiner la vérité de ces livres, ni leur authenticité.

Quant à la tradition, un peu de sagacité suffit pour en connoître l'incertitude ; mais ce n'est qu'après des études profondes & de sérieuses réflexions, qu'on

peut déterminer le degré de croyance qu'elle peut mériter.

Avant que de suivre plus loin les preuves de notre Critique, arrêtons-nous un moment, & commençons par envisager les conséquences auxquelles il va nous conduire.

Est-il bien vrai que toute tradition est nécessairement incertaine ; que des faits dont un ignorant ne peut pas être assuré par l'Histoire & par la lecture, ne sçauroient être bien constatés autrement ? Si cela étoit, la condition de ceux qui ne sçaivent par lire, seroit déplorable ; ils ne feroient sûrs de rien. Nos intérêts les plus chers, notre état, nos devoirs les plus sacrés portent sur des faits : s'il faut nécessairement des livres pour nous en assurer, voilà tous les ignorans, c'est-à-dire, plus des trois quarts du genre humain, réduits à un pyrrhonisme universel. S'ils ne peuvent avoir aucune certitude d'une Religion révélée, ils peuvent encore moins méditer les preuves de la Religion naturelle : ils sont nécessairement sans Religion.

D'autre côté, si pour être assuré des miracles par l'Histoire, il faut, comme le prétend M. Freret ; 1^o examiner le

siècle des Historiens qui les rapportent; 2°. s'assurer de l'authenticité de leurs livres & de la sincérité de leurs témoignages; 3°. sçavoir si ces miracles ne sont pas l'effet de la fourberie ou des causes physiques: y a-t-il un seul homme entre mille, qui soit capable de cette discussion? S'il faut être profond Historien, grand Critique, habile Physicien, pour être sûr d'un miracle opéré autrefois, cette preuve n'est pas seulement hors de la portée des ignorans, mais encore du commun des personnes instruites. A peine un seul homme entre mille peut-il être assuré de la révélation. De si étranges conséquences doivent nous faire tenir en garde contre le principe d'où elles suivent nécessairement.

Je soutiens, contre M. Freret, qu'un ignorant, sans sçavoir lire, peut avoir de la révélation une certitude entière, une certitude morale qui équivaut à une certitude métaphysique, la même certitude qu'il a des autres faits qui l'intéressent le plus, & sur lesquels portent tous les devoirs de la société. Si un ignorant en est capable, un homme instruit l'est à plus forte raison, & tous peuvent s'assurer de la vérité de leur Religion. Le second

raisonnement de M. Freret , & toutes les preuves dont il veut l'étayer , portent donc à faux : voici incontestablement la plus essentielle de toutes nos discussions.

Jesus-Christ & ses Apôtres ont-ils prêché l'Évangile ? Ont-ils fait des miracles pour confirmer leur prédication ? Ont-ils donné à d'autres la commission de prêcher après eux ? Les Pasteurs de l'Eglise Catholique ont-ils succédé à ces premiers Prédicateurs ? Quatre faits dont un ignorant peut s'assurer dans le sein de l'Eglise Catholique , mais dont il ne peut avoir ailleurs la même certitude , dès que le quatrième ne lui est pas démontré.

1°. Jesus-Christ & ses Apôtres ont prêché ; premier fait dont un ignorant est convaincu par les monumens exposés à ses yeux de toutes parts. Les croix , les images , les Eglises , les autels , le nom de Jesus gravé & invoqué par-tout , le nom de Chrétien qu'il porte , les prières qu'il récite , les fêtes qu'il célèbre , les instructions qu'il entend , le Symbole qu'on lui enseigne , attestent de concert la même vérité. Qu'il voyage où il lui plaira , il en trouvera des monumens & des témoins : Catholiques , Protestans , Juifs , Mahométans , se réunissent pour

déposer que Jésus-Christ est l'auteur du Christianisme , qu'il a prêché l'Évangile , qu'il l'a fait prêcher par ses Apôtres. Un esprit de vertige a-t-il saisi tout-à-coup les différens peuples de l'Univers , pour les réunir dans la croyance d'un fait imaginaire ? Le Christianisme s'est-il établi sans qu'un homme l'ait prêché , & qu'il l'ait fait enseigner par tout le monde ?

Tels sont les monumens qui marchent à côté de l'Évangile & qui en sont les garans. Il a causé une révolution dans le monde , il y a introduit de nouveaux usages. N'en eussions-nous retenu que le signe de la croix , c'est une profession de foi abrégée qui ne nous vient sûrement pas du Paganisme.

2°. Jésus-Christ & ses Apôtres ont fait des miracles ; second fait attesté de même. Les tableaux , les statues , les fêtes , le symbole , les sermons , les chants de l'Église , le Dimanche que nous célébrons , publient la mort & la résurrection de Jésus-Christ ; les reliques & les tombeaux des Martyrs nous rappellent le témoignage qu'ils lui ont rendu. Personne , de quelque Religion qu'il soit , ne disconvient que Jésus-Christ & ses Apôtres n'aient fait des miracles ; s'ils

n'en avoient point fait , l'Evangile se le-
roit-il établi ? Quelques Philosophes peut-
être nient ces miracles ; mais un ignorant
ne connoît point les Philosophes , & il
n'y perd rien. L'Univers changé par la
prédication de Jesus-Christ & des Apô-
tres , voilà le témoin de leurs miracles.
Il est plus aisé à un ignorant de se con-
vaincre des deux faits essentiels dont on
vient de parler , que de s'assurer si les
Romains ont été autrefois les maîtres du
pays que nous habitons.

3°. Jesus-Christ & ses Apôtres ont
laissé à d'autres la commission de prêcher
& d'enseigner après eux, Il le faut bien ,
puisque le Christianisme subsiste depuis
leur mort. Auroit-il pu subsister sans la
prédication ? De quoi me sert , à moi igno-
rant , que Jesus-Christ ait prêché , si sa
prédication ne peut venir jusqu'à moi ?
Les fêtes , les tombeaux , les cendres
des Martyrs , des Confesseurs , des saints
Evêques , leurs noms que nous portons ,
les prières que nous leur adressons , leurs
Chapelles que nous visitons , leurs éloges
que nous entendons , leurs images que
nous voyons , les Eglises qu'ils ont fon-
dées , nous apprennent qu'ils ont con-
tinué la mission des Apôtres. Personne

dans le monde ne doute que les Apôtres n'aient donné à leurs Disciples, la mission pour faire ce qu'ils ont fait, pour enseigner ce qu'ils ont enseigné; sans cette mission, l'Evangile se feroit anéanti avec eux.

4°. Les Pasteurs qui enseignent dans l'Eglise Catholique, sont les successeurs des premiers Prédicateurs de l'Evangile, les successeurs des Apôtres. La mission qu'on leur donne, les ordres qu'ils reçoivent, la subordination qu'ils observent, les titres qu'ils portent, les sièges anciens qu'ils occupent, les assemblées où ils président, les vieux édifices où ils célèbrent le Service divin, le titre d'*Apostolique* donné à l'Eglise, le démontrent à mes yeux. Ceux même qui ne veulent pas les écouter, ne contestent point leur succession : ceux qui n'obéissent point au Pape, ne nient pas qu'il ait eu des prédécesseurs, & que la suite n'en remonte jusqu'aux Disciples de S. Pierre.

Mais ces Pasteurs d'aujourd'hui sont des prévaricateurs, qui enseignent une doctrine différente de celle des Apôtres. Cela est impossible, & le plus ignorant en est convaincu. Par les fêtes que nous célébrons, nous professons l'un après l'autre tous les articles du Symbole, Nos autels

& nos Eglises , nos prieres & nos usages , nos chants & nos cérémonies , sont autant de monumens anciens , uniformes , universels , incontestables de tous les articles de notre foi : livre ouvert à tous les yeux , intelligible dans toutes les langues ; chaîne inébranlable , ou plutôt tissu que rien ne peut rompre. Une seule pierre ôtée de cet édifice , le feroit crouler jusques dans ses fondemens. Dès que les Protestans ont voulu innover , il a fallu supprimer tous ces témoignages extérieurs qui dépositoient contr'eux ; réduire la Religion à la lecture de l'Ecriture-Sainte , c'est-à-dire , à un état qui retranche aux ignorans toutes les preuves sensibles & palpables , tous les signes , toutes les sauve-gardes de leur croyance. Comparez un village Catholique à un village Protestant , & voyez si la foi peut changer , sans que l'extérieur de la Religion change.

Un Catholique sans l'usage des lettres ; ne sera pas sans doute assez habile pour dresser lui-même la chaîne des faits que nous venons de présenter & en rendre raison ; mais il n'est pas moins vrai qu'il croit ces faits essentiels , sur la foi des monumens placée sous ses yeux. Il sçait que la Religion vient de J. C. & des Apôtres ,

comme il sçait que son héritage vient de ses peres ; il croit que le Pape est le successeur de S. Pierre , comme il croit que Louis XV est le successeur de nos Rois & notre Souverain légitime ; il est persuadé de la soumission qu'il doit à son Evêque , comme de celle qu'il doit au Gouverneur de sa Province ; il donne sa confiance à son Curé , comme il la donne à un Notaire , à un Juge , à un Officier public. Il a donc de sa Religion la même certitude qu'il a de tous les devoirs & de tous les liens de la société. Nous osons défier aucun particulier né hors du sein de l'Eglise Romaine , & qui n'a point l'usage des lettres , de former la même chaîne de monumens , de montrer les mêmes preuves sensibles de sa foi. Tout cela sera encore éclairci & confirmé par la suite.

Un Protestant doit sçavoir avant toutes choses , que l'Ecriture est un livre divin , & quelle démonstration en a-t-il ? Un Catholique est instruit de ce dogme par une pratique qui parle à ses yeux. L'usage constant de lire l'Evangile à la Messe , de se tenir debout par respect pendant cette lecture , de réciter ensuite la profession de foi , témoigne assez l'idée que l'Eglise a toujours eue de ce livre divin. Et

après la suppression de tous ces signes si éloquens , la Réforme triomphe , elle se vante qu'un Protestant , à qui l'on a appris machinalement quelques lambeaux de l'Ecriture , est beaucoup mieux instruit qu'un simple Fidèle de l'Eglise Romaine.

Ce n'est pas ainsi que pensoient les anciens Peres de l'Eglise. » Si les Apôtres , » dit S. Irenée , ne nous avoient point laissé d'Ecriture , n'auroit-il pas fallu tous jours suivre la chaîne de la tradition » qu'ils ont laissée à ceux auxquels ils confioient les Eglises ? Voilà l'ordre que » suivent plusieurs Nations barbares qui » croient en J. C. sans livres & sans écritures ; mais qui portent le salut gravé » dans leurs cœurs par le S. Esprit , & qui » gardent soigneusement l'ancienne tradition » (a).

§. 2.

Revenons aux difficultés de M. Freret : » On ne peut pas , dit-il , juger de l'argument tiré des prophéties , qu'on ne soit en état de s'assurer , 1°. du tems où vivoit le Prophète , pour sçavoir si la prophétie n'est pas postérieure à l'événement.

(a) S. Iren. L. 3 , c. 3,

ment ; 2°. du véritable sens du passage qui renferme la prophétie , ce qui suppose la connoissance de la langue originale du Livre Prophétique. 3°. Il est nécessaire de sçavoir dans quelles circonstances s'est trouvé le Prophète , afin d'être certain qu'il n'a pas pu conjecturer ce qu'il a prédit. 4°. Il faudra comparer la prophétie à d'autres prédictions que des hasards heureux ont pu vérifier «.

Le Lecteur aura soin d'observer qu'il n'est plus ici question des ignorans & des simples. Nous convenons que la discussion des prophéties surpasse leur capacité , mais nous avons montré qu'ils sont suffisamment certains de la révélation par les divers monumens qui l'attestent. Tout ce que M. Freret va nous objecter , ne donne aucune atteinte à ce point capital , qui est l'objet de son douzième Chapitre. Nous ne laisserons pas d'examiner ces difficultés , quoique la plupart soient étrangères à la question.

Pour ne parler que des prophéties du nouveau Testament , nous sommes pleinement assurés des quatre circonstances que M. Freret juge nécessaires. Nous sommes certains , 1°. du tems auquel J. C. les a faites , & que les Evangiles qui les rap-

portent, ont été écrits avant l'événement : 2°. du véritable sens des passages qui les renferment, sens qui ne peut être obscurci que par de vaines subtilités. Telles sont, par exemple, les prophéties que J. C. a faites de la ruine de Jérusalem, de la punition des Juifs, de l'établissement de son Evangile. 3°. Nous sçavons que dans les circonstances où il se trouvoit pour lors, il étoit impossible à toute la prudence humaine de conjecturer ces événemens; & qu'il n'y avoit alors aucune apparence. 4°. Il est démontré enfin qu'aucun hasard n'a pu vérifier ces prédictions, puisque pour les accomplir, il falloit tout l'appareil de la puissance divine, & renverser l'ordre de la Nature. Nous pourrions montrer la même chose à l'égard des principales prophéties de l'ancien Testament; mais cette discussion nous meneroit trop loin.

Quant aux miracles, il est faux qu'ils n'aient d'autres garans *que des livres dont la vérité ne peut se prouver que par le secours de l'Histoire.* Les miracles de J. C. sont suffisamment attestés pour tout le monde, par les monumens qui en subsistent, & par l'étonnante révolution qu'ils ont produite.

Il est vrai qu'en examinant ces miracles selon toutes les règles de la critique & de l'Histoire, les Sçavans peuvent en acquérir un nouveau degré de certitude, & affermir par leur témoignage unanime la foi des simples déjà suffisamment fondée.

1°. Nous sçavons, comme l'exige M. Freret, le tems précis auquel ont vécu les Historiens qui rapportent ces miracles. 2°. Nous sommes assurés de l'authenticité de leurs livres & de la sincérité de leur témoignage. Nous avons montré à M. Freret que toutes les objections qu'il a faites contre l'une & l'autre, loin d'y donner atteinte, servent plutôt à les mieux établir. 3°. Il est évident que ces miracles ne sont pas les effets de la fourberie : J. C. ni ses Apôtres n'ont pu avoir aucun motif raisonnable de tromper ; outre que leur sainteté éminente nous rassure, ils ont versé leur sang pour gage de leur sincérité. 4°. Il n'est pas moins clair que ces miracles, de la manière dont ils ont été opérés sur le champ par une seule parole, n'ont pu venir d'aucune cause physique, puisque rien de physique n'y est intervenu, & que la plupart sont au-dessus de toutes les forces naturelles, comme la résurrection des morts, &c.

M. Freret demande, » comment un
 » homme peu instruit pourra se convain-
 » cre que ces livres (qui rapportent les
 » miracles) ne sont pas l'ouvrage de l'im-
 » posture , tandis que le genre humain est
 » partagé en différentes sectes , qui pro-
 » duisent toutes en faveur de leurs opi-
 » nions , des livres qu'elles prétendent
 » également inspirés « ?

C'est toujours la même supposition dont nous avons montré la fausseté. Un homme peu instruit n'a pas besoin de livres pour s'assurer de la réalité des miracles qui ont servi à l'établissement de notre Religion ; l'examen de nos livres ne le regarde point ; à plus forte raison est-il dispensé d'examiner les livres des autres sectes : nous le démontrerons bientôt.

Quant à ceux qui ont une capacité médiocre & un fond de bon sens , ils jugeront fort aisément par la simple lecture , que l'Histoire Evangélique n'a pu être supposée , sans que l'imposture fût dévoilée sur le champ. L'Auteur d'Emile l'a très-bien fait sentir : nous avons cité ses réflexions à la fin du Chapitre premier.

La prévention des autres sectes en faveur de leurs livres prétendus inspirés ne prouve rien. Elles ne produiront jamais la

même preuve que nous donnons de l'inspiration des nôtres , le témoignage d'une Eglise établie de Dieu par des miracles , pour enseigner tous les hommes.

§. 3.

» Il ne suffira pas , dit notre Auteur ;
 » d'avoir examiné une seule Religion ;
 » il y a dans le monde une infinité de
 » sectes qui se vantent toutes de tirer leur
 » origine du ciel. Elles se fondent toutes
 » sur le même genre de preuves. Pour
 » donner , avec connoissance de cause ,
 » la préférence à l'une d'entr'elles , il faudra les comparer & juger quelle est la
 » mieux fondée «.

Il est absolument faux qu'un Catholique Romain , convaincu de la vérité de sa Religion & de la sainteté de l'Eglise Romaine , par les preuves que nous avons apportées ci-devant , soit obligé d'examiner les autres Religions , leurs titres & ce qu'on peut objecter contre la sienne. C'est comme si l'on disoit qu'un enfant ne connoît point sa mere avec une certitude entiere , à moins qu'il ne l'ait comparée avec toutes les femmes qui peuvent lui ressembler , ou qui voudroit en usurper les droits : qu'un homme n'est point assuré
de

de la Religion naturelle, à moins qu'il n'ait pesé les raisons des Matérialistes & des Athées: qu'il ne peut même se fier raisonnablement au témoignage de ses sens, à moins qu'il n'ait écouté les objections des Pyrrhoniens.

Cet examen ne peut être nécessaire qu'à celui qui est né dans une fausse Religion, dont les preuves apparentes ne peuvent fonder la même certitude que les preuves de l'Eglise Romaine. L'effet naturel de la vérité, est l'acquiescement de l'esprit & le repos de la conscience; le doute & la nécessité d'examiner, sont l'appanage de l'erreur. Il n'appartient qu'à Dieu de juger jusqu'à quel point l'ignorance peut être invincible & dispenser de l'examen.

L'Eglise Catholique présente aux yeux des plus simples, un caractère de vérité, qu'aucune secte ne peut lui disputer; c'est la conduite de mere qu'elle tient à l'égard de ses enfans. Elle n'exige d'eux, pour calmer leurs doutes, que l'examen dont les plus grossiers sont capables, l'examen de la mission de ceux qui les enseignent, mission établie sur les mêmes preuves que tous les autres emplois de la société, dont l'évidence ne laisse aucun lieu à l'incerti-

tude , nous entraîne même sans réflexion. Les autres sectes agissent différemment. Si un Turc doute de sa Religion , on lui oppose la divinité de l'Alcoran : si un Juif chancelle dans sa foi , il faut qu'il examine si le Messie est venu , si les prophéties sont accomplies en J. C. Un Protestant est-il inquiet sur la sainteté de la réforme , on le renvoie à l'Ecriture. Quand un Grec schismatique a des scrupules sur sa Religion , on lui expose les sujets de séparation d'avec l'Eglise Romaine. Y a-t-il un seul de ces examens qui soit à portée d'un ignorant ? Le Catholique Romain jouit donc d'un privilège unique sous le ciel ; il a une mere , il la reconnoît à sa tendresse , à la conduite qu'elle tient pour l'instruire. Ce n'est plus son affaire de sçavoir s'il y a dans le monde des marâtres & des orphelins.

Ce n'est donc point à nous de répondre à l'éloquente déclamation de M. Freret.

» Seroit-il possible , dit-il , que la plu-

» part des hommes , dans le sein de l'igno-

» rance qui les aveugle & de la misere qui

» les accable , s'érigeassent , pour ainsi di-

» re , un Tribunal , où ils fissent comparoî-

» tre toutes les sectes de l'Univers , & où ,

» après avoir examiné à loisir leurs titres

» & leurs prétentions , ils prononçassent
 » un Jugement équitable «. Nous avons
 montré que cela n'est pas nécessaire.

§. 4.

Nous applaudissons aux réflexions par
 lesquelles Mallebranche , Nicole , Papin
 & les autres Controversistes , ont démon-
 tré contre les Protestans que l'examen des
 livres de l'Ecriture & de la Doctrine ré-
 vélée , est une voie impraticable au com-
 mun des hommes ; mais il n'est pas vrai
 qu'en servant ainsi l'Eglise Catholique ,
 ils aient nui au Christianisme. » Il est au-
 » si difficile , dit M. Freret , de décider
 » quelle est la meilleure de toutes les Re-
 » ligions , que de prendre parti entre les
 » diverses sectes Chrétiennes «. Nous
 avons fait voir que , sans examiner toutes
 les Religions , sans prendre parti entre les
 diverses sectes Chrétiennes , un Catholi-
 que Romain , quelque ignorant , quelque
 grossier qu'il puisse être , est certain de la
 vérité de sa Religion par des preuves de
 fait : que sans livres & sans aucun raison-
 nement abstrait , il peut parvenir sur cet
 objet au même degré de certitude qui suf-
 fit pour déterminer les hommes dans les
 affaires les plus importantes de la vie. De

sçavoir si sa Religion est *la meilleure de toutes*, cette question ne le regarde pas. Il est même très-pardonnable d'ignorer s'il y a dans le monde d'autres Religions que la sienne. Un homme convaincu de l'existence de Dieu par le spectacle de la nature, a-t-il de cette vérité une certitude insuffisante, parce qu'il ne sçait pas s'il y a des Athées ?

On est curieux sans doute de voir comment les Protestans se sont tirés de cette difficulté, comment ils ont aplani la voie d'examen pour les simples & les ignorans. » Ils n'ont pas cherché, dit M. » Freret, à répondre aux argumens des » Catholiques à ce sujet ; mais ils ont » usé de récrimination, en démontrant » qu'on est exposé dans la Communion » Romaine à toutes les mêmes difficultés ». Le contraire est déjà démontré ; mais il faut encore discuter avec soin la prétendue démonstration des Protestans.

Ne perdons pas de vûe le vrai point de la dispute. Les Catholiques ont prouvé aux Réformés, que l'unique fondement de la foi Protestante, *l'examen de la doctrine par l'Ecriture*, étoit impraticable au commun des Fidèles. Les Protestans se sont tenus pour battus sur cet article,

puisqu'ils n'ont pas répondu directement aux argumens des Catholiques. Pour user de récrimination, il leur restoit à prouver qu'il étoit aussi impossible à un simple Fidèle Catholique de s'assurer de la mission divine dont ses Pasteurs sont revêtus, ou si l'on veut, de l'autorité que Dieu a donnée à l'Eglise d'enseigner, & par conséquent de son infailibilité. Ont-ils réussi comme M. Freret le suppose ? Voici l'argument de Jurieu.

» Devant que les simples Chrétiens
 » puissent croire sans témérité que l'Egli-
 » se qui leur parle est infailible, il faut
 » qu'ils soient assurés, 1°. que la Reli-
 » gion & l'Eglise sont véritables; 2°. que
 » cette véritable Eglise a reçu le privi-
 » lège de l'infailibilité; 3°. que l'Eglise
 » Romaine est la véritable Eglise, à l'ex-
 » clusion des autres; 4°. que Dieu lui a
 » donné le privilège de l'infailibilité «.

Peu importe de sçavoir si M. Nicole a mal répondu, comme M. Freret l'en accuse; c'est à nous de répondre, & cela ne sera pas difficile.

1°. Un simple Fidèle doit être assuré que la Religion & l'Eglise sont véritables; cela est sans contestation. Aussi soutenons-nous qu'il en est assuré par les quatre

faits qui lui sont démontrés, que Jésus-Christ & ses Apôtres ont établi la Religion & l'Eglise ; qu'ils ont confirmé leur prédication par des miracles ; qu'ils ont établi des Pasteurs après eux pour enseigner & gouverner l'Eglise ; que les Pasteurs de l'Eglise Catholique sont leurs successeurs. Dieu n'a pas pu faire des miracles pour établir une Eglise & une Religion fausses.

2°. Cette véritable Eglise a reçu le privilège de l'infailibilité ; le simple Fidèle en est assuré par une conséquence évidente. Dieu ne peut pas permettre qu'une Eglise & une Religion qu'il a établies par des moyens surnaturels, deviennent une Eglise & une Religion fausses ; elles le deviendroient, si l'Eglise enseignoit l'erreur ; elle ne peut donc pas l'enseigner ; elle est donc infailible.

On dira peut-être que la Religion & l'Eglise Juive, qui avoient été établies de Dieu par des moyens surnaturels, sont cependant tombées dans l'erreur, ont été réprouvées de Dieu. Cela est vrai ; aussi Dieu en a-t-il averti par une nouvelle révélation aussi authentique, plus éclatante même que celle de Moïse, par la mission de J. C. & des Apôtres. Qu'on nous

produise une nouvelle révélation , une nouvelle mission , mieux autorisée que celle de J. C. & des Apôtres , qui prouve que l'Eglise qu'ils ont établie est tombée dans l'erreur ; nous nous rendrons alors , mais cette supposition est impossible.

Si Dieu peut permettre qu'une Eglise qu'il a établie tombe dans l'erreur , sans nous en avertir par une nouvelle révélation, il peut mettre les simples Fidèles dans la nécessité de croire l'erreur , sans leur donner aucun secours pour s'en préserver , puisqu'ils sont hors d'état de la découvrir par leurs propres lumieres. Dieu ne peut donc pas permettre qu'un corps de Pasteurs , revêtus de tous les caracteres d'une mission légitime , qui succèdent ainsi à J. C. & aux Apôtres , puisse enseigner & professer l'erreur. Un simple Fidèle n'a pas besoin de livres ni d'argumens pour le sentir ; la sagesse & la bonté de Dieu sont ses garans.

3°. Le simple Fidèle est assuré que l'Eglise Romaine est la véritable Eglise , parce qu'il est assuré que les Pasteurs qui la gouvernent , remontent par une mission & une succession constante jusqu'aux Apôtres : parce que cette Eglise agit envers ses enfans en véritable mere , en les condui-

sant à la vérité par la seule voie qui soit à leur portée, par le caractère dont ses Pasteurs sont revêtus, par les monumens sensibles qu'elle leur met sous les yeux de son origine, de ses preuves, de sa doctrine.

Il n'est pas nécessaire qu'il sçache que l'Eglise Romaine porte ce caractère à l'exclusion de toutes les autres; il peut même ignorer sans dangers'il y en a aucune autre.

On nous dit qu'un Dieu sage & bon ne peut exiger des simples qu'ils prennent parti sur des matieres qui sont au-dessus de leur capacité. On parleroit beaucoup mieux, si l'on disoit: Dès qu'un Dieu sage & bon a voulu établir la vraie Religion sur la terre, il a dû la mettre à portée des plus simples, en donner des preuves non-seulement sensibles mais durables, en rendre le dépôt incorruptible; autrement ce n'est plus l'ouvrage d'un Dieu sage & bon: & la Religion ne paroît telle que dans le systême de l'Eglise Romaine.

Il est donc absolument faux que l'examen du seul article de l'autorité demande presque autant de connoissances que celui de tous les autres. M. Freret prétend que Jurieu l'a bien prouvé; nous avons vu avec quel succès. Il insiste cependant encore.

» Je demande, dit-il, si pour s'instrui-

re de ce seul article *l'Eglise est infail-*
ble, il ne faut pas sçavoir aussi, 1°. si le
 livre d'où on tire ce passage est canoni-
 que & divin; 2°. s'il est conforme à l'o-
 riginal; 3°. s'il n'y a pas quelque manie-
 re de lire qui affoiblisse la preuve; 4°.
 si le passage ne peut pas avoir d'autre
 sens *a*?

Tout cela est d'une fausseté palpable.
 Pour être assuré que l'Eglise est infail-
 le, le simple Fidèle n'a pas besoin de livres,
 ils ne sont pas faits pour lui. L'infailibilité
 de l'Eglise est une conséquence nécessaire
 de son établissement divin par J. C. &
 par ses Apôtres; & cet établissement est
 démontré par des faits. Tout ce qu'on
 étale d'éloquence, pour montrer la diffi-
 culté des quatre points que Jurieu exige,
 n'est que du verbiage; dès qu'il porte à
 faux, il ne mérite aucune réponse; il est
 déjà réfuté d'avance (*a*).

§. 5.

M. Freret observe que les deux partis se
 font tous deux reprochés que leurs prin-
 cipes conduisoient au Pyrrhonisme. » Otez

(*a*) Voyez le Déisme réfuté par lui-même, p. 183
 & 211. 2^e édition.

» la voie d'autorité, disoit M. Papin ;
 » vous exposez les Chrétiens à tomber
 » dans le Pyrrhonisme sur tous les articles
 » de foi «.

M. de la Placette disoit de son côté :
 » si M. Nicole pouvoit une fois persua-
 » der le monde qu'il est impossible de trou-
 » ver la vérité par la voie de l'examen ,
 » comme il y travaille de toute sa force ,
 » il verroit bientôt qu'il n'a travaillé qu'à
 » établir le Pyrrhonisme «. *Peut-être*, con-
 clud M. Freret, *que dans cette occasion les*
Catholiques & les Réformés ont tous deux
raison.

La différence est grande assurément. Les Catholiques ont raison , puisque l'on n'a jamais répondu directement à leurs argumens ; M. Freret en convient. Les Réformés ont tort, parce qu'ils supposent faux. Ils prétendent , & M. Freret soutient la même chose après Bayle , *que la voie d'autorité mene à celle de l'examen ; qu'un homme qui veut s'assurer légitimement qu'il doit se soumettre à l'autorité de l'Eglise , est obligé de sçavoir que l'Ecriture le lui ordonne.* Tout cela est faux ; le contraire est démontré.

Un simple Fidèle n'est point obligé de consulter l'Ecriture , pour sçavoir qu'il

doit être soumis à l'autorité de l'Eglise. Il sent le *besoin* qu'il a de cette autorité, pour connoître la Doctrine Chrétienne, puisqu'il est incapable de la connoître par lui-même; il est convaincu de *l'existence* de cette autorité par la mission des Pasteurs; il voit évidemment la *nécessité* d'une autorité divine pour l'enseigner, parce que sans elle sa foi ne pourroit pas être certaine.

Il est donc vrai que l'impossibilité de l'examen est clairement démontrée par les Catholiques, comme M. Freret en convient; mais il est faux que l'absurdité de la voie d'autorité ait été mise dans le plus grand jour par les Protestans. Ils ne l'ont combattue que par des suppositions & des sophismes; & pour comble de ridicule, après l'avoir rejetée, ils ont été forcés d'y revenir. Ils l'ont mise en usage par leurs professions de foi, par les décisions de leurs Synodes, par la condamnation de ceux qui ne vouloient pas suivre la doctrine établie parmi eux. Le triomphe des Catholiques est avéré, & par le silence des Protestans sur les argumens qu'on leur a faits, & par leur conduite envers les sujets de leur Communion.

La récrimination des Protestans ne

peut avoir aucune apparence de solidité ; que quand on perd de vûe le véritable sujet de la dispute. Que l'on y fasse attention. Le principe fondamental de la réforme est que *l'Ecriture Sainte est la seule règle de notre foi : qu'il faut juger toutes les questions en matière de dogme par l'Ecriture*. Les Théologiens Catholiques , partant de ce principe de leurs adversaires , se sont attachés principalement à leur prouver l'autorité & l'infailibilité de l'Eglise par les Ecritures ; c'étoit en termes de l'Ecole , un argument *ad hominem*. Qu'ont fait les Protestans ? Ils ont conclu ; donc l'autorité de l'Eglise ne peut être prouvée autrement que par l'Ecriture : donc la question de cette autorité nous replonge dans tous les embarras de l'examen.

C'étoit vouloir donner le change. On prouve avec avantage l'autorité de l'Eglise par l'Ecriture , *aux Protestans* qui réclament cette seule règle ; on les bat pour lors avec leurs propres armes. Mais ce n'est pas ainsi qu'il faut la prouver aux simples Fidèles , qui ne sont pas Protestans ; puisqu'ils ne sont pas capables de connoître par eux-mêmes l'authenticité, la divinité, ni le sens de l'Ecriture. Il faut leur prouver l'autorité de l'Eglise par la chaîne des

faits que nous avons établis. C'est la seule preuve qui soit à leur portée & qui suffit pour les convaincre. Tant que les Protestans n'en auront pas démontré la fausseté ou l'insuffisance, ils n'avanceront rien : & nous osons leur en faire le défi.

§. 6.

On ne peut pas nous accuser plus injustement que le fait M. Freret ; » de vouloir exiger de tous les hommes, une chose aussi impossible que l'examen de fait, » sujet à des grandes discussions, ou de leur ordonner de prendre parti sur des » matières graves, sans avoir des motifs » suffisans pour se déterminer raisonnablement ». Il est faux que l'examen des faits que nous avons posés, soit sujet à de grandes discussions. Ils sont établis, comme tous les autres faits d'où dépendent les intérêts les plus chers de la société, sur des monumens sensibles, exposés à tous les yeux, perpétués dans tous les tems, enchaînés, pour ainsi dire, & entrelacés les uns dans les autres, dont rien ne peut rompre la suite & le tissu, qui font une égale impression sur tout le monde, & auxquels un homme raisonnable ne peut refuser d'acquiescer. Ces motifs sont donc

très-suffisans, puisqu'ils fussent pour nous tranquilliser sur nos intérêts les plus chers.

On impute à M. Bossuet, d'avoir osé dire que *c'est une erreur de s'imaginer qu'il faut toujours examiner avant que de croire.*

Cette maxime est-elle donc aussi odieuse qu'on veut nous le persuader? Croire *sans examen*, ce n'est pas croire *sans motifs*.

N'y a-t-il pas des motifs si évidens, qu'ils ne laissent plus aucun lieu à l'examen, & qu'ils nous entraînent, sans nous laisser le

tems de suspendre notre jugement? Regarderoit-on comme fort sensé, un François qui, avant que d'obéir à Louis XV,

voudroit examiner gravement si Louis XV est notre légitime Souverain? Or nous avons montré que l'autorité de l'E-

glise est appuyée sur le même genre de preuves, que toutes les autorités humaines, sur des faits si évidemment attestés, qu'ils ne laissent aucun lieu à un doute réfléchi, ni par conséquent à l'examen.

Nous n'avons aucun intérêt à défendre les opinions de Jurieu, de Pascal, d'Otterwald, de Forster, des Trembleurs, ni de suivre la réfutation que M. Freret en a faite. Il faut abréger une discussion qui n'est déjà que trop longue, & ne répondre qu'à ce qui mérite attention.

↳ L'expérience nous apprend , dit M.
 ↳ Freret , que les Chrétiens croient à l'E-
 ↳ vangile comme les Mahométans à l'Al-
 ↳ coran .

La différence est très-grande entre les uns & les autres ; les Chrétiens croient à l'Evangile , parce que l'Eglise le leur présente comme un livre divin , & ils sont convaincus de l'obligation de croire à l'Eglise par une suite de faits certains & démontrés. Les Turcs croient à l'Alcoran sur le témoignage de leurs Docteurs ; mais ces Docteurs ont-ils une mission divine & bien attestée , comme les Pasteurs de l'Eglise Catholique ? leur mission ne peut pas être plus authentique que celle de Mahomet ; comment ce faux Prophète a-t-il prouvé la sienne ?

Si l'on veut dire qu'ordinairement les Chrétiens ne réfléchissent pas plus que les Mahométans , sur les preuves de leur foi , n'en sont pas mieux instruits , l'on se trompe encore : c'est une exagération ridicule de soutenir que l'ignorance est aussi commune & aussi grossière chez nous que chez les Turcs. Si M. Nicole a tenu ce langage , il a eu tort ; nous ne sommes pas garans de ses idées ni de ses expressions.

Rien de moins réfléchi que la conclu-

sion par laquelle M. Freret termine ce Chapitre. » L'analyse de la foi des simples se réduit chez les Catholiques à » l'autorité ; mais il est démontré qu'il est » incertain pour eux si cette autorité , qui » fait le fondement de leur croyance , » mérite leurs respects ». On nous force de répéter que c'est précisément le contraire qui est démontré. Les mêmes preuves qui établissent la vérité & la divinité de la Religion Chrétienne , fondent l'autorité de l'Eglise , nous l'avons fait voir : il a fallu toute la prévention & l'entêtement des Protestans pour ne pas le sentir ; & ils n'y ont opposé que des sophismes.

Nous soutenons avec M. Freret , » qu'il » est très-clair que le simple Protestant ne » peut avoir aucune conviction de sa foi , » puisqu'il n'est pas capable de l'examen » qui doit tranquilliser son esprit ». Nous disons comme lui , que *les opérations intérieures de l'Esprit-Saint* , auxquelles les Protestans ont eu recours , pour appuyer la foi des simples , sont un véritable fanatisme ; que le principe des Trembleurs est une rêverie d'entouffistes : mais il ne faut pas envelopper l'Eglise Catholique dans le ridicule dont se sont couvert les sectes qui sont sorties de son sein,

On me reprochera peut-être d'affecter, en écrivant contre les ennemis du Christianisme, de lancer des traits contre les Protestans, de chercher ainsi à les aigrir, & à réveiller des disputes assoupies. A Dieu ne plaise ; si ce malheur arrivoit contre mon intention, ce seroit à nos agresseurs qu'il faudroit s'en prendre. Pour nous attaquer, ils ont recours à des armes rouillées ; ils répètent les vieux argumens des Théologiens réformés, ils prétendent que nous n'y avons pas répondu, que ces difficultés sont sans réplique. La crainte de blesser nos freres doit-elle nous rendre insensibles à des coups qui doivent retomber également sur eux & sur nous. Trahirons-nous la cause de l'Evangile qui nous est commune avec eux, pour ménager leurs opinions particulieres ? Non sans doute. Autant de fois que l'on nous fera des difficultés rebattues, nous serons forcés de répéter les réponses que l'on y a données, & d'en soutenir la solidité par de nouvelles réflexions. Que l'on nous laisse en paix, nous n'attaquerons personne.



CHAPITRE XIII.

Réflexions sur l'Argument, qu'il faut toujours prendre le parti le plus sûr.

PLUSIEURS de ceux qui ont écrit en faveur de la Religion, se sont servis de cet argument, en particulier le P. Mauduit.
» Dans le choix des opinions dont on ne
» peut pas sçavoir certainement si elles sont
» vraies ou fausses, il faut préférer le parti
» où il n'y a rien à perdre, en cas qu'il se
» trouvât faux; & où il y a beaucoup à
» gagner, s'il est véritable; & l'on doit re-
» jeter au contraire celui où il n'y auroit
» rien à gagner, encore qu'il fût vrai, & où
» il y auroit beaucoup à perdre, si par mal-
» heur il se trouvoit faux: or, en croyant
» à la Religion Chétienne, il y a un bon-
» heur à espérer; & quand même elle se-
» roit fausse, il n'y a rien à craindre.

M. Freret fait remarquer d'abord que l'on peut faire le même argument en faveur du Judaïsme & du Mahométisme. Si le Messie n'est pas encore venu, comme les Juifs le prétendent; si Mahomet est un Prophète envoyé du Ciel, com-

me ses Sectateurs le publient, le Christianisme ne peut pas être le parti le plus sûr. Il faut donc commencer à examiner quel est le parti le plus vrai, pour sçavoir quel est le parti le plus sûr.

Quand il est question de croire, continue-t-il, notre intérêt ne décide ni pour la vérité, ni pour la fausseté des choses; il ne dépend pas de la volonté d'obliger l'esprit de croire, précisément parce qu'il y auroit de l'avantage à n'être point incrédule : la vérité seule peut nous persuader. Les menaces & les promesses ne sont des raisons de se déterminer, qu'autant qu'il est prouvé que Dieu a parlé.

Il conclut que le parti le plus sûr fera toujours de n'admettre aucun système de Religion, qu'après s'être convaincu qu'il est fondé sur des preuves évidentes. La crainte de mal penser de Dieu, d'abuser de notre raison, doit nous empêcher de juger sans avoir de telles preuves.

Nous convenons de bonne foi que l'argument du P. Mauduit, considéré précisément en lui-même, ne peut point engager un homme sage à donner la préférence à une Religion plutôt qu'à une autre; il ne prouve autre chose, sinon qu'il est plus sûr d'avoir une Religion quelcon-

que, que de n'en point avoir du tout.

Je dis, l'*argument considéré précisément en lui-même*, & indépendamment des preuves de notre Religion ; mais est-ce ainsi que nos Apologistes ont raisonné ? Il est question de choisir entre une Religion, qui produit en sa faveur des preuves telles que le très-grand nombre des hommes se croit obligé d'y acquiescer, & le parti contraire. Or le parti contraire à la Religion Chrétienne est-il évidemment le parti le plus vrai, & par conséquent le plus sûr ?

Où, diront peut-être nos adversaires ; en rejetant le Christianisme nous nous en tenons à la Religion naturelle ; or celle-ci a pour elle le témoignage des Chrétiens aussi-bien que le nôtre : l'Évangile au contraire n'est appuyé que du suffrage de ses Partisans.

D'abord, est-il bien vrai que ceux qui attaquent aujourd'hui le Christianisme, soient Partisans sinceres de la Religion naturelle ? Il n'est pas un seul dogme de la Religion naturelle qui n'ait été attaqué de nos jours avec autant d'acharnement que les dogmes de l'Évangile. On a enseigné le scepticisme, le matérialisme, la fatalité absolue, l'athéisme. M. Freret lui-même est accusé de l'avoir professé dans la *Let-*

tre de Trasfbule à Leucippe. L'Auteur du *Chiftianisme dévoilé*, levant enfin le mafque, a déclaré nettement qu'il ne faut point d'autre Religion que les Loix Civiles & l'autorité du Gouvernement. Ce livre eft accueilli, recherché, vanté, tout comme celui de M. Freret. Ainfi, au lieu de nous dévoiler le Chriftianisme, on nous a révélé très-clairement le myftere des prétendus Partifans de la Religion naturelle.

En fecond lieu, quel eft le motif qui détermine nos adverfaires à rejeter le Chriftianisme ? il n'eft pas difficile à découvrir; c'eft l'envie de jouir plus commodément de la vie préfente, & d'écarter les frayeurs de la vie à venir. Ce parti eft-il le plus vrai & le plus sûr ?

Point du tout, répond M. Freret; on nous calomnie. Le motif qui nous détermine, eft *la crainte de mal penfer de Dieu & d'abuser de notre raifon.* Rien de mieux.

Mais qui font ceux que l'on peut accufer plus juftement de mal penfer de Dieu, ou les feftateurs du Chriftianisme, ou les auteurs des monftrueux fyftêmes dont on vient de parler ? Cependant ces Partifans fi zélés de la Religion naturelle, qui écrivent avec toute l'aigreur poffible

contre les Apologistes de l'Evangile ; laissent en paix , révérent , comblent d'éloges les Philosophes qui attaquent la Religion naturelle. Ils la réclament en apparence , mais ils nous laissent le soin de la défendre. Tous les traits lancés contre elle sont partis de la main des Philosophes ; elle n'a trouvé de vengeur que parmi les Chrétiens. Trahir ainsi la Religion naturelle , est-ce le parti le plus vrai & le plus sûr ?

Ces Messieurs craignent d'abuser de leur raison ; le scrupule est admirable. Et peut-on en abuser d'une manière plus criante ; que d'employer contre le Christianisme une méthode de raisonner qui ne tend pas à moins qu'à saper tous les fondemens de la Religion naturelle ? Ils demandent aux Apologistes Chrétiens des preuves évidentes , des démonstrations contre lesquelles il n'y ait rien à répliquer ; en ont-ils de semblables pour établir les vérités de la Religion naturelle ? On fait tous les jours contre ces vérités , non-seulement des objections , mais des livres entiers. Tous ceux qui ont commencé par abjurer le Christianisme , en suivant le fil de leur méthode , sont tombés dans l'irréligion absolue.

L'argument du Pere Mauduit conserve donc toute sa force. Il est question de savoir quel est le parti le plus vrai, aussi bien que le plus sûr, ou la profession sincere du Christianisme, ou l'irreligion absolue; puisqu'il est prouvé par le fait & par les principes que cette prétendue Religion naturelle, que l'on a inventée comme un milieu entre les deux extrémités, n'existe nulle part, & n'est qu'un masque pour couvrir l'irreligion,

Il n'est pas vrai que l'on puisse faire le même argument en faveur du Judaïsme & du Mahométisme; ces deux Religions ne peuvent produire en leur faveur les mêmes preuves que le Christianisme. Le parti le plus sûr n'est point de suivre une Religion quelconque; mais celle qui est la mieux prouvée.

Ce n'est donc point notre intérêt qui nous décide, ce sont les preuves. Notre intérêt bien entendu nous engage à les examiner, à les peser, à les comparer aux raisons des incrédules; & ces preuves nous paroissent victorieuses; un intérêt faux & puérile détermine nos adversaires à s'arrêter aux objections. Il ne dépend pas de la volonté d'obliger l'esprit de croire par intérêt; mais il dépend d'elle d'appliquer

l'esprit à un examen judicieux , de vaincre l'opiniâtreté , d'imposer silence aux passions & aux préjugés.

Dans toute hypothèse , le parti le plus sûr , ou plutôt l'unique parti raisonnable , est certainement de vaincre ses passions , de renoncer à la vaine réputation d'esprit fort , de suivre les lumières de la droite raison , de peser les preuves de la Religion sans prévention , & sans partialité. Que les incrédules accomplissent exactement toutes ces choses , nous n'hésitons pas de leur prédire qu'ils seront bientôt Chrétiens Catholiques , par choix & par conviction.

Ils protestent qu'ils le font ; & l'Auteur que nous venons de réfuter , a commencé par là. Mais ne nous donnent-ils pas lieu à tout moment d'accuser leur bonne foi ? Combien de prévention , d'entêtement , d'infidélité , de malignité n'avons-nous pas découvert dans la plupart des objections qu'on nous a faites ? En les accumulant , on a supprimé avec affectation toutes les réflexions qui pouvoient en diminuer la force , & qui n'ont pas pu échapper à un Ecrivain aussi pénétrant que M. Freret. Au travers d'une feinte modération , il fait voir dans tout son ouvrage une brûlante envie de persuader le lecteur , c'est-à-dire ,
d'effacer

d'effacer dans son esprit & dans son cœur jusqu'aux moindres restes d'estime & de respect pour le Christianisme. Ce dessein seul est-il innocent, digne d'un sage & d'un bon Citoyen ? Quel avantage peut procurer à la société, un livre capable d'ôter aux jeunes libertins qui le liront, le seul frein qui puisse arrêter la fougue de leurs passions, d'étouffer dans de vieux débauchés les remords qui les déchirent ? Si l'on parvient enfin au but vers lequel tant d'Auteurs dirigent aujourd'hui leurs travaux, à déraciner le Christianisme, le monde en sera-t-il mieux réglé, & la société plus heureuse ?

Voilà les questions qu'il faudroit éclaircir, les réflexions qu'il faudroit faire, avant que d'écrire contre la Religion. Il seroit beau & digne de la Philosophie dont on fait parade, de sacrifier la vaine satisfaction d'avoir des sectateurs & d'embarasser les Théologiens, à la crainte d'alarmer les foibles & d'enhardir les méchans.

La force de la vérité a tiré cet aveu de la plume d'un de nos adversaires, qui tient aujourd'hui un rang distingué parmi les Philosophes ; il est bon de voir comment ces Messieurs se flétrissent par leur

propre censure. » Ceux qui s'efforcent ;
 » dit-il , de désabuser le genre humain de
 » ces sortes de préjugés. (de Religion) ,
 » sont peut-être de bons raisonneurs ; mais
 » je ne sçaurois les reconnoître pour bons
 » Citoyens , ni pour bons politiques ;
 » puisqu'ils affranchissent les hommes d'un
 » des freins de leurs passions , & qu'ils ren-
 » dent l'infraction des loix de l'équité &
 » de la société plus aisée & plus sûre à cet
 » égard. « (a). L Lecteur qui aimez la vé-
 » rité & la vertu , concluez vous-même , &
 » voyez si de pareils maîtres sont dignes d'être
 » écoutés. Ils se reconnoissent pour mau-
 » vais Citoyens : quand nous ne pourrions
 » pas leur prouver qu'ils sont encore *mau-*
vais raisonneurs , leur doctrine n'en seroit
 » pas moins fausse & moins odieuse : des
 » principes pernicieux à la société ne sçau-
 » roient être vrais.

Il seroit donc à souhaiter pour la gloire
 de M. Freret , que son Manuscrit , caché
 depuis plus de vingt ans dans les ténèbres
 des Cabinets , n'eût jamais vu la lumière.
 Son nom étoit assez connu dans la litté-
 rature : un ouvrage tel que celui-ci , loin

(a) Essais Philosophiques sur l'Entendement humain
 par M. Hume , 11^e Essai , tome 2 , p. 114.

DES PREUVES ; &c. 211
d'y ajouter un nouvel éclat , y imprimée
une tache qui ne s'effacera jamais.

F I N. .

APPROBATION.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Vice-
Chancelier , un Manuscrit qui a pour titre : *La*
Certitude des Preuves du Christianisme, ou Réfu-
tation de l'Examen critique des Apologistes de
la Religion Chrétienne. A Paris , ce 12 du mois
de Décembre 1766.

GENET,
Docteur de la Maison & Société
de Sorbonne, de l'Académie
des Arcades de Rome.

S ij

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre; A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT: Notre amé DENTS HUMBLÔT, Libraire, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages intitulés: *la Certitude des Preuves du Christianisme, ou Réfutation de l'Examen critique des Apologistes de la Religion Chrétienne; Remarques sur la Théogonie; l'Origine des Dieux du Paganisme, & le Sens des Fables découvert par une explication suivie des Poésies d'Hésiode*, par M. l'Abbé Bergier, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte

que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits qui auront servi de copies à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique; un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la

En dësdicts Ouvrages soit tenue pour dûement
signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un
de nos amés & féaux Conseillers , Secrétaires , foi
soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au
premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis,
de faire pour l'exécution d'icelles , tous actes requis
& nécessaires , sans demander autre permission , &
nonobstant clameur de Hâro , charte Normande,
& Lettres à cë contraires : Car tel est notre plaisir .
Donné à Versailles le dix - huitième jour du mois
de Février , l'an de grace mil sept cent soixante-
sept , & de notre Règne le cinquante-deuxième.
Par le Roi en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

*Registré sur le Registre XVII de la Chambre
Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs
de Paris, N^o. 1087, fol. 165, conformément au
Règlement de 1723. A Paris ce 27 Février 1767.*

Pissot, Adjoint.

De l'Imprimerie de CHARDON, rue Galande,

ERRATA.

PREMIERE PARTIE.

- P**AGE 18, ligne 23, qu'elle, lisez qu'elles:
Page 50, ligne 13, les Evangiles, lisez ces Evan-
giles.
Page 153, ligne 10, ces Disciples, lisez les Dis-
ciples.

SECONDE PARTIE.

- Page 14, ligne 2, ni tous les Dogmes ni toute sa
Religion, lisez ni tous leurs Dogmes ni toute
leur Religion.
Page 63, ligne 1, qu'il n'eût pu, lisez que l'on
n'eût pu.
Page 165, ligne 4, Evêque de Taylor, lisez l'E-
vêque Taylor.

